

62<sup>e</sup> mille

FRANCIS CARCO

---

**PRISONS  
DE FEMMES**

L·E·F

---

LES ÉDITIONS DE FRANCE

20, Avenue Rapp, 20. — PARIS

PRISONS DE FEMMES

FRANCIS CARCO T12D20

## DU MÊME AUTEUR

LA BOHÈME ET MON CŒUR (poèmes).  
 JÉSUS-LA-CAILLE (roman).  
 LES INNOCENTS (roman).  
 BOB ET BOBETTE S'AMUSENT (roman).  
 SCÈNES DE LA VIE DE MONTMARTRE (roman).  
 L'ÉQUIPE (roman).  
 L'HOMME TRAQUÉ (roman).  
 VEROTCHKA L'ÉTRANGÈRE (roman).  
 RIEN QU'UNE FEMME (roman).  
 PERVERSITÉ (roman).  
 LE ROMAN DE FRANÇOIS VILLON (roman).  
 RUE PIGALLE (roman).  
 LA LÉGENDE ET LA VIE D'UTRILLO (vie romancée).  
 AU COIN DES RUES (contes et nouvelles).  
 L'AMOUR VÉNAL (essai).  
 DE MONTMARTRE AU QUARTIER LATIN (souvenirs).  
 PRINTEMPS D'ESPAGNE (voyage).  
 IMAGES CACHÉES (suite de l'*Amour vénal*).  
 LA RUE (roman).

*A paraître :*

TRADUIT DE L'ARGOT.  
 LA BELLE AMOUR (roman).  
 LE FANFARON (roman).

Droits de traduction, de reproduction et d'adaptation  
 réservés pour tous les pays.



# PRISONS DE FEMMES

L·E·F

PARIS

LES EDITIONS DE FRANCE  
 20, AVENUE RAPP, 20

Copyright, 1931, by Francis Carco.

*Il a été tiré de cet ouvrage :*

TRENTE-QUATRE EXEMPLAIRES SUR PAPIER HOLLANDE

*numérotés de 1 à 34*

ET TROIS EXEMPLAIRES SUR MÊME PAPIER HORS COMMERCE

*numérotés de I à III*

SOIXANTE-SIX EXEMPLAIRES SUR PAPIER VÉLIN PUR FIL LAFUMA

*numérotés de 35 à 100*

CINQ CENT DIX EXEMPLAIRES SUR PAPIER ALFA

*numérotés de 101 à 610*

ET QUARANTE-SEPT EXEMPLAIRES SUR MÊME PAPIER HORS COMMERCE

*numérotés de IV à L*

constituant proprement et authentiquement l'édition originale.

A HORACE DE CARBUCCIA

## PRISONS DE FEMMES

---

### I

Elles étaient cinq femmes dans l'arrière-salle de ce bar de la rue du Faubourg-Saint-Denis où Lulu-petit-poisie m'avait fixé rendez-vous : cinq femmes qui méprisaient les hommes et qui, cependant, affectaient d'en avoir le genre, le poids, l'aisance, l'autorité. Elles portaient les cheveux courts et jouaient à la belote. De grosses bagues, des foulards noués à la *gaucho*, l'oreille nue, la guiche accentuaient la ressemblance, et jusqu'à la manière dont elles calaient au coin de la bouche une rèche cibiche de caporal, tout dans leurs attitudes soulignait l'équivoque. Elles brassaient,

abattaient les cartes en gentlemen, annonçaient le point correctement, le marquaient, puis, saisissant au rebord de la table leur verre de vichy-fraise, en absorbaient une délicate gorgée.

Debout, les mains aux hanches, Lulu-petit-poisie suivait le jeu. Elle regardait Sucette, Fabienne, Jacky, Dédé-la-folle tripoter leurs cartons et surveillait l'entrée du bar. Dès qu'elle m'eut aperçu dans une glace, elle se retourna, m'adressa de la tête un petit signe et dit, consultant l'heure à son bracelet-montre :

— Salut ! Toujours exact...

— Toujours !

— Et régulier ! gouailla par habitude Dédé-la-folle.

Lulu-petit-poisie sourit.

— Pour c'que c'est d'être régulier, déclara-t-elle, tu peux pas mieux tomber.

Et, me faisant asseoir parmi « ces dames », elle ajouta :

— Que j'vous présente !

J'étais dans le bon coin.

En effet la partie cessa et ces aimables personnes n'eurent bientôt pour moi plus de secrets. J'appris que Sucette sortait de Fresnes, que Fabienne et Jacky s'étaient connues à Haguenau et que Dédé-la-folle avait passé onze ans dans une maison de correction.

— Oui, répliqua Dédé. J'me suis tapé la vingt-et-une. Comprenez-vous ?...

— La vingt-et-une ?

— Je l'jure, dit-elle, à Clermont. On appelle ça, la vingt-et-une, cause qu'on y reste jusqu'à la majorité. Vous parlez d'l'arrière-goût qu'on en garde.

— Qu'aviez-vous fait ?

— Rien ! M'man était morte. Et l'vieux s'a r'marié... N'en faut pas plus. Sa nouvelle femme pouvait pas m'supporter : elle a bourré l'crâne à mon fumier d'père... et, sous prétexte que je m'étais barrée de chez nous avec un gars, elle m'a fait enfermer. C'est moche.

— Et ton gars t'a pas assistée ?

— Penses-tu !

— Ben, expliqua Sucette, telle que j'vous cause, j'avais, sur mes dix-sept ans, une copine qui s'tapait elle aussi la vingt-et-une. Mais son homme l'a pas laissée choir. Il a d'mandé à l'épouser.

— Sans blague ?

— Parole ! C'est même le seul et unique homme au monde que j'sais s'être bien conduit vis-à-vis d'nous. Il s'est pas dégonflé. Et une fois marida...

— Quoi ?

Sucette éclata de rire.

— N'est-ce pas, répondit-elle, un service en vaut un autre. Ma copine l'a pas discuté. Trois mois plus tard, elle s'envoyait les muchachos à Rio.

— L'pognon des muchachos à part, grogna Dédé-la-folle, j'préfère Clermont.

— Ça dépend, fit observer Sucette. J'veux dire par là qu'y en a qui sont vernies et que c'est pas mon cas. J'ai tombé pour vol : j'étais sans un, seule, à Paname. Falait que j'becte.

— Alors ?

— Voilà !

Jacky plissa le front.

— Où qu'on était, les deux, Fabienne et moi, murmura-t-elle, on en a eu notre claque aussi. Pas vrai, Lulu ?

Lulu les écoutait. Rablée, trapue, solide, sans fard, elle avait dans son trench-coat un air viril qui contrastait singulièrement avec celui de ses attristantes compagnes. Elle ne parlait jamais de son passé. Quatre ans de Centrale pour une bagarre au Havre avec ces messieurs du voyage qui voulaient envoyer une de ses femmes en Amérique ne l'avaient nullement entamée. On la craignait. Elle portait toujours un browning dans sa poche et, quelquefois, elle le montrait négligemment, d'un air calme. C'était ce calme qui décourageait aussitôt ses adversaires. Ils préféraient ne pas insister et se retiraient discrètement. Et Lulu-petit-poisie, qui n'en désirait pas davantage, remettait son arme au cran d'arrêt, puis très digne, attendait les événements.



Ce soir-là, parmi ces femmes qui se prétendaient libres et n'étaient qu'affranchies d'un odieux servage, leur passé de prisonnières me parut brusquement projeter sur elles une ombre plus lugubre, plus dégradante.

Dédé-la-folle disait :

— A Clermont, j'en ai vu mourir cinq qu'on avait séparées de leurs amies. J peux vous donner les noms, si vous voulez. Pensez. C'est plein d'ménages en correction. Y a les hommes et les femmes. J'étais homme. J'mettais dans l'bas d'ma jupe des épingles pour former pantalon et sur mes chaussons j'portais brodés un cœur et un poignard. Toutes celles qu'est hommes agissent de même. Rien à faire pour les dresser. C'est dans l'sang.

— Le cachot ?

— On s'en fout.

— Et de quoi donc sont mortes vos camarades ?

— Elles avaient avalé du verre pilé, répondit tranquillement Dédé-la-folle. C'est terrible. On n'en réchappe pas. Pour les autres, celles qui veulent pas se tuer, mais souffrir physiquement par amour de leur femme, elles se plantent des épingles dans les bras, dans les cuisses. Les pauvres gosses ! Y en a qu'en tombent malades. On les punit.

— Punir ! se récria Sucette. On n'entend qu'ça. J'sais pas. Empêchez donc d'abord d'aimer !

— Oui, déclara Fabienne. Et quand on aime, plus qu'on est malheureuse, plus qu'on en a d'plaisir.

— A Saint-Lazare, émit cyniquement Sucette qui était blonde, agréable à regarder et douce, malgré ses airs d'indépendance, on est moins surveillée. On plume à cinq ou six, par petites chambres. C'est commode.

— Oh ! Saint-Lazare !



— N'empêche. T'y as d'belles nuits, dit à voix basse Sucette, puis on m'a mise à Fresnes. Ça s'compare pas.

— Et c'est à Saint-Lazare, lui demandai-je, que le goût des femmes vous est venu ?

— Là, oui.

— Toutes, déclara Dédé-la-folle, toutes tant qu'on est, on n'aurait pas été bouclées, on s'rait peut-être la proie des hommes...

— Heureusement ! fit alors remarquer Fabienne. J'me vois pas avec un coquin.

— Ni moi, proclama Jacky.

Et Lulu-petit-poisie conclut sans l'ombre d'un regret :

— Ben, mes cocottes, c'est la vie !



Dans le langage des filles, la vieille et célèbre prison de Saint-Lazare répond au suggestif surnom de la « maison de campagne », bien qu'elle n'ait rien de l'aspect ni de l'agrément qui s'attachent à ces mots. Avec son porche et sa façade lépreuse, ses

toitures de guingois, hérissées de noires cheminées, ses barreaux, sa porte massive, elle fait plutôt penser à quelque couvent de province mal entretenu ou à un hôpital et réellement elle tient des deux. On y soigne, sous la surveillance des sœurs Marie-Joseph, les prostituées. Femmes de mauvaise vie et insoumises y occupent, dans les bâtiments du fond, trois étages où elles emploient le temps — entre de salutaires piqûres — à confectionner des draps à jours et des taies d'oreiller. Assises au pied des lits ou couchées par ordre du docteur, on les voit travailler, non comme des prisonnières, mais des recluses qu'une religieuse tient, tant bien que mal, dans le respect des règlements. Les murs blanchis, les bonnets des filles silencieuses, les ballots et les piles de toile, le voile sévère de la sœur surveillante, tout contribue à créer l'atmosphère d'un béguinage qui serait en même temps une infirmerie et un atelier. J'y suis allé à diverses reprises. Et chaque fois, ces recluses se levaient lorsque nous passions. Sœur Léonide

m'accompagnait, me parlait d'elles, mais, hélas ! à l'en croire, c'était toujours la faute des hommes si ces pauvres créatures avaient leurs maladies.

— Pour huit ou dix vicieuses, m'affirmait-elle, les autres ont été séduites. Je les plains. J'en connais qui sont sans défense. Sitôt guéries, elles recommencent la vie, leur chiennerie de vie...

— Vous croyez ?

— J'en suis sûre. Elles nous arrivent pourries et sales, pleines de vermine, monsieur, au point qu'on n'ose pas les toucher. Et celles que j'interroge n'ont rien, jamais, de nouveau à m'apprendre : elles pleurent. Nous les gardons ; nous les soignons, puis on leur ouvre la porte... sur leur destin.

J'avais beau protester.

— Non ! non ! Les hommes ! répondait la sainte femme, voilà les vrais, les seuls coupables...

Cependant, me rappelant les propos des amies de Lulu-petit-poisie, l'idée de visiter

de nouveau Saint-Lazare m'avait fait demander une autorisation. J'espérais en obtenir d'autres pour Fresnes puis pour les maisons de force de Rennes, d'Haguenau, de Montpellier et mener à fond mon enquête. Mais n'anticipons pas. Je venais à peine de franchir le seuil de cette première prison qui n'abrite plus, outre les vénériennes et les « filles de quatre jours », que des prévenues en instance de jugement et quelque deux ou trois douzaines de mendianteuses, voleuses, recéleuses condamnées à de petites peines. A gauche, dans une cour, des voitures cellulaires débarquaient tout un lot d'habituées qui, leur sac sous le bras, alertes et sans vergogne, gagnaient le bureau d'inscription. Précisément des « filles de quatre jours ». Les plus jeunes suivaient les anciennes et certaines, qui portaient de petits manteaux de couleur garnis de fourrure, riaient et plaisantaient.

— Voilà « ces dames » ! dit un gardien... Toutes ces dames...

Il pleuvait. Un jour triste frappait les

murs sombres, les pavés, les barreaux noirs d'une grille contre laquelle un oiseau sautillait dans une cage. Je regardai l'oiseau, les filles qui descendaient de voiture, le gardien, et, pour ne point trouver dans ce rapprochement une raison trop facile de m'attendrir, je pris à droite, vers le quartier judiciaire et demandai le directeur.

L'explique qui pourra : j'ai toujours eu pour les prisons un goût particulier. Il me vient de ma toute petite enfance, à Nouméa, lorsque je voyais arriver de l'île Nou, sur des chalands, les bagnards. C'étaient des hommes bronzés et taciturnes. Ils allaient au travail, par équipes, encadrés de surveillants militaires et le bruit de leurs pas, qui se perdaient dans la campagne, me serrait le cœur. Une désolation obscure m'en est restée. Quand j'y songe, l'instinctive pitié que m'inspiraient ces êtres m'a blessé pour la vie et j'ai beau tenter de me défendre parfois contre moi-même, je n'y parviens jamais.

Un mot de Séverine, au procès de Ger-

maine Berton, m'a, plus tard, fortifié dans cette trouble tendresse que je voue aux déchus. Nous attendions, au banc de la presse, le verdict. La salle houleuse se partageait en deux courants passionnés d'opinion, quand, tout à coup, levant les yeux vers le plafond et m'y désignant la balance et le glaive qui sont l'emblème de la justice :

— Comme ce glaive est lourd, dit Séverine, comme il est grand et, la balance, petite !

Mot poignant, cri du cœur, généreuse et touchante révolte d'une femme, j'en fais la devise de ce livre. Il n'en saurait avoir, hélas, de plus profondément humaine ni de plus noble devant certaines détresses que rien jamais ne soulagera, sinon l'usure et l'œuvre affreuse du temps.

\*\*

— Ah ! Bien ! Parfait ! grogna le gardien. C'est un permis de visiter. Oui. Un permis... Mais M. le directeur est absent,

il assiste à un mariage. Vous avez des papiers ?

Je lui tendis une carte d'identité qu'il vérifia et me rendit, perplexe.

— Espérez voir, fit-il. Si c'est pour une détenue, on peut la faire descendre ?

Cette malice m'amusa.

— Non, dis-je. Prévenez le sous-directeur.

— Pas là, non plus !

— Et sœur Léonide ?

Le gardien reprit mon permis, le palpa, le relut, puis, à bout d'arguments, alla au téléphone.

— Comme vous voudrez, grommela-t-il. Remettez-vous. Je la fais avertir. Après tout, vous avez raison ! Du moment que vous êtes en règle...

Un bruit confus d'averse arrivant du dehors troublait le silence maussade, bizarre, décourageant. Des murs épais, recrépis à la chaux et protégés jusqu'à une certaine hauteur d'un enduit au coaltar, des serrures énormes, des verrous, du banc sur

lequel je m'assis, des dalles luisantes, de la morne attitude du gardien immobile derrière son guichet, se dégageait une impression d'ennui, de somnolence. Dans sa cage, l'oiseau lui même ne bougeait plus et les filles qui, durant un moment, avaient animé la cour de leur présence n'étaient plus là.

On devait les diriger vers leur quartier, les passer à la fouille, aux bains-douches, les répartir par ateliers et, une curiosité soudaine s'emparant de moi, je les accompagnai mentalement à travers les salles, jusqu'au large corridor où, rangées à la file, on les parquait. Je les y avais vues, déjà, lors de mes précédentes visites, résignées, tête basse, répondre à l'appel de leurs noms, puis, contre un bulletin, troquer leurs effets de ville qu'on emportait à l'étuve. Une commère aux bras nus les empoignait l'une après l'autre et s'assurait de leur état de propreté. Certaines alors avaient un rire de femme chatouillée, un rire bête, innocent, qui prêtait à cette vague et sommaire formalité quelque chose de coupable dont l'im-

pression m'était restée. Et cette impression, maintenant, m'envahissait et me troublait comme si ces filles qui écartaient les jambes et craintivement levaient les bras m'eussent laissé dans le souvenir l'image d'une provocante et sournoise complaisance.

Pourquoi ne pas l'avouer ? Le premier mouvement d'un homme à Saint-Lazare est de chercher les filles. Elles ont fait de cette prison leur domaine, leur triste, leur secret refuge où, contraintes au travail, elles n'en ont pas plus le goût que l'entraînement. Cela se sent tout aussitôt. Pour peu qu'on ait de commisération à l'égard de ces fausses créatures, elles la transforment en je ne sais quoi d'équivoque, de mystérieux. L'atmosphère en est imprégnée. Elle vous prend comme un appel physique dont on tente vainement de repousser l'obscur et honteux attrait. Tant de femmes n'ont ici pensé qu'à leurs sens, n'ont vécu que par eux, leur ont dû l'espoir d'une lointaine délivrance, qu'il faudrait être blasé pour ne point éprouver de choc à cette évocation. Je

vais plus loin. Pour un blasé, ce doit être un plaisir sadique d'imaginer la vie de ces malheureuses et les dépravations à quoi elles n'échappent pas. J'en sais plusieurs pour qui la première nuit fut une révélation. Toutes n'y étaient pas préparées, mais la présence d'une fille qui pleure et n'est pas encore faite au rude contact de la cellule agit sur ses compagnes, les incite à la consoler. Du cœur aux lèvres, a dit le poète... N'insistons pas. Pourtant, si ces murs pouvaient parler, ce n'est point de chastes amours qu'ils conteraient l'histoire. On a beau régulièrement les étouffer, comme sous un bâillon, d'une épaisseur de chaux, le peu qu'ils nous révèlent suffit, pour qui sait lire entre deux dates, à prouver de quels spectacles ils furent témoins.

— Les possédées ! gémit un jour sœur Léonide en découvrant un de ces graffiti dont l'obscénité me stupéfia, on croirait qu'elles veulent crier leur vice à tout le monde.

En effet, il entre dans ces amours autant

d'ardeur que de provocation. Sans cela, où serait le plaisir ? Où seraient la révolte, le défi, l'air de bravoure que les femmes sont toujours prêtes à revendiquer ? Pensez-y ! A la moindre déception, la plus douce, voire la plus honnête, prend d'instinct des allures de victime et cet instinct, quand on l'éveille par la claustration en commun, a tôt fait de clamer, cyniquement, ses droits.



— Voilà. Pour vous ! me jeta tout à coup le gardien.

Je me levai. J'allai vers une pâle religieuse qui, ses clefs à la main, attendait. Elle me précéda dans un escalier sombre, étroit, flanqué d'une rampe à balustrade, jusqu'au « pont d'Avignon ».

— Tout le monde y passe, m'expliqua cette sainte personne. Un nom bien trouvé, n'est-ce pas ?

Or, ce fameux pont d'Avignon consiste

en une salle où l'on inscrit les arrivées et les départs. Deux filles, en robe de bure et bonnet blanc, cousaient près de la fenêtre, et une grande brune aux beaux yeux noirs très expressifs, qui se trouvait là sur un banc, se mit debout à notre approche.

— Elle attend d'être conduite à Fresnes, m'apprit la sœur. Condamnée pour meurtre. Cinq ans. Ça l'ennuie de partir. Elle a tué son beau-frère au cours d'une discussion.

Comprenant que nous parlions d'elle, la future pensionnaire de Fresnes nous regardait.

— Par ici ! dit alors mon guide avec douceur. Et désignant le vaste et sombre couloir qui mène à la pistole, elle m'entraîna.

C'est le quartier des condamnées à mort. Plusieurs cellules très claires, bien aérées, y prennent jour sur l'intérieur de la prison ; cellules propres mais sinistres. Je connaissais celle de Mata-Hari. Elle était encore dans l'état où je l'avais vue : trois lits et un prie-Dieu.

Et je me rappelais l'accent de sœur Léonide, lorsque, après avoir fait jouer le judas de la porte, elle s'était rapprochée pour dire :

— Voyez : elle dormait là. Elle couchait entre deux détenues qui l'ont assistée jusqu'au dernier matin.

Puis elle avait mis un doigt sur sa bouche et silencieusement rabattu le judas d'un geste de lente, paisible et grave absolition.

## II

Etait-ce de l'avoir évoquée, sœur Léonide parut. Elle me vit, arrêté devant la porte de la danseuse espionne et, aussitôt, elle accourut et dit d'un air sévère :

— Mais, monsieur...

Je la saluai.

— Ah ! bon, répliqua-t-elle. C'est vous ! Je ne savais pas. Il y a longtemps que vous n'étiez venu...

— Mon Dieu ! oui.

— Et comment trouvez-vous notre maison ? N'est-elle pas toujours solide, fidèle au poste ? Vous allez la défendre, n'est-ce pas ?... Je me demande ce qu'ils ont tous contre elle, dans vos journaux. Je n'y comprends rien. Tantôt on parle de la classer.

Tantôt on veut la démolir. Pourquoi ?  
Démolir Saint-Lazare !

— Ce n'est pas encore fait.

— Pas encore. Heureusement ! Et voulez-vous que je vous dise, entre nous ? me confia-t-elle, je crois qu'on ne nous la démolira pas, car deux messieurs du gouvernement se sont dérangés ces jours-ci et leur rapport conclut au *statu quo*. C'est déjà ça.

— Bien sûr !

— Songez ! On nous allouerait un petit crédit pour la façade qui n'a jamais été ravalée, un autre pour l'électricité...

— Vous ne l'avez donc pas ?

— On l'a mise à la chapelle, Monsieur, et ça produit un très joli effet. Tout le monde en est content. Parfaitement. Tout le monde.

— Vous en auriez besoin ici, dis-je alors. La pistole paraîtrait moins lugubre.

C'était prendre mon interlocutrice par son faible.

— Ah ! oui, soupira-t-elle, vous n'avez

pas idée comme je m'en réjouirais. N'est-ce pas, je peux en parler. Certains soirs, quand je me voyais là avec mes condamnées et qu'elles pleuraient, qu'elles avaient peur, un peu de lumière leur aurait fait du bien...

— Vous les laissiez pleurer ?

Sœur Léonide hocha la tête.

— On ne sait pas, dit-elle, comment ces femmes se sont comportées. Jusqu'au bout, toutes ont été dignes et courageuses. Seulement, la nuit qui tombe, l'hiver, à quatre heures, c'est affreux. Alors j'allais prier pour elles et, quand je revenais, les unes s'étaient tant bien que mal endormies, les autres semblaient plus calmes, plus apaisées.

— Mata-Hari ?

— Celle-là, monsieur, n'a pas eu sa pareille, chez nous. Le matin de sa mort, je l'ai conduite à la voiture où je suis montée avec elle et, durant tout le trajet, pas une plainte n'est sortie de sa bouche. A Vincennes, elle n'a demandé le secours de personne pour descendre : au contraire. C'est elle qui m'a tendu la main pour sauter de



l'auto et ensuite elle est allée toute seule fièrement jusqu'au terrain...

— On prétend, répondis-je, qu'elle a été votre préférée, qu'elle vous avait conquise...

— Qui, on ?

— Mais... la légende.

— Bah ! fit tranquillement mon interlocutrice... Une folle, la légende. Je ne m'en occupe pas. A chacune sa peine et son devoir. Le mien était de préparer ces femmes à comparaître là-haut et je n'ai rien à me reprocher. C'est comme la fameuse Aubert, l'ogresse, fusillée, elle aussi. Eh bien ! nous roulions vers la Maison-Blanche, toujours dans la voiture, la même, une belle voiture aux stores baissés. Et tout à coup, tournée vers moi, monsieur, la pauvre s'est écriée : « Non. La justice des hommes, ma sœur, je ne la crains pas ! Qu'est-elle auprès de la justice de Dieu ! La terrible justice de Dieu !... » Voilà ses dernières paroles. Elle avait un petit garçon qui venait quelquefois la voir et qui devait l'appeler « Tantine ! » pour ne pas

lui faire honte. Un enfant très intelligent. Blond. Des yeux bleus. Un vrai petit Boche, pour tout vous dire. Ça semblait même curieux, en pleine guerre, ce gamin parmi nous. Alors je le faisais entrer puis, la visite finie, je le raccompagnais ; je lui demandais s'il aimait bien sa tante. Savez-vous ce qu'il m'a répondu ? Je l'entends encore : « C'est pas tantine, c'est ma maman ! » Et elle, ça l'ennuyait de mourir à cause de cet enfant. Elle en était occupée jour et nuit : elle m'en parlait. Aussi, ça ne m'a pas surprise. Au moment même qu'elle tombait à la Maison-Blanche sous les balles du peloton, le petit qui dormait dans son lit, bien sage, s'est réveillé comme s'il voyait sa mère ; il a poussé un cri, puis il est mort. C'est elle, l'ogresse, j'en suis sûre et certaine : ça lui causait trop de chagrin ; elle n'a pas pu partir sans lui. »

\*\*\*

— Si vous voulez, maintenant, proposa

l'autre religieuse, nous pouvons continuer.

— C'est ça... c'est ça... Continuez ! répondit sœur Léonide. Moi, je bavarde. Je suis une vieille commère.

Et, désignant du doigt à gauche, la porte d'une cellule :

— Vous rappelez-vous, demanda-t-elle, qui l'occupait ? Je m'en souviens très bien. Vous mouriez d'envie de la voir...

— Berton ?

— Eh ! oui, Berton ! Je ne devais pas vous la montrer, n'est-ce pas ? C'était contre le règlement, mais vous vous y êtes pris si adroitement, avec de telles manières, que je vous ai mené sur la pointe des pieds jusqu'au judas... je l'ai poussé...

Elle se mit à rire.

— Bah ! ce n'était point mal.

— Elle rédigeait des notes pour son procès, dis-je, rassemblant mes souvenirs. Elle nous tournait le dos.

— Petite, sèche, volontaire. Ah ! Je pense bien qu'elle gribouillait. Elle gribouillait tout le temps. Des volumes ! Et

une écriture droite, comme elle, nette, énergique. Pour une femme, ce n'est guère plaisant : cela dénote un manque de cœur ; on n'est pas raide ainsi à cet âge.

Soudain elle s'arrêta, car une telle absence de sentiment chez celle qu'on avait surnommée « la Vierge Noire » lui remémorait certainement une aventure dont elle n'osait parler. Nous nous comprîmes. Il s'agissait de la jeune religieuse qu'avait gagnée Berton à l'anarchie. Celle-là était sensible, au moins, pure, innocente et son départ de Saint-Lazare avait provoqué le scandale. Pauvre petite sœur crédule de Marie-Joseph, on était allé la reprendre. On l'avait ramenée au couvent, en province, se soumettre. Qu'était-elle devenue ? On n'aurait pas su me le dire. On n'aurait point même supporté que j'y fisse allusion et je me résignai à mon ignorance, car, après tout, cela ne me regardait pas.

Mais il existait à l'embarras, au silence de sœur Léonide une seconde raison dont je m'aperçus. Dans ce couloir, près de cette

cellule où la meurtrière de Plateau avait passé des mois, absolument isolée, une impression de gêne me saisit.

Croyant la rompre, je demandai :

— Puis-je savoir à présent, qui loge derrière cette porte ?

— Oh ! il n'y a personne.

— Vraiment ?

— C'est-à-dire, expliqua l'autre religieuse : personne... pour le moment.

Sœur Léonide réprima mal un mouvement d'humeur et dit :

— Vous voilà, ma chère sœur, plus indiscreète que moi. Taisez-vous ! Il s'agit d'un secret.

— Non !

— Si, monsieur.

— Vous m'étonnez, repris-je gaîment et me peinez... mais je n'insisterai pas, je vous le jure. Du moment que c'est un secret...

— Eh bien ?

— Bonsoir, ma sœur !

Et je suivis la pâle et candide religieuse qui, toute heureuse de mon apparent déta-

chement, finit par m'avouer d'elle-même un peu plus loin :

— En fait de secret, n'est-ce pas ? Il n'a rien de rare. C'est la Weiler. Tout le monde le sait.

\*\*

Je découvris bientôt, en bas, dans une cour spacieuse ornée d'un lavoir, entre les arbres, la ronde des prisonnières. A pas lents, elles tournaient par petits groupes bavards de cinq à six, ou par couples. La pluie avait cessé. La façade nue de la chapelle dressait à gauche, sur un ciel roux, son fronton et sa croix. Des bancs de pierre, de gros pavés, des murs percés de fenêtres garnies de grilles prêtaient à cette cour un attristant aspect, mais les femmes n'en paraissaient nullement impressionnées. La plupart portaient des vêtements de ville, robes courtes, manteaux, bas clairs, petites chaussures vernies, foulards. Les autres, maussades, mal-

propres, sournoises, découragées, traînaient en savates et lainages. Il y avait une gitane aux crins noirs, aux sordides haillons de toutes couleurs. Elle allait seule, tête basse, en boitillant dans des souliers de bal. Une blonde, masculine d'allure et de démarche, discutait âprement avec une camarade qui ricanait à ses propos, puis répondait en désignant les vieilles murailles lépreuses, les barreaux, le ciel morne. Une idiote essayait de se raccrocher à toutes celles qui passaient, mais on la repoussait et elle recommençait infatigablement son manège.

— Observez-les, me dit la sœur. Elles ont leurs clans, leurs bandes.

Mais la promenade s'achevait. Sur un avertissement, les conversations se fondirent en un murmure rauque qui, lui-même, s'apaisa. Les femmes firent, à la file indienne, une dernière fois le tour de la cour et, par la porte qu'une sœur venait d'ouvrir, réintégrèrent en ordre leurs ateliers.

— Constatez, reprit la religieuse, elles ne sont pas dures à mener. Un ou deux cla-

quements de mains, le silence, puis le travail.

- La soupe ?...
- Non, pas le soir.
- Pourquoi ?
- C'est le règlement.

\*  
\*\*

Nous gagnâmes alors le second étage de la prison où je pus voir une fille des rues, encore toute maquillée, qui, couchée sur son lit, fumait. Une expression de haine lui crispait le visage. Farouche, entre ces quatre murs, elle ressemblait à un jeune animal dont la capture récente n'a point encore brisé la force et la colère. Etendue sur le dos, l'œil fixe, la jupe relevée, peu lui importait, semblait-il, d'être surprise ou non. Se sentant regardée, elle aspira une bouffée de tabac, puis, la rejetant bruyamment, toussa.

— Allons, venez, dit à voix basse la religieuse. C'est une nouvelle. Elle fume ?

Je répondis :

— Non. Pas du tout.

— Vous croyez ?

— Certainement.

— Eh bien ! venez quand même et laissez-la fumer. Ça n'a pas d'importance. On l'a mise à part pour attendre...

A cet instant, deux autres filles débouchèrent en courant d'un corridor, ouvrirent la porte d'une cellule et, pouffant de rire, s'y enfermèrent.

— Tout à l'heure, elles chanteront, m'apprit la religieuse, ou elles se disputeront. Est-ce qu'on sait ? Mieux vaut les laisser faire. Leur tour viendra bien assez vite de changer de ton.

— La ménagerie ?

— Ou le cachot.

— C'est vrai.

— Dame, il faut bien !

Ce qu'on appelle la ménagerie, à Saint-Lazare, répond on ne peut mieux à son nom. Imaginez deux rangées de cages superposées, munies de barreaux de fer et grillagées comme pour des fauves; pas autre

chose qu'un lit et une cuvette. Les rares créatures qu'on parque en cet endroit se dissimulaient derrière un drap ou, se cachant la figure dans les mains, attendaient pour les enlever que je fusse passé.

Mais des cages étaient vides et la religieuse m'apprit que certaines détenues les occupaient, la nuit.

— Nous ne mettons ici que les femmes qui nous le demandent, m'expliqua-t-elle.

— Il s'en trouve qui préfèrent ces réduits aux cellules ?

— N'en doutez pas.

— Pour quelle raison ?

— Pour être seules. Naturellement toutes n'y ont pas droit. Nous n'acceptons que celles dont nous sommes sûres.

— Mais ces cages sont sinistres.

— Ce sont des cages, n'est-ce pas ?...

— Etroites...

— Ça, nous n'y pouvons rien. Elles étaient réservées aux mineures, du temps qu'on nous les envoyait... et pour ces pauvres gamines c'était bien suffisant. Cepen-

dant les femmes s'en contentent, car elles échappent ainsi à la promiscuité des dortoirs et se ressaisissent mieux.

Durant que nous parlions, une fille, derrière ses barres, m'épiait. Elle n'avait pas l'air de comprendre. Prognathe, le front bas, l'œil mauvais, les joues creuses, elle me fit pitié. J'aurais voulu l'encourager d'un mot, m'approcher d'elle. Ce n'était guère possible. Déjà la sœur m'entraînait. Je me retournai, je regardai cette créature, mais aussitôt elle se recula dans sa cage et la serviette, qu'elle avait écartée d'un geste apeuré, pour nous voir, me la cacha.

\*  
\*\*

Je ne pensais plus maintenant aux amours de ces femmes, quoique, partout, les inscriptions les moins discrètes m'empêchassent d'en douter. Jusque sous le toit, dans les cachots, elles accompagnaient les cœurs géants, percés de flèches, des trois lettres fatidiques : P. L. V., qui veulent dire :

pour la vie, ou encore : A. L. M. : à la mort. On lisait, ici, que Marthe de Charonne aimait Lolotte de la Bastille; là, que Berthe se vengerait d'Irma qui lui avait ravi Georgette; plus loin, que Marcelle et Gaby se donnaient l'une à l'autre. Parfois, gravée comme une banderole, une déclaration de ce genre : « *Mon cœur est à ma Pépé chérie* » se déroulait ainsi qu'un long bras souple vers son plaisir et rachetait par sa tendre innocence des aveux plus brûlants. L'un de ceux-ci m'arrêta. En lettres énormes, il occupait toute la surface d'un mur et, triomphant dans son orgueil et sa libre impudeur, il portait à la connaissance des gardiennes et des prisonnières :

*Mon cœur et mon cul  
à Mimi B.*

Et il était signé avec une date et un poignard :

*Fernande*

— Ça, par exemple, vous l'effacerez, fit

observer la religieuse à la surveillante qui nous escortait.

— Ben, j'en finirais plus ! répondit cette dernière. Je m'y userais les pattes. Avec ces femelles-là, ce serait chaque jour à recommencer.

Elle partit d'un gras éclat de rire.

Trois cachots seulement étaient occupés. J'y vis des femmes aller et venir d'un pas distrait de somnambules. Elles n'avaient ni draps, ni couvertures. Pour lit, une simple planche. Sous la planche, un vase, une écuelle. Une des trois femmes, qui était grande, marchait, courbée, en raison du peu d'élévation du plafond et cela lui prêtait une apparence de bête traquée, prête à bondir. Je la suivis un moment des yeux. Elle se promenait de long en large, à lentes foulées, les bras ballants et à la fin, prêtant l'oreille, je l'entendis grommeler :

— Vaches ! vaches ! vaches ! Toutes des vaches ! des putains !

La surveillante me dit, laconiquement :

— Elle parle pour elle.

Puis elle cria :

— Silence !

Et elle donna un coup dans la porte : la femme se tut.

— Nous n'avons là, n'est-ce pas, que les irréductibles, reprit la religieuse en descendant par un vaste escalier très clair, qui sentait, comme toute la prison, le rata froid. C'est vous dire ce qu'on en peut attendre. Elles finissent pourtant par céder.

— En combien de temps ?

— Quinze ou vingt jours... un mois...

— Un mois de cachot !

— Pas toutes. Certaines en une semaine deviennent raisonnables. Nous essayons ensuite de les former, d'en faire de bonnes ouvrières...

— Et vous... réussissez ?

— Mais oui. Elles amassent de l'argent : on leur rend la cantine. Ça les décide. On ne croirait jamais combien la nourriture nous aide dans notre tâche. Un œuf, du chocolat, un peu de poisson, des confitures...

— Du vin ?

— Du vin.

— Et dites-moi, fis-je, pour ne point rester sur ce sujet, celles qui ont des enfants habitent toujours l'infirmerie ?

— Elles sont à Fresnes.

— Ah !

— C'est à voir, m'affirma la religieuse. Ici, les enfants manquaient d'air et le souvenir de la prison leur restait. Là-bas, ils ont une cour à eux, des jouets : ils s'amuse. Pauvres mignons !

— Bien sûr !

Puis, après un instant :

— Ma sœur, vous aimez les enfants ?

— Oh ! cette question, répondit-elle. Tout le monde les aime... Ainsi, moi, j'ai passé dix années de ma vie avec eux en province, dans une pouponnière. J'en obtenais ce que je voulais. C'est drôle, un tout petit. Et pur ! Ça donne une idée du ciel...

— Et ici ?

— Ici, ça change. On a parfois du mal. Il faut lutter. Il faut se montrer sévère, ne rien passer.

— Jamais ?

— Le moins possible.

— Vous devez pourtant faire des différences, dis-je insidieusement : une fille, une criminelle, une condamnée...

— Nous n'avons plus de condamnées..., je précise : des condamnées à de grosses peines car, pour les autres, autant n'en point parler. Elles nous restent souvent moins que les prévenues...

— Et Jane Weiler ?

La religieuse rougit, se troubla.

— Ah ! fit-elle en toute innocence, j'oubliais... je n'y pensais plus...

— Est-elle soumise, obéissante ?

— Nous n'avons rien à dire. Elle se tient très bien.

— Quelle personne est-ce ?

— Une grande.

— Belle femme ?

— Oui. Vous la connaissez ?

— Pas du tout.

Cette fois, mon interlocutrice parut épouvantée du tour que prenait la conversa-



tion. Et elle me dit, très bas, avec effroi :

— Vous n'allez pas demander à la voir ?

— Et si je le demandais ?

— Mais, balbutia-t-elle, c'est défendu.

Sœur Léonide me gronderait.

— Sœur Léonide l'ignorera.

— Non, non.

— Pardon, fis-je doucement. Sœur Léonide ne reste pas tout le temps derrière sa porte à l'observer. Ne craignez rien. Un simple regard par le judas.

— C'est qu'elle ne se trouve pas dans sa cellule. Elle travaille.

— Alors raison de plus, déclarai-je. Vous pourrez prétexter que je ne l'ai pas remarquée parmi les autres, qu'elle est passée inaperçue...

Et, me dirigeant tranquillement vers le quartier de la pistole, j'arrivai devant une porte qu'après une courte hésitation, la religieuse m'ouvrit.

\*  
\*\*

— Tiens, fis-je voyant des livres et plu-

sieurs femmes occupées à les mettre en ordre sur des rayons. Je ne suis jamais entré ici. C'est la bibliothèque ? Puis-je consulter votre catalogue ?

Blonde, ondulée, les yeux clairs, en robe noire et chaussée de petits souliers en peau de serpent, celle que je voulais rencontrer répondit :

— Mais certainement, monsieur.

Elle me tendit un registre où je me mis à relever les titres des principaux ouvrages. Ses deux mains dans les manches, placide, très digne, la religieuse me surveillait. Une détenue, assise à une table, recopiait des fiches. Deux autres, qui portaient le bonnet et l'uniforme de la prison, empilaient sur cette table des volumes après les avoir un moment frappés l'un contre l'autre pour en faire voler la poussière.

— Excusez-nous, dit alors à ma droite, une voix chaude, bien timbrée. Vous tombez en plein inventaire.

Je tournai légèrement la tête et, regardant cette femme qui venait de me parler,

je fixai mes yeux dans les siens. Elle sourit d'un air las, affecté, mais soutint mon regard et poursuivit :

— Voyez... Je suis à peine présentable... Je n'ose pas vous montrer mes mains.

La religieuse dit avec calme :

— C'est peu de chose.

— Mais je ne me plains pas, répliqua vivement la prisonnière. Au contraire. Vous le savez. Dans quelques jours je quitterai Saint-Lazare pour Haguenau ; ce n'est pas le moment de faire la difficile. Je sais ce qui m'attend.

— Et que lit-on chez vous ? demandai-je. Quels ouvrages ont le plus de succès ?

— Dante, monsieur, *l'Enfer* de Dante.

— Ce n'est point mal.

— Balzac, Hugo, Jules Verne, Bourget, Abel Hermant.

— Ah ?

— Nous avons aussi des œuvres de Larbaud, de Dumur, de Rachilde, des frères Tharaud, de Jaloux, un roman d'Emile Henriot... tous les Bordeaux.

— Dumas ?

— Oui, Dumas, Jack London.

— Voilà de bons livres.

— Dostoïewski.

— Quoi ? fis-je surpris. Dostoïewski ? mais il doit vous désespérer. Quelle idée ! Je ne comprends pas.

— Réfléchissez, vous comprendrez, me dit-elle. Ce n'est pas Dostoïewski mais plutôt Gyp ou tout autre auteur gai qui nous attristerait. Lui, nous console.

A ces mots, sa voix s'altéra et elle baissa les yeux.

— C'est juste, constatai-je, vous avez raison.

— *Crime et Châtiment*, reprit alors la malheureuse. Quel grand livre, monsieur ! Et qu'il nous causerait de bien à toutes. Malheureusement, nous ne l'avons pas. Je le connais, pourtant. Je l'ai lu autrefois. Lu, relu, dévoré...

Je ne m'attendais guère à un tel élan chez cette femme, mais elle était sincère. Son sourire de façade, ses allures de tout à

l'heure, lasses, un peu trop recherchées, sa manière de s'exprimer, de se tenir, sa coquetterie instinctive, ses airs mondains le cédaient maintenant à un accent poignant et sobre qui me touchait. Je la sentais encore meurtrie, déchirée par le drame qui l'avait conduite d'une existence de plaisirs, au revolver, à la prison. Sans son passé de galanterie dont la presse s'était emparée pour la flétrir publiquement, sans ce piment de vice et de vénalité qu'on avait à dessein introduit dans la navrante histoire, peut-être cette femme n'aurait-elle pas été condamnée. Mais le scandale avait passé les bornes. Et Jane Weiler, épouse meurtrière de l'homme qui l'avait pervertie, s'était en vain dressée et débattue contre l'accusation. Qu'elle eût tué, même en état de légitime défense, importait moins — aux yeux du public et des juges — que d'avoir fréquenté, rue Balzac, une maison de rendez-vous. C'était son crime. Elle le savait et ne protestait pas. Après vingt mois d'internement, elle se taisait encore et il m'avait fallu — pour devi-

ner ce qui se passait en elle — que nous eussions parlé de Dostoïewski. L'immense pitié, l'amour, la tendresse, le génie du romancier russe, sa douloureuse fraternité pour les vaincus et les coupables nous rapprochaient. Je ne savais comment le dire, devant la sœur, mais la prisonnière me comprit et, tout à coup :

— Ce qu'on a raconté, déclara-t-elle, ce que l'on a écrit sur moi, sur ma vie, dans les journaux, je l'accepte. Il le faut bien. Mais, monsieur, qu'on en ait profité pour salir la mémoire de mon mari est indigne. On ne s'acharne pas ainsi sur un mort. J'en souffre. J'en ai encore honte, pour lui, pour ses enfants...

— Quoi, vous ?

— Oui, dit-elle, avec accablement ! Moi ! Moi, qui l'ai tué, je proteste. On en a fait un être que je ne reconnais plus, un monstre, quand ce n'était qu'un malheureux... un blessé de guerre... presque un dément...

La religieuse lui imposa silence. Jane

Weiler s'arrêta, refoula comme elle put ce qui lui restait à me dire et toute pâle dans sa robe noire, maîtresse enfin de la passion qui l'habitait, elle répondit à mon adieu, d'une vague et morne inclination de tête.

### III

Le surlendemain soir, à Montparnasse, je rencontrai Lulu-petit-poisie dans un débit. Elle ne se trouvait pas en compagnie de ses copines mais d'un garçon qui répondait au poétique surnom de Tricotin. Un tricotin c'est un bâton de caoutchouc ou de cuir bourré de plomb dont se servent les patrons de bistro et les flics pour mettre fin aux discussions oiseuses. Ce mot possède un autre sens, plus libertin, mais auquel je ne crus pas devoir m'arrêter en l'occurrence. Lulu-petit-poisie et Tricotin n'étaient que camarades, comme on l'entend dans « le milieu », c'est-à-dire avaient des relations d'homme à homme, jusqu'au coup dur in-

clus. Ils ne le cachaiet pas. Quand l'un vous entretenait de l'autre, ses yeux brillaient et l'on pouvait s'apercevoir alors que l'amitié, dans ce qu'elle a de plus exaltant, l'enivrait. Même à froid, ce sentiment prenait chez ces deux êtres une singulière intensité. Il suffisait d'entendre Tricotin dire de Lulu : « C'est la reine des barbeaux », pour admettre que, physiquement, en connaisseur, ce gentleman savait de qui et de quoi il parlait. Lulu-petit-poisie non plus ne lui marchandait pas l'admiration et je m'en rendis compte à l'expression qu'elle eut, en me le présentant.

Tricotin, qui n'est point bavard, leva sur moi un petit œil cruel et vif dont le regard m'atteignit comme une beigne.

— Ça va, fit-il, qu'est-ce que tu prends !

Il n'avait que cet œil. L'autre était resté sanglant à Milo-le-Brûleur qui sauvagement, au cours d'une rixe, le lui avait crevé et arraché d'un coup de couteau. Mais Milo-le-Brûleur avait payé de sa vie, rue Mar-

cadet, une pareille abomination, et la gloire qui s'attache au vainqueur était allée, servile, à Tricotin comme une chienne à son maître. Il n'en tirait ni orgueil ni forfanterie. Ce gars robuste de vingt-huit ans, naturellement bien habillé, d'un courage à toute épreuve, violent et sympathique, se moquait de la galerie. C'est lui qui, dans la dure bagarre du Havre, où Lulu-petit-poisie avait tiré cinq coups de browning sur Cramoisi, Bob et Georges l'Algérien qui pensaient lui ravir une femme, s'était porté, d'instinct, à son secours. Leur amitié datait de là. Elle n'avait fait ensuite que croître, car, durant les quatre années de Centrale de Lulu-petit-poisie, Tricotin, qui la reconnaissait pour égale, ne l'avait pas abandonnée.

— C'tte sœur-là, me dit-il, j' la respecte. Du moment qu'entre vous c'est d'accord...

Et il m'offrit, par-dessus le marbre poisseux du guéridon, une main rude et hâlée que je serrai déjà comme celle d'un ami.

\*  
\*\*

Je pris ensuite place sur la banquette près de Lulu-petit-poisie qui expliqua rapidement à Tricotin quels documents m'intéressaient.

— Oui, oui, grommela-t-il. Autant dire du vécu... avec l'os.

— Parfaitement.

— Ben j' t'aurai ça.

— Mais dans le genre poule, précisa Petit-Poisie.

— Ça aussi.

J'ajoutai :

— Des impressions de femmes qui sortent, qui sont sorties de prison. Piges-tu ?

— Toutes les femmes... dit Tricotin.

— Comment ?...

— Ben, rapport au truc, au machin du chose, affirma-t-il, l'œil rigoleur. Moi que j' te cause, mon avis est qu'elles sont partout en taule. Taule ou maison, s' pas ? c'est du kif. Quant à celles qu'est aux mains des mecs, elles tapinent. Donc, travaux forcés.

— Exact ! approuva Lulu.

— Je préférerais d'autres tuyaux, fis-je, amusé. Plus précis, plus particuliers. Des souvenirs de condamnées, de détenues. Ainsi, je viens de Saint-Lazare. J'y ai vu...

Tricotin m'arrêta :

— Un bigne tel Saint-Lazare devrait pas exister, émit-il sourdement. Les mignonnes s'y dégrennent comme nulle part ailleurs. Non, mais j' préfère une môme en grande que dans ce bazar-là. On les tient plus une fois dehors. Ell's s' mettent ensemble.

— Eh ! là ! coupure, dit Lulu-petit-poisie, j' suis là.

— Allez ! fit Tricotin. J' cause pas pour toi. Mais j'en connais qu'une fois leur temps fini s'arrangeaient dans l'même jour, pour en reprendre, cause à une « p'tite amie » qui pouvait pas les suivre. Et des femmes régulières, en possession d'homme : des casse-croûte. J' t'en foutrai !

— Ce n'est pas toujours leur faute.

— Possible !

— On ne les surveille pas assez la nuit.

— Une vraie, déclara Tricotin, une qu'a du cœur, des tripes et l' sang, s' surveille toute seule. Elle sait à qui qu'elle est...

Et, sur ces fortes paroles, il eut un large rire bestial, qui fit dire à Lulu-petit-poisie avec une ferveur trouble :

— Ah ! gueule de frappe, tu m' plais !

\*  
\*\*

Cette rencontre me laissa rêveur. L'idée que toutes les femmes, une fois dans « le milieu », étaient des prisonnières, m'avait saisi. J'y pensais malgré moi. J'établissais entre la vie des filles publiques et celle des internées un rapprochement inattendu. Cela n'avait rien de consolant. Une détresse, qui tient à la prostitution et flétrit tout ce qu'elle touche, me navrait. Murs de cellule ou murs le lupanar, grilles maudites que, dans les quartiers réservés de province, on voit aux roses fenêtres de l'*As de cœur*, du *Chat noir*,

des *Belles Poules*, de *Cythéria*, de *la Lune*, du *Grand 13*, du *Flamboyant*, ou grilles sinistres des geôles, portes massives au sournois guichet des maisons de force et de plaisir, les mêmes et pitoyables pensionnaires vous hantent. Tantôt ici et tantôt là, leur existence s'écoule dans l'abrutissement et l'esclavage. Fardées ou non, gaies ou mornes, mais d'une gaîté qui grimace et qui grince, ivres d'alcool ou abruties de résignation, perdues à tout jamais, déchues, désespérées, elles n'ont dans ce ballottement, qui les jette du bouge à la prison et les rejette ensuite de la prison au bouge, d'autre consolation qu'à se laisser porter, car il est trop tard — quoi qu'on tente — une fois sauté le pas, pour revenir.

\*  
\*\*

Mais il n'est pas que la prostitution. A Fresnes où je vis, à l'école de préservation, les détenues mineures, les unes avaient volé, les autres s'étaient enfuies avec un homme

ou une amie et certaines — à seize ans — arrêtées pour infanticide, ne connaissent de la vie que ses contraintes, ses âpres nécessités. Isolé dans le bourg sévère de la prison, un bâtiment qui tient de la clinique par ses parquets cirés, ses vitres dépolies, son silence, fait figure de petit hôtel avec sa porte au marteau de cuivre. Je m'y rendis, flanqué du directeur dont le zèle et les attentions pour tout ce qui se rattache au relèvement moral de ses pupilles, méritent d'être signalés. Il me montra d'abord son bureau, la bibliothèque, le parloir où, sur les cloisons blanches, une main d'enfant sans doute, avait gravé ces mots : *Marcelle de Clichy est partie en correction*, et une autre, plus habile : *Gina du Rivoli dit adieu aux copines. Vive l'amour !*

— Ce ne sont pas les inscriptions qui manquent, m'expliqua le directeur. Qu'y pouvons-nous ? C'est leur journal. Il les tient au courant.

— Cette Gina, demandai-je, qui était-ce ?

— Je n'en sais rien. Pourtant, si vous voulez en apprendre davantage, suivez-moi.

Nous gagnâmes une pièce claire où, s'emparant d'un gros registre, cet homme aimable me le fit feuilleter. Chaque page portait un nom et, sous ce nom, l'âge de la prisonnière, l'adresse de sa famille, le motif de sa punition, puis des renseignements, des observations : en travers, une note.

— Voilà, reprit le directeur. Vous lisez ?

C'était, partout, la même désolante histoire : des gamines de dix, douze, quinze, dix-sept ans. Père inconnu. Mère alcoolique. Sans domicile. Illettrées. Il y en avait un grand nombre dans ce cas. Toute la bestialité, toutes les tares, tous les déchets des villes et des campagnes se résumaient ici, en quelques lignes d'une sécheresse, d'une précision brutales de bistouri. Certaines, syphilitiques pour s'être livrées au premier venu, avaient fait de graves accidents. Déclarées idiotes, irresponsables, leurs voisines ne valaient guère mieux. Elles s'étaient laissé entraîner. Leurs mères les avaient ven-



dues. Vicieuse, relevai-je plus loin, hypocrite, surnoise, incapable d'amendement.

Le directeur me regardait.

— Eh bien, dit-il, êtes-vous convaincu ? Voilà celles que nous avons chez nous. A leur première condamnation, on les met à part en cellule pour les préserver du contact des autres, essayer de les relever et quelques-unes se ressaisissent. Je vous en montrerai tout à l'heure, à condition de ne pas les nommer. La loi, sur ce point, est formelle.

— Et d'où vous viennent vos renseignements ? m'informai-je. La police ?

— Non, Monsieur. Nous les obtenons sur place. Trois ou quatre jours d'isolement suffisent. Alors la plus endurcie se livre. Elle pleure. Elle parle, elle fournit toute seule les renseignements. Reste à les vérifier. C'est simple. Chaque surveillante m'adresse ses observations que nous résumons et portons sur ce livre. Ainsi nous sommes fixés et quand ces malheureuses petites passent en jugement, les notes sont transmises au parquet.

Il ferma le registre et appela :

— Madame !

Une femme munie d'un trousseau de clefs parut, qui nous ouvrit la porte du quartier cellulaire et nous accompagna. Trois étages reliés par d'étroites passerelles de fer et flanqués de balcons sur toute leur longueur, se faisaient vis-à-vis. Le jour tombait de haut : un jour cru, blessant. J'avais l'impression d'un paquebot avec sa lisse paroi, ses garde-fous et ses cabines numérotées. Là, vivaient pour des mois les passagères d'un voyage immobile qui va de Fresnes aux bagnes d'enfants et dont la traversée — je veux dire la libération — ne s'achève qu'à la majorité.

— Constatez, dit le directeur : le calme, le silence absolu...

J'aurais voulu lui répondre que ce silence, précisément, m'oppressait. Je n'en eus pas le temps : j'étais dans une cellule, devant une grande et charmante jeune fille toute rougissante, qui se leva. Quand nous entrâmes, elle travaillait ainsi qu'en témoignaient des

fleurs artificielles sur une petite table fixée contre le mur. Avec son lit, sa chaise rivée à la paroi par une chaîne, son lavabo, la chasse des cabinets et le volet vitré de la fenêtre qui s'ouvrait et se fermait de l'intérieur automatiquement, la pièce où nous nous trouvions présentait un aspect confortable, sommaire, définitif. Mais cette jeune fille m'étonna en un tel cadre, devant ces fleurs qui devaient lui rappeler, chaque jour, qu'il en est d'autres, ailleurs, dans les bois, où l'on va le dimanche avec un amoureux. Ses belles boucles châtain clair encadraient un visage très pur, presque enfantin, qu'éclairaient des yeux d'eau, limpides.

— Pourquoi êtes-vous ici ? lui demandai-je.

— Oh ! monsieur, je n'ai qu'à m'en prendre à moi.

— Elle aimait les bijoux, expliqua la surveillante.

— Oui. Mon ami m'en donnait.

— Et que faisait votre ami ?

— Il était joaillier.

— A Paris ?

— A la Petite-Roquette, conclut le directeur. On l'a coffré... pour elle.

Dans une seconde cellule, une enfant de seize ans confectionnait aussi des fleurs ; elle tirait une naïve fierté d'avoir, en trois mois, amassé au greffe quinze cents francs.

— Cela vous constitue un commencement de dot, dis-je pour l'égayer.

Elle répliqua :

— Bien sûr. Je mettrai mon argent à la Caisse d'épargne. Maman ne saura pas. Elle me le prendrait...

— Ah ?

— Dame ! moi je ne peux rien refuser à ma mère.

Le directeur hocha la tête et me fit signe de ne pas insister.

— Ce n'est pas à sa mère, m'apprit-il, la porte refermée, qu'elle remettait son gain, mais à un souteneur qui s'enivrait puis la rouait de coups.

— Si jeune ?

— Elle en a eu un gosse, mort avant

terme. Ce qui, d'ailleurs, vaut mieux. Pourrie comme elle était, quand on nous l'a amenée... pensez !

L'interne que nous croisâmes alors me fournit des précisions :

— Huit sur dix sont atteintes, m'affirma-t-il. Je les soigne. Elles font pitié. Mais on doit le reconnaître, toutes se tiennent parfaitement propres. Je leur donne quelques explications au début et n'ai plus à y revenir.

— Oui, dit le directeur. C'est la première étape. Gagner l'âme par le corps. Inculquer à ces enfants des notions d'hygiène qu'elles ignorent la plupart du temps, les guider, les encourager dans ce sens, elles changent presque aussitôt. Elles s'améliorent. Elles semblent se réveiller.

Et sur cette rassurante constatation il me mit en présence de plusieurs autres mineures ; puis nous gagnâmes, à l'intérieur de la prison, le quartier des nourrices et des femmes condamnées.



Quatorze mille détenus, des deux sexes, passent environ par an à Fresnes. Tous n'y séjournent pas. On envoie la plupart des femmes dans les maisons centrales de Rennes, d'Haguenau, de Montpellier ; les hommes sont dirigés sur Clairvaux, Poissy, Melun, Fontevrault, etc., quand ce n'est pas sur l'île de Ré, le dépôt des forçats. Disposés parallèlement, des bâtiments modernes, coiffés de tuiles roses et dominés par le double clocheton aigu du château d'eau, se succèdent dans une vaste enceinte de murs nus, décourageants. Des jardins, aux allées spacieuses, bordées d'arbres et de petites maisons où loge le personnel, entourent ces murs revêches et leur donnent par contraste un aspect plus sombre, plus répressif. Le seuil franchi, on découvre une grande cour et au fond de cette cour, en face, le perron directorial ; à gauche, l'entrée des voitures cellulaires pour hommes ;

à droite, celle des mêmes véhicules affectés au transport des femmes.

C'est de ce côté que l'on me conduisit.

Après l'inspection rapide d'un pavillon, nous nous trouvâmes dans une vaste salle occupée, sur deux rangs, par les cabines des douches.

— Les bains : réglementaires, me dit le directeur. Trois fois la semaine, elles doivent s'y rendre par équipes de soixante ou de soixante-dix, selon le nombre des détenues. Nous en avons actuellement deux cents et quelque. A proportion d'un tiers tous les deux jours, comptez... les deux cents femmes y passent.

Un silence — ce silence qui déjà m'étouffait enfant sous les préaux de collège — pesait ici, inexorable; par une baie, j'apercevais de méchants petits arbres et une nouvelle cour sur laquelle s'ouvraient les ateliers.

— Deux ateliers, reprit le directeur. On y fabrique des mirlitons, des ombrelles de papier, des éventails, des fleurs... toujours

des fleurs... Entrez... Rendez-vous compte...

Installée dans une chaire, comme un pion dans sa boîte, une religieuse surveillait le travail tandis qu'une des prisonnières faisait la lecture à voix haute. Par table, elles étaient quatre femmes qui, munies d'un réchaud et d'un pot de colle, expédiaient leur délicate besogne. Iris, pois de senteur, violettes, narcisses, dont la mode a lancé le goût pour vos charmants bouquets sans poids et sans parfum, quel sujet de développements faciles vous offririez à un poète qui vous verrait naître ici dans la contrainte, l'application...

Toutes les femmes s'étaient dressées.

— Restez assises, dit le directeur.

Nous fîmes le tour du premier atelier, puis du second, sans observer la moindre entorse au règlement.

— Qui avez-vous parmi ces condamnées ?

— Heu... pas grand'chose...

— Mais encore.

— Je ne vois pas. Kurès, la femme du

Bois de Boulogne, et David ont été envoyées en Centrale. Charneau vient de nous quitter.

— Hélène Charneau, la belle-sœur de Mestorino ?

— Oui.

— Quel souvenir en gardez-vous ?

— Ma foi, quelconque. Elle s'est adaptée aussitôt. Elle a pris le courant. Je n'ai pas à m'en plaindre : une nature docile, prudente, équilibrée...

— C'est tout ?

— Comme je vous l'ai dit... pas grand'chose.

Les dortoirs, eux non plus, ne présentaient guère d'intérêt. Deux dortoirs en commun avec des grilles et un couloir de surveillance, des lavabos à robinets de cuivre, les cabinets.

— Chez les femmes, reprit le directeur, les lits sont faits dès le matin. C'est la seule différence avec les hommes qui doivent, eux, les tenir pliés...

— Pourquoi ?

— Comme au régiment... L'habitude.

Nous descendîmes au réfectoire, à la cantine. A la fin, poussant une porte qui donnait sur le quartier des nourrices, nous aperçûmes dans une troisième cour des enfants.

\*\*

— Je tiens à vous faire remarquer, me dit le directeur, qu'ici tout change.

En effet, ni par sa façade, qui pourrait être celle d'un dispensaire, ni par ses pelouses de gazon ornées de marronniers, ni par ses fenêtres sans barreaux, sans grillages, et largement ouvertes, la pouponnière de Fresnes n'évoque en rien une prison. Des patinettes traînaient sur l'herbe, près de poupées, d'ours en peluche et des femmes papotaient tranquillement, un bambin au bras. Parmi les groupes, une sœur allait, venait.

— Nous voulons, murmura le directeur en me la désignant, que la cornette complète le mensonge...

Il dit, plus bas :

— Le mensonge de la liberté.

Vingt enfants sont élevés à la pouponnière. Français, Polonais, Espagnols. Leurs mères, en nous voyant, les envoyèrent vers nous. Ils accoururent. Une petite fille, la plus hardie, me demanda si j'étais son papa.

— Mais oui, lui répondis-je.

Elle me considéra, bouche bée, interdite puis débita comme une leçon :

— Mon papa, il n'est pas gentil avec ma maman.

— Allons, dit le directeur. Et le sable ? Etes-vous contents du sable ?

— On fait des pâtés.

La sœur ajouta :

— On en met même partout, du sable, n'est-ce pas ? On en fourre jusque dans l'égout qui s'engorge...

— Quoi, quel égout ?

Le directeur leva les bras.

— C'est ma foi vrai, s'écria-t-il. Voyez, je leur en ai fait livrer un camion voilà quinze jours et ces petits garnements, avec leurs seaux, leurs pelles, l'ont réduit à rien.

Croyant qu'on les grondait, les gosses se défilèrent.

— Attendez ! fit le directeur.

La petite fille qui était restée seule nous interrogeait d'un œil rond, sans comprendre.

— Toi, dis-je, au moins, toi, tu es sage : tu n'as pas jeté de sable, comme les autres...

Mais elle devint toute rouge et me répondit :

— Si.

Une atmosphère d'ennui régnait, pourtant, dans ce quartier et je ne me l'expliquais pas. Comme par enchantement, les gosses avaient quitté la cour pour se cacher et je les entendais qui piaillaient dans une salle du rez-de-chaussée où leurs mères les suivirent. Nous y allâmes aussi. C'était le réfectoire. Au milieu de ses camarades, un petit Polonais au buste trop long supporté par des jambes torses, aux cheveux rouges, à l'attitude bizarre et contrefaite, avait l'air d'un jouet en bois. Il ne bougeait ni ne parlait. Une détenue allaitait un marmot. Une autre lavait à grande eau le parquet, et

toutes ces femmes et ces enfants captifs me parurent brusquement plus tristes et désolés que, dans leurs ateliers, les prisonnières.

— Qui sait, pensai-je, si un tel simulacre de liberté ne leur pèse pas, à la longue, cruellement !

Mais je me gardai de rien dire, car me rappelant Saint-Lazare et son infirmerie où j'avais vu jadis les gosses attendre près du lit de leurs mères l'heure de la récréation, je faisais la comparaison et elle restait à l'avantage de Fresnes, malgré cet air d'ennui que j'étais seul, sans doute, à découvrir et, comme toujours, hélas ! à chérir, à exagérer.

#### IV

Des cinq prisons que je m'étais promis de visiter, je n'avais obtenu l'accès que des plus faciles, mais je conservais bon espoir pour les autres qui sont, au contraire de Fresnes et de Saint-Lazare, moins des sortes de gares de triage que de destination. Des noms de criminelles célèbres me fortifiaient dans ce projet. Je voulais voir au sein même de leur retraite, de leur détention, ces vedettes de la Cour d'assises, et certaines, qui étaient condamnées à perpétuité, m'impressionnaient au point que je constituai pour chacune un dossier. Je me trouvais ainsi prêt à les aborder quand l'autorisation que j'avais demandée au ministère de la Jus-

tice me fut nettement refusée. Voici la lettre que je reçus :

*Monsieur,*

*J'ai le regret de vous faire connaître que, malgré mon vif désir de vous être agréable, il ne m'est pas possible de vous accorder l'autorisation de visiter les prisons de femmes.*

*Veillez croire, Monsieur, à l'assurance de mes sentiments les plus distingués.*

Et elle était signée :

*Le chef du cabinet de la Direction  
de l'Administration pénitentiaire :*  
CAZEAUX.

Je me rendis, 11, rue Cambacérès, au cabinet du Conseiller d'Etat, directeur des Affaires criminelles et demandai M. Cazeaux. M. Cazeaux est un homme jeune, actif, intelligent. Il m'écouta, puis répondit :

— Non, monsieur. Absolument impossible. Je le regrette, croyez-le bien. Une décision récente nous interdit d'accorder tout permis de ce genre, à personne...

— Pourquoi ?

— C'est un ordre. Je n'ai pas à le discuter.

M. Cazeaux reprit :

— De telles visites sont toujours pour les détenues d'une influence néfaste. Elles les troublent, les mettent en effervescence et nous devons sévir. Le personnel s'en plaint.

Il se leva, sourit, m'accompagna jusqu'à la porte et dit :

— Excusez-moi.

J'étais déçu. L'entretien sur lequel je comptais n'avait rien donné. Au contraire. Je fis alors écrire au directeur des Grâces par des amis communs; la réponse qu'ils me transmirent fut comme celle de M. Cazeaux, courtoise mais négative, et j'eus beau m'employer de tous côtés à tourner la consigne, je n'y arrivai pas.



\*\*

Sans le hasard... et mes mauvaises fréquentations, j'aurais vraisemblablement été réduit à me contenter d'histoires et de ragots. Et je tenais à m'en garder avec soin. En matière de prison, ils déforment et noircissent tout et, par une longue suite de rancunes, de vexations, de haines réciproques, constituent, à la fois chez les gardiens et chez les détenus, des monuments d'erreur et d'exagération.

Or, la destinée vint à mon aide en la personne de Tricotin. Je ne l'avais pas revu depuis que Lulu-petit-poisie nous avait présentés, lorsqu'il me fit savoir par elle que je le trouverais chaque soir, à l'apéro, rue Lepic, dans un bar. Je m'y rendis. Tricotin buvait à une table, avec deux de ses amis, et je compris tout de suite à leur genre qui étaient ces messieurs. Chemises roses et bagues tatouées, complets marrons, imperméables, on ne pouvait réellement s'y tromper. Tricotin alla droit au fait.

— Eh bien, dit-il, t'es rencardé ?

— Non.

— Et t'as toujours besoin de l'être... pour ton boulot ?

— Oui, répliquai-je, plus que jamais.

— Alors, écoute.

— Tel que j'suis là, commença l'un de ces gentlemen avec une légère pointe d'accent méridional, les boniments d'gonzesses, j' passe la main. J' m'appelle Victor ou l' Niçois. Ou, si tu veux, j' m'appelle pas, j' m'amène. Ben, parmi les biftecks dont j' prends la comptée, en ordre et en détail, j'en ai une que tu dois connaître. C'est Rirette-n'a-qu'une-jambe. Elle fait la République : une femme bien.

Il poursuivit après un temps :

— J' l'ai montée de Marseille, à l'Armistice. Puis, avec un sourire :

— Une gagneuse !

Le sourire disparut. L'homme reprit :

— Au début, tout gazait : la môme, sur ses deux quilles et moi, sur son pognon. J' l'avais dressée à l'entôlage avec une

femme d'équipe, la Marcelle, qu'est à Boutdebois, ex-mécano, ridder et tout. Un pote. Je me laissais donc vivre en peinard, quand — ça d'vient moche — la Rirette tombe et prend trois ans. On la balance en grande — c'est-à-dire en centrale — cause qu'à Marseille elle avait déjà deux sapements et là, l'cafard la sonne un grand coup. Elle pensait qu'à s'barrer, croirais-tu, qu'à les mettre. C'est pas raisonnable. Et une nuit qu'elle faisait semblant d'avoir des convulsions, on la descend d'cèlotte, on réveille le toubib, la voilà qu'enjambe la fenêtre de l'infirmerie. Total, elle s'est cassé la patte et, comme de bien entendu, on l'a collée au cachot, elle qu'était naze a eu par faute de soins la jambe pourrie. On y a coupée.

Le second de ces messieurs dit :

— J' vendais d' la drogue, du temps qu' j'étais avec Camille, une blonde, fringuée, belle fille qui fréquentait les boîtes de nuit et les dancings. Vingt ans... l'âge du bonheur.

Il en avala sa salive, précisa :

— Et des partouzes... Camille grattait avec des gens du monde où c'était plein d' bijoux et de fourrures qu'ensuite elle m'indiquait. Pas à s'biler. Un boulot tranquille crainte au scandale. Et, nous deux, la belle vie.

— On l'a pourtant donnée, fit observer Victor.

— Oui, une copine. Mais, celle-là, j' l'ai possédée. Elle est loin...

Je n'osai lui demander où, car il eut un ricanement qui laissait supposer que ce « loin » ne se trouvait porté sur aucune carte du monde et je le regardai fixement.

C'était un petit homme buté, féroce et rancunier. Il martelait ses paroles comme s'il eût regretté qu'elles lui échappassent dans ce bar où d'autres que nous pouvaient entendre.

Tricotin le relança.

— Allons, fit-il, Gustave...

Gustave reprit alors docilement :

— D' mes trois femmes en circulation,

la Camille était celle que j'avais à la bonne. D'abord elle gagnait plus et ensuite a m' plaisait. Désirez-vous mon avis ? Les sentiments, ça s' discute pas. On est comme on est, mais le malheur a voulu qu' la Camille était intoxiquée quand on l'a fabriquée, et qu'on l'a balancée d'autor à l'infirmerie d' Saint-Lazare. Là, râle et crève.

— Elle est morte ?

— Elle est morte, répéta-t-il. Folle. A la camisole.

J'aurais cru Gustave plus viril. Ses yeux devinrent brillants, s'humectèrent.

— Voilà c' qu'est à marquer dans tes articles, dit alors Tricotin. Comprends-tu ? Pas du pour : des choses vraies. Des histoires arrivées et où qu' tu montreras la vanerie de tous dans les prisons. Suffit qu'on aye à y aller, non pas comme toi avec des papelards en règle, mais comme nous autres, la danse commence. Tiens, j' te parle d'une même, à Rennes, qui s' tapait l' mitard... pardon, excuse : le cachot, pour rébellion. Elle était à l'eau et au pain. Sais-tu com-

ment qu' la surveillante agissait vis-à-vis d'elle ? Ben, c'tte salope y apportait sa cruche, elle la lui renversait, toujours, comme par hasard, et la même avait rien à boire ou devait s' mettre à quatre pattes pour lécher par terre.

— Moi, j' m'ai envoyé y a huit ans la Santé, grogna Gustave. Ben, ils m' jetaient ma soupe une fois sur deux dans les gogs, ou bien ils y mettaient du poivre et du sable. J' te jure. Les gâffes, y a pas plus pire...

— A la Roquette, reprit Victor le Niçois, pour éviter l' boulot au personnel, tu vidais ton pot chaque jour à la tinette et, en même temps, on t' foutait ta portion. Tu vois l' genre. Ton pot d'une main et ta gamelle de l'autre. Faut avoir faim.

— Mais c'est ignoble !

— Oui, comme tu dis, approuva Tricotin. Et encore il y a mieux, dès qu' tu vas en centrale. J' préfère le bagne.

— Tant qu'à faire, émit sourdement Gustave, moi aussi. Au moins tu peux t' tirer des durs, y a l'Hollandais.

— La goëlette ?

— Bedame ! Huit sacs et on vient t'prendre. Bougrat a pas employé d'autre truc. Il possédait les huit mille francs en banque chez un Chinois et l'Chinois y a tout arrangé sa cavale. L'Hollandais fait l'service entre Cayenne et Buenos-Ayres. T'es passager d'cabine...

— A propos des huit sacs, nous demanda Victor, connaissez-vous c' qui est arrivé à Barataud ?

— Le gars d' Limoges ?

— Oui. Y en a qu'un. Tu penses : il les tenait, lui, les huit sacs ; on l'avait affranchi, mais il a trop parlé. Durant la traversée, il s'est mis avec un jeunot à qui il a tout expliqué : qu'il garait son pèze dans un plan... à l'intérieur. Saisissez-vous ? Et l' jeunot a pas t'nu sa langue : il a cassé l'morceau, si bien que Barataud, sitôt débarqué à Saint-Laurent y est pas resté. On l'a filé aux Iles où sa grande gueule encore, l'a fait poirer. Je n'comprends pas, moi, ça d'un homme. Les coquins se sont mis après

lui. Ils y ont donné la dysenterie et pour le plan... erreur... il pouvait plus l'garder. C'est un Marseillais qui l'a repris... hop là ! d'un coup... et pour le rendre, macache !... rien de rien... Enfin, comme Barataud menaçait de porter plainte, un copain s'est amené qui lui a compté deux billets pour qu'il la boucle et a partagé les six qui restaient avec le Marseillais. C'est quelque chose !

— Trois sacs chacun ?

— Trois.

— Et d'où qu' tu tires ces rencards ?

— D' mon beau-frère qu'est là-bas, répliqua noblement Victor. Il m'écrit.

— Les femmes seraient donc plus à plaindre, dis-je, pour revenir à mon sujet. Elles ne vont pas au bagne.

— C'est vrai.

— Oui, mais, fit observer Victor, les gonzesses n'ont pas, comme nous, l'sens de la dignité. A part quelques-unes, elles s'accommodent de tout.

— Pourtant, repris-je, celles qu'on en-

ferme à vie dans les maisons de force et qui n'en sortent qu'entre quatre planches...

Gustave m'approuva brusquement :

— C' que dit m'sieur, est juste, proclama-t-il. J'y ai souvent pensé et j'm'ai dit plus d'une fois que pour tenir le coup, là d'dans, jusqu'à la mort, y a d' quoi tomber folle... comme Camille... Vaut mieux s' détruire.

— Quand on peut.

— C'est qu'on n' peut pas, répliqua Tricotin. Au moindre essai, on les met en observation et on leur passe la camisole... on la leur lace dans l' dos, les bras serrés...

— Elles sont pieds nus...

— Ça calme, dit Tricotin.

\*  
\*\*

Il y eut un silence. De la rue, qui était en partie barrée, un chanteur populaire préludait sur l'accordéon par une série de notes criardes à l'air qu'il allait débiter. Et sou-

dain sa voix nous arriva comme une plainte âpre, voluptueuse...

— Tiens, grommela Victor, v'là l' marchand de poison. Rengaine et compagnie. Certains jours y m' prend envie d'y filer des tartes. C'est mauvais pour les poules, c' machin-là. Ça les dégonfle...

— T'es dingue ?

— J'en ai eu une qui s'est pendue... comme ça... pour une musique qui lui causait du chagrin, répondit-il.

— Et tu ne la remettais pas en route ?

— Mais si. Naturellement. Seulement va-t-en rien y piger. C'était des peines de cœur qu'elle avait... d'autrefois. Ça lui r'montait avec l'air d'une chanson... Et dans ces moments-là, rien à faire, j' l'aurais pilée...

— Trop d' boulot ! opina Tatave paisiblement.

— Et surtout... trop d'idées ! dit Victor.

— Dans les prisons, reprit alors, mais plus bas, Tricotin, faut que tu d'mandes à visiter les gnières qu'est à l'isolement et que

tu essayes en douce de leur parler. Elles t'en dévideront plus que nous.

— C'est que je n'irai pas, constatai-je sans élan... on m'a refusé.

— Comment qu'on t'a r'fusé ?

Je tirai de la poche ma lettre et la tendis à Tricotin qui la lut, puis la passa, pensif, à Gustave.

— Ben, m... ! dit celui-ci.

Victor parcourut à son tour la notification du ministère, me la rendit, branla la tête, et je vis dans ses yeux briller une petite flamme.

— Y aurait qu' Titin, murmura-t-il après une minute de réflexion. S'pas ? Lui seul. Rends voir la lettre !

Il l'examina soigneusement et ajouta :

— Papier, caractères d'imprimerie et d' machine à écrire, il est fortiche là-dessus.

— Titin ?

— Oui.

Je compris et gardai le silence.

— Que risques-tu ? s'informa tout à trac Victor. C'est ton boulot. T'es payé pour et

dans ta partie les copains te laisseront pas tomber.

Tricotin m'observait.

— A toi d' choisir, fit-il, mais à une condition : ignorer d'où t' viendra le papelard... D'accord ?

— D'accord.

— J'ai ta parole, dit Tricotin.

Cette fois, il garda la lettre, inscrivit sous la signature, lisiblement, le nom de l'expéditeur et, sans se perdre en vains propos, me déclara :

— Amène-toi dans cinq jours, même heure, ici. J'y serai. T'auras tes autorisations. Une pour chaque cabane, à l'adresse du directeur. Et, pour te blanchir absolument, tu s'ras porté comme avocat. C'est plus sûr : un blaze quelconque : Dupont, Dumond, Martin... L'quel que tu veux ?

— Mettons Martin.

— Eh ! bien : Edouard Martin, avocat. Ça fait riche. Y a plus d'un Martin au Palais...

— Et à la foire aussi, opina spirituellement Victor.

— Pour tes papelards d'identité, apporte-moi demain plusieurs photos. T'auras ainsi tout l' nécessaire pour t'expliquer. Et, quand tu r'viendras, je me marrerai d' savoir comment qu' ça s'est passé. Ce s'ra bien la première fois qu'un copain pour aller en taule aye besoin de certificat.

— Oui, c'est drôle, dit Gustave.

— Mais ne va pas t' faire enchrister, conclut Victor qui n'oubliait jamais le mot pour rire. Même avec les mignonnes, j' te jure, question d'être dans l' trou, y a mieux.

\*  
\*\*

Je l'avoue, je ne m'attendais guère en retournant le jour désigné, rue Lepic, à voir Tricotin me remettre autorisations et pièces d'identité. Il les avait pourtant et me dit :

— Trois cents balles, c'est trop cher ?

— Non. Tiens.

Il prit l'argent. J'empochai les papiers et nous trinquâmes.

— A tes succès, fit-il.

— Quels succès ?

— Ben, auprès des gonzesses. J'te parie : t'auras plus d'touches en une visite qu'dans toute ton existence. C'est pas des œils que te f'ront toutes ces dames, ou plutôt, je m'exprime mal, c'est des œils... comme des langues...

Et, sur cette aimable perspective — chacun son verre — nous remîmes ça.

A ce moment, surgit Lulu-petit-poisie. Elle alla d'un bond aux lavabos, n'y resta que quelques secondes : nous entendîmes la chasse d'eau fonctionner.

— Crai ! m'avertit Tricotin... Vaut mieux s'tirer d'ici. Fais vite.

Lulu, non plus, n'insista pas. Nous la trouvâmes dehors, les mains enfoncées dans les poches de son trench-coat et surveillant, sans y paraître, ses voisins. Elle nous vit et dit quand nous passâmes près d'elle :

— Les poulets !

— Où ?

— Aux Abbesses.

— Bien, souffla Tricotin. On va jusqu'au Roi du Café.

— C'est ça, fit-elle, marchez devant.

Le bistro regorgeait d'invertis, de filles, de gros types en chapeau melon ou en casquette, de marins. Tous parlaient de la descente qui venait de se produire dans un débit du bas de la rue Ravignan et à laquelle Lulu-petit-poisie avait par miracle échappé.

Elle nous rejoignit peu après et je surpris entre elle et Tricotin ce dialogue :

— Cause à la came ?

— Tu penses ! Rat-Mort et M. Jacques sont faits. Jacques, lui, c'est qu'une bille, mais Rat-Mort... quel aria !

— Total, pas d'Chamonix ce soir ?

— Non, répondit Lulu. Les hôtels sont fermés.

C'était plus que je n'en voulais savoir. Chamonix signifie la neige, la came, la

bigornette, dans le jargon, et les hôtels, les approvisionneurs.

Lulu-petit-poisie sourit.

— Te v'là au courant, me dit-elle, mais garde-le pour toi.

— Quoi ?

— La coco.

— Tu l'as jetée.

— Tu charries. Gaspiller l'blanc au prix qu'il est, j'suis pas folle.

— Pourtant, j'ai entendu...

— La chasse d'eau ? Ben, fit-elle, c'est des fois qu'y aurait eu au bar une bourre. Comprends-tu ? Elle aussi l'aura entendue. Et comme ça, j'suis parée... Viens-tu, demanda-t-elle alors à Tricotin. On y va ?

Ils partirent ensemble après un bref salut et je me mis à errer dans Montmartre durant une grande heure qui ne m'apprit rien de nouveau. La descente des Abbesses avait dû s'achever sans complications et je rentrai chez moi.

Le Guide Bleu des Vosges mentionnait, page 439, à la désignation d'Haguenau :



« Sous-préfecture du Bas-Rhin et ville de garnison de 17.671 habitants, à 145 mètres d'altitude, sur le Moder qui s'y divise en plusieurs bras ; est le centre du commerce des houblons en Alsace.

» En sortant de la gare...

## V

En sortant de la gare : la prison. Je ne vis qu'elle d'abord, derrière un rideau d'arbres, sans feuilles, lustrés par la pluie. Elle bouchait le ciel de sa haute masse rectangulaire où le grès rouge des Vosges et les grilles noires, qui séparent les deux pavillons d'entrée, mettaient dans le jour blême, luisant et froid, les couleurs du drapeau allemand. C'était sinistre. La gare — et ses fumées, ses wagons ruisselants, ses rails livides — avait l'air, dans la brume, d'un ponton sur la mer. Tout était aux adieux en un pareil décor, et, quand j'eus fait un tour de ville et déjeuné à l'hôtel de l'Europe qui tient de la popote d'officier et de

la table d'hôte, je me jugeai dans un état de suffisante dépression pour prendre aux yeux du digne M. Holveck, directeur de la maison de force, l'apparence ennuyée, discrète et réticente d'un avocat.

Haguenau pourtant n'est pas maussade. Ce que j'en aperçus, à travers des vapeurs, présentait cet humide et profond caractère des cités alsaciennes, dont on conserve le goût plus que le souvenir. Des poutres apparentes au travers des façades, peinturlurées de tons crus jusqu'aux deux retombées des toits en dos de cartes, des boutiques minuscules, une grande place aux pavés alignés ainsi que dans les dessins de Hansi, tout concourait à créer une atmosphère désuète, un peu narquoise. Le cri perçant des oies, déchirant l'air, semblait former comme une transposition sonore à la forte odeur de bois mort, de douves, de bière âcre, de salaison, qui imprégnait les rues.

Le donjon qui s'appelle toujours *Ritter-turm*, la maison dite de la Douane, le pitto-

resque Marché-aux-Grains, des lavoirs découverts et tout retentissants de rires et du battoir des femmes complétaient le tableau. Qu'on me pardonne de n'en avoir noté que quelques traits épars et saugrenus. Ce n'était pas la ville qui m'attirait, mais cette grande masse lugubre que j'avais aperçue de la gare et vers laquelle je descendais.



A la grille, je sonnai. Un gardien grisonnant m'ouvrit, referma prudemment la porte et demanda ce que je désirais. Durant que j'attendais, il alla prévenir le sous-directeur qui, voyant mes papiers, s'inclina. Je lui dis qui j'étais et, aussitôt, il me fit faire, par le chemin de ronde, le tour de la prison. Les murs n'en étaient pas très hauts, mais, tout d'un coup, derrière l'un de ces murs, coiffé de tuiles, un bruit de pas cadencé, suivi d'un claquement de talons, nous parvint. Je perçus un ordre bref qu'ac-

compagna par terre le heurt des crosses et, de nouveau, le commandement s'éleva, tandis qu'en un sursaut, l'éclair d'acier des baïonnettes en haut des tuiles surgit.

— Tiens, dis-je, vous êtes gardés ?

— Oui, par des chasseurs. C'est leur dépôt. Nous nous réveillons au clairon, et, pendant la journée, exercices et maniements d'armes font passer les heures plus vite. Une-deux. Une-deux... N'est-ce pas ? On entend bien.

Ce voisinage d'une caserne et d'une prison me déconcerta. J'y découvrais une fatalité bizarre qui voulait que, de part et d'autre, la vie s'accomplît sans joie, sans liberté. Les mêmes mots y avaient la même signification maussade : cachot, dortoir, cellule, corvée, dressage. Mais de ce côté-ci du mur, des femmes demeuraient enfermées jusqu'à la mort, tandis que, de l'autre côté, tous les ans, les portes de la caserne s'ouvraient à deux battants pour les hommes de la classe. Peut-être, parmi ces hommes, certains — qui n'osaient point le dire —

avaient une mère, une sœur, une parente, une amie en Centrale, et l'idée, simplement que cela fût possible, m'assombrit.

Nous revînmes alors en silence à l'endroit d'où nous étions partis. Mon guide ouvrit une porte et me mena par une cour vers un perron que nous gravâmes.

Cette cour ne devait point jadis être séparée de celle qui la prolonge et s'étend au pied de l'ancien hôpital de grand style que fut, par destination, la prison. Un vaste corps de bâtiment, flanqué à chaque extrémité d'un pavillon carré au fronton en triangle équilibrant celui du centre et sa lanterne, lui communique une harmonie sévère. Un chemin circulaire, pavé de briques, sert, sous les arbres, à la ronde des femmes. Elles doivent en faire le tour, à une heure fixe, en silence et en ordre, sous la conduite d'une sœur, mais l'existence de ce chemin de briques, quand on en sait l'usage, détruit, dès le premier abord, toute la majesté du monument. Bâti sous Louis XV, à l'usage d'hôpital civil et militaire,

il reçut pendant l'Empire des blessés et des captifs russes et, plus tard, après 70, les prisonniers d'Alsace-Lorraine : travaux forcés, correctionnels, jusqu'à des mendiants, des filles qu'une condamnation de quatre mois — et non pas de un an et un jour, comme chez nous — permettait, selon le code pénal allemand, d'y interner. Des détenus administratifs s'y virent également, en vertu du même code, enfermés. Et, sans qu'il me fût possible de l'expliquer, une impression de discipline puissante, revêche, automatique me fit trouver à tout ce qui m'entourait quelque chose de figé qui me glaça.

— Nous avons, m'indiqua le sous-directeur, à droite, dans cette salle, les cuisines.

Des femmes y récuraient d'énormes chaudrons de cuivre, surveillées par une vieille religieuse bourrue, courtaude et rouge.

— La plupart des sœurs sont allemandes, poursuivit le sous-directeur. Elles relèvent d'un ordre de Mayence.

— Parlent-elles français ?

— Pas toutes.

Celle que nous aperçûmes dans les cuisines n'en connaissait pas un traître mot, mais elle nous salua révérencieusement sans qu'aucune des détenues osât lever la tête. La haute cornette pointue et empesée de leur gardienne les dominait. Un relent de légumes épluchés, d'évier, d'eaux grasses, de vaisselle pénétrait l'atmosphère. Vêtues de robes grossières et les épaules couvertes d'un mouchoir, qui retombait en pointe par derrière, les femmes expédiaient leur corvée dans le plus grand silence. Jeunes, vieilles, toutes avaient le même uniforme. Seul, le mouchoir différait de couleur. Les unes le portaient blanc, les autres, à carreaux bleus. J'en fis la remarque.

— Exact, reconnut mon guide. Les blanches, comme nous les appelons, sont condamnées à perpétuité, les bleues à des peines moins longues. Cela simplifie tout.

— Formez-vous vos équipes d'après ces catégories ?

— Non. Nous ne nous occupons que des nécessités du service.

— Et vous n'avez jamais d'ennuis ?

— Quels ennuis ?

— Je ne sais pas. Il me semble qu'entre elles, bleues et blanches doivent se haïr.

— Possible. Mais, elles ne le montrent pas. Sinon...

— Quoi ?

— A la moindre désobéissance, un avertissement; ensuite, suppression de cantine ou d'un repas; puis, trois jours de cellule, six jours, dix jours, etc... Elles connaissent le règlement...

— Il est sévère.

— Il faut qu'il le soit, trancha le sous-directeur. Et nous l'appliquons à la lettre. Aussi, tout marche, ici, convenablement.

\*  
\*\*

A cet instant, M. Holveck, qu'on avait alerté, survint. Replet et vif, l'œil clair, la moustache effilée, M. Holveck n'appar-

tient pas à cette catégorie de fonctionnaires qui vous font, dès l'abord, passer un frisson dans le dos. Il est aimable, affable, souriant, empressé, mais, bientôt, sous ces apparences, perce le professionnel, et l'on reste confondu devant un second personnage dont l'urbanité déguise mal la rigueur.

— Pour la cuisine, dit-il, vous avez vu ? Elle est propre. Une cuisine doit être propre. J'ai des principes. Je les applique dans les détails et veille à ce qu'on ne se relâche pas. Propreté, travail, silence. Nous ne sommes pas ici pour rire : il s'agit d'une maison de force...

Il appuya sur les mots :

— Et de correction.

— Je m'en doutais.

— Parfait. Vous comprendrez alors que je n'insiste pas. Toutefois, ajouta-t-il avec une soudaine complaisance, depuis trente ans que j'appartiens à l'administration pénitentiaire, ma méthode n'a jamais varié. A Metz, où je me suis imposé, en dépit de mon attachement à la France, puis

ici, où l'on m'a maintenu après la guerre, j'ai toujours obtenu les meilleurs résultats. Dès que m'arrivent de nouvelles femmes, je les réunis au prétoire et les informe de ce que j'attends d'elles. Aucune ne bronche. Je leur tiens ensuite, individuellement, un petit raisonnement destiné à les émouvoir : je cherche à les toucher, à éveiller en elles un sentiment de repentir et, lorsqu'elles pleurent, j'arrête. Cela suffit. Une femme qui pleure devient aussitôt plus maniable : elle accepte son sort, se soumet.

— Il n'en est pas, dis-je malgré moi, qui vous résistent ?

— Oh ! avec celles-là, répliqua négligemment le directeur, ça ne traîne pas longtemps.

Et, sur cette information sommaire, il reprit avec un sourire :

— Je vais vous montrer les ateliers.

\*  
\*\*

Préparé de la sorte, j'accompagnai

M. Holveck vers l'escalier dont les proportions contrastaient avec des murs nuds et flétris. A chaque palier, des grilles aux portes basses étageaient leurs barreaux. Le sous-directeur nous précédait. Il ouvrit une de ces grilles, nous fit rapidement traverser une salle et, s'effaçant pour nous livrer passage, m'introduisit, à la suite de son chef, dans une seconde pièce occupée par les détenues.

Elles confectionnaient, sous la surveillance d'une sœur à lunettes, des chemises d'homme. Plusieurs rangées de tables, où les tristes pensionnaires du souriant M. Holveck se faisaient vis-à-vis, s'alignaient de chaque côté des fenêtres. Ces tables, munies de piqueuses électriques aux bobines de fil blanc, employaient parallèlement le même nombre d'ouvrières que leur bonnet et leur mouchoir, croisé sur la poitrine, empêchaient au premier moment de différencier. Il y en avait de tout âge, mais chacune était absorbée par son travail, avec une sombre application.

Nous saluâmes la sœur qui s'inclina dans

le flottement de sa cornette puis, nous approchant d'une des détenues, la regardâmes. Le cliquetis de sa machine m'emplissait les oreilles d'une assourdissante vibration.

— Constatez, dit M. Holveck, elle va vite.

La femme leva les yeux sur nous, craintivement. C'était une blonde, pâle et docile créature, condamnée à quinze ans pour vols dans les grands magasins. Un ruban vert flottait à son épaule.

— Qu'est-ce que ce ruban ? demandai-je.

Elle hésita, sourit et répondit :

— Le ruban de la bonne conduite.

— Oui, précisa le directeur. Cela leur donne droit d'écrire plus fréquemment chez elles.

Une vieille, qui arborait le même insigne, nous épiait.

— En voici une seconde, fis-je, la désignant. Et c'est une « blanche ». Qu'a-t-elle commis pour être ici ?

— Elle a tué ses parents.

La vieille hochait la tête d'un air songeur, se remit à la besogne.

— Et elle mérite ce ruban ?

— Naturellement.

— C'est admirable ! dis-je à voix basse. Mais à qui écrit-elle ?

— Elle n'écrit pas, grogna le sous-directeur. Elle ne sait pas seulement signer son nom.

Dans une rangée de droite, une prisonnière au regard fureteur, à la grande bouche, au menton volontaire attira tout à coup mon attention. Une expression de ruse se lisait sur ses traits. J'allai jusqu'à sa table.

— Ne lui parlez pas, me prévint aussitôt M. Holveck. C'est défendu.

— Mais comment s'appelle-t-elle ?

— Kurès.

— Quoi, c'est Kurès, la meurtrière du Bois de Boulogne.

— Oui.

J'avais suivi l'affaire dans les journaux et me rappelais la fragilité des preuves sur lesquelles on avait condamné cette secrète

et bizarre créature, dont on n'était point arrivé à tirer des aveux.

— Que dit-elle ? m'informais-je auprès du directeur. Se prétend-elle victime d'une erreur judiciaire ? Proteste-t-elle ?

— Non. Rien.

Je regardai M. Holveck. Visage fermé, œil mort, c'était lui qui ne voulait rien dire.

Cependant je me souvenais fort bien de l'accusation :

« Le 2 juillet 1927, Josepha Pepita Kurès, née à Podwinzie, en Serbie, s'était fait accompagner au Bois de Boulogne par la petite Carmen Burniaux, âgée de treize ans, qu'elle entraîna dans un fourré où elle l'étrangla. Le vol fut le mobile du crime. En effet, le même jour, Burniaux père constata la disparition, à son domicile, d'une somme de trois mille cinq cent soixante-sept francs. »

Or Kurès, qu'on ne put point confondre devant les juges, protesta de son innocence. Comme elle avait déjà, malgré son jeune âge, subi quatre condamnations pour vol,

dont une de deux ans de prison, ses dénégations restèrent vaines et on la condamna le 13 octobre 1928 à la peine de mort. Cette peine fut, ensuite, commuée en celle des travaux forcés à perpétuité.

— Elle est ici depuis février 1929, me dit le directeur.

Nous laissâmes Kurès, qui, durant ces propos, avait d'abord tenu les yeux fixés sur nous, puis les avait sournoisement baissés, et continuâmes notre visite. M. Holveck paraissait contrarié. En effet, l'intérêt que j'avais trop visiblement témoigné à cette femme provoquait à la table une sorte d'effervescence. Mais tout rentra dans l'ordre au demi-tour qu'opéra brusquement sur ses talons mon guide, et il me dit alors d'un air rasséréiné :

— Nous détenons également des filles publiques. Passé deux ans de peine, elles viennent chez nous. Si la police de Strasbourg se montrait moins négligente, cela ne se produirait pas...

— Quoi donc ?



— Toutes ces filles ! Elles ne donnent pas le bon exemple. Au contraire. Elles rechignent à l'ouvrage. On les punit.

— Ah !

— Que voulez-vous, soupira le directeur, les Françaises ont leurs qualités, mais il faut reconnaître qu'elles sont souvent difficiles à conduire. Du temps que nous avions des Allemandes, trois, six, dix jours de privation de travail suffisaient à les assouplir. On ne parlait pas de cachot. Ayez donc, à présent, recours à ce genre de répression, elles vous riraient au nez.

— Croyez-vous !

— Nous l'avons expérimenté en pure perte.

— Pourtant, qui ne travaille pas, ne gagne rien et ne peut se payer la cantine.

— Oh ! nous leur supprimons la cantine, quelquefois. C'est prévu.

— Et elle travaillent autant ?

— Elles y sont obligées, pour la mériter.

— Mais que gagnent-elles ?

— Cela dépend : la moyenne varie de

sept à huit francs cinquante par jour, sur lesquels l'Etat prélève une première part pour les frais de justice ; une seconde va au greffe ; une troisième constitue le pécule.

Afin de me convaincre, M. Holveck me mena vers une détenue-comptable qui occupait, à côté de la chaire de la surveillante, un pupitre où elle tenait ses écritures, et la pria de les montrer. En marge d'une série de colonnes portant désignation du labeur imposé, du nombre d'heures de présence, etc..., le nom des prisonnières figurait en grosses lettres et l'on pouvait se rendre compte du rendement de travail fourni par chacune d'elles.

— Ces feuilles, m'expliqua le directeur, sont ensuite vérifiées, puis relevées sur un grand-livre que je consulte au jour le jour, et j'interviens, selon les cas.

— C'est-à-dire ?

— Bah ! Peu de chose... Je stimule les bonnes volontés, j'encourage les retardataires, je fais appel au raisonnement... Enfin, je me renseigne auprès de la religieuse

de garde sur la conduite de toutes les détenues, et ça ne va pas trop mal. A se sentir suivies de la sorte, contrôlées, elles produisent davantage.

Dans chacun des trois ateliers où je pus à loisir apprécier la parfaite discipline des quelque deux cents femmes enfermées à Haguenau, M. Holveck ne tarit point d'explications sur le bon fonctionnement de la prison. On fabriquait ici de la lingerie; là, on cannait des chaises; plus loin, on pliait, on collait des sacs de papier, et des coupeuses, qui taillaient à l'écart dans des piles de toile les pièces à distribuer, accomplissaient leur tâche avec résignation.



Or, c'était par hasard si j'avais découvert, parmi ces malheureuses, la meurtrière de la petite Carmen Burniaux et je ne devais point compter sur l'aimable M. Holveck pour me venir en aide. Quand je lui

demandais le nom d'une détenue qui, par un trait soudain, m'avait frappée, il feignait de ne pas comprendre ou changeait de conversation. A l'en croire, la seule raison de ma démarche consistait plus dans la constatation de l'aménagement des salles, de leur aération, de leur chauffage aux poêles géants et de leur outillage, que dans la moindre révélation des êtres qui s'y trouvaient et force me fut de côtoyer tant de secrets et de malheurs sans en pénétrer aucun.

Nous arrivâmes pourtant au fond d'un atelier où de séniles et pitoyables recluses s'employaient à d'infimes besognes. Les unes démêlaient la laine de tricots usagés et la rangeaient par petits tas à leur côté; les autres tiraient d'une main tremblante la pointe de leur aiguille dont elles cousaient machinalement d'absurdes et vieux morceaux d'étoffe; certaines enfin, qui portaient au cou le fameux ruban de la bonne conduite, restaient pensives à ne rien faire.

— Nos inutiles, dit à voix basse M. Holveck. On les laisse. Elles s'occu-

pent comme elles peuvent. Elles vont leur petit train.

— Pauvres femmes !

Naturellement, près de ces vieilles, point de comptable. Le peu qu'elles produisaient n'entraînait pas dans les recettes. A cette pensée, je me tournai vers le directeur et lui demandai :

— Celles-ci ne gagnent rien ?

— Ma foi, non.

— Alors, pas de cantine ?

— Que voulez-vous, riposta mon interlocuteur, elles sont à la charge de l'établissement et nous ne pouvons pas les renvoyer. Elles finissent à l'infirmerie : on les y porte cahin-caha. Quelques-unes ont même oublié pourquoi elles sont punies : elles ne comprennent pas... C'est lamentable.

En effet, lamentable. Exercer les rigueurs d'une condamnation dont la coupable ne se rappelle plus seulement la cause, me parut monstrueux. Cela passait les bornes. Qu'on frappe, quel qu'il soit, tout malfaiteur, dont les instincts constituent un danger pour la

société, qu'on le brise dans sa force, dans son esprit, je ne proteste pas. C'est la loi. Mais, qu'à l'âge où je voyais ces malheureuses, la même loi pût s'acharner contre elles et les châtier sans rémission, me bouleversait. J'appris qu'il en était plusieurs dans le nombre que les familles eussent volontiers reprises, afin d'adoucir leurs derniers jours. Mais la loi, brutalement, s'y opposait.

— Oui, déclara M. Holveck. Il n'y a pas de remède. Aussi gardons-nous toutes ces vieilles en atelier le plus longtemps possible pour ne pas trop les effrayer, leur conserver le vain espoir d'une libération. Une fois à l'infirmerie, il est trop tard : elles se savent perdues.

Je me tus et le regardai.

— Nous en avons une de soixante-dix-huit ans, ajouta-t-il. Je vous mènerai dans sa cellule. Vous l'entendrez.

— Que raconte-t-elle ?

M. Holveck sourit, haussa légèrement les épaules et répondit en m'entraînant :

— Eh bien... mais comme toutes, elle ne veut pas mourir.

Après une courte apparition au réfectoire qui sentait l'aigre et n'offrait pas grand intérêt avec ses tables étroites, protégées par des feuilles de zinc, ses bancs, son poêle, son Christ cloué au mur et ses fenêtres aux barreaux sombres, nous gagnâmes les dortoirs dont les loges grillagées rappellent aussitôt celles de la ménagerie de Saint-Lazare. Une odeur, que d'actifs courants d'air ne suffisent point à dissiper, y régnait. Sur quatre mornes rangées de quinze cages chacune, disposées dos à dos et commandées par un système de levier d'ouverture et de fermeture automatique, ces dortoirs sont peut-être les plus attristants que j'aie vus. On a beau les avoir dotés d'appareils de chauffage, c'est pour des bêtes qu'ils semblent construits. Sans leurs durs petits lits de fer, la cuvette et le vase, on s'y tromperait, car le grillage en est si solidement aménagé qu'il a fallu des griffes ou je ne sais quelle sourde et tenace volonté, pour en couper, près des lo-

quets, les mailles au point d'y passer le bras.

— Comment, fis-je intrigué, vos pensionnaires croient donc forcer leurs portes ?

— Elles essayent.

— Toutes ?

— Toutes tant qu'elles sont... mais sans y parvenir, répondit le directeur. Pensez ! Ce serait trop commode.

— On raconte cependant, dis-je après un silence, qu'au cours de la nuit, certaines femmes désignées par leurs camarades, simulent des convulsions et que la sœur leur ouvre.

— Oui, le fait se produit.

— On ajoute qu'alors les autres en profitent pour s'échapper des cages, se rendre visite.

M. Holveck ricana de satisfaction.

— Des blagues ! répondit-il. De la pure invention ! Qu'une détenue se prétende, à tort ou à raison, malade, la sœur la conduit à l'infirmerie. Un point c'est tout. Quant aux scènes de désordre dont vous me parlez, il n'en arrive jamais ici.

— Pourquoi ?

— Parce que...

Et, toujours souriant, quoiqu'il passât dans son regard une inquiétante et brève lueur, il dit simplement :

— Descendons, vous verrez.

## VI

Nous suivîmes un large corridor, qui empruntait toute la longueur de la prison, puis un passage vitré, reliant ce bâtiment au quartier cellulaire, et M. Holveck fut bientôt en mesure de me fournir ses arguments. Comme à Fresnes, des escaliers et des passerelles de fer développaient ici leurs alignements symétriques sur la hauteur des trois étages dont les guichets présentaient tous le même et rectiligne aspect.

Une sœur vint à notre rencontre.

— Hébert est au cachot ? lui demanda le directeur.

— Oui, toujours.

— Bien.

— Dois-je lui ouvrir ?

— Nous vous suivons.

Puis m'indiquant, derrière la religieuse qui décrochait ses clefs, un étroit et raide escalier :

— Cette Hébert, m'apprit-il, n'a fait que répondre insolemment à la surveillante qui lui reprochait sa paresse. J'ai dû sévir. Vous allez juger du résultat.

Une galerie souterraine, où me saisit un froid très vif, béait en bas des marches. Elle s'éclaira. Nous nous y engageâmes. La sœur ouvrit l'un des cachots.

— Hébert !

La prisonnière parut : une femme d'environ quarante ans, maigre, défaite, hagarde, aux cheveux ridiculement noués sur le sommet de la tête par un petit cordon. Elle ne portait pas de bonnet, mais un châle misérable dont elle ramenait frileusement les pans sur sa poitrine.

— Je demande pardon ! s'écria-t-elle... Je n'en peux plus. C'est trop... Pardon !

— A qui demandez-vous pardon ? s'informa M. Holveck.

— A vous d'abord, gémit la malheureuse, puis à la sœur à qui j'ai mal répondu, oui, oui... pardon ! Je ne recommencerai plus... je le jure... mais ne me laissez pas ici, par pitié !

Elle se mit à genoux ; elle se traîna sur les genoux jusqu'aux pieds du directeur qui lui ordonna de se lever et déclara :

— Vous n'êtes pourtant qu'à la moitié de votre peine.

Hébert éclata en sanglots.

— Vous reconnaissez-vous coupable ? reprit M. Holveck d'un air parfaitement insensible. Répondez. Vous ai-je punie à tort ?

— Oh ! balbutia Hébert... C'est moi... qui ai eu tort... mais je vous... le promets, monsieur le directeur, je me tiendrai... tranquille maintenant... J'ai froid...

— Je vous le demande avec elle, dis-je alors, m'approchant de cette femme, et regardant M. Holveck. Du moment qu'elle se repent, accordez-lui sa grâce.

Nous formions dans la galerie, sur le seuil de ce cachot, dont le trou noir m'impressionnait, un groupe étrange. M. Holveck se taisait. Il fit enfin signe à la sœur qui, repoussant Hébert, mit le verrou.

— Mais, protestai-je, puisqu'elle ne recommencera plus, puisqu'elle vous a sincèrement exprimé ses regrets, relâchez-la !

— J'allais en donner l'ordre, répliqua M. Holveck.

Et, s'adressant d'une voix basse à la religieuse :

— Ce soir, après la soupe, vous la raccompagnerez.



En haut des marches, le sous-directeur, qui nous avait quittés en cours de route, attendait avec la sœur Supérieure, que nous fussions remontés. Il existait pourtant d'autres cachots sous terre, mais M. Holveck m'affirma qu'ils étaient vides et ne m'ap-

prendraient rien. La sainte fille, que j'interrogeai du regard, n'eut pas l'air de comprendre. Elle détourna les yeux, s'effaça.

— Eh bien ! s'informa tout à coup M. Holveck, êtes-vous convaincu ?

Je préfèrai ne pas répondre et il n'en fut pas vexé, mais me présentant à la Supérieure :

— M<sup>e</sup> Martin, exposait-il, a obtenu du ministère l'autorisation de visiter Hagenau. Pouvez-vous lui montrer quelques-unes de vos détenues ?

— Certainement... Lavigne ?

— Va pour Lavigne !

Il daigna m'expliquer :

— C'est la vieille dont je vous ai parlé. Soixante-dix-huit ans. Condamnée à perpétuité pour avoir assassiné son mari à coups de hache.

— Oh ! fit observer discrètement la Supérieure... Cet homme lui menait la vie dure. C'était un alcoolique. Il la frappait. Elle a perdu la tête.

M. Holveck sourit et répliqua :

— Je ne considère pas que ce soit une excuse.

— Aussi, je ne l'excuse pas, se récria la religieuse, je la plains. A soixante-dix-huit ans, en cellule !

— Pourquoi donc en cellule ? m'informai-je.

— Elle y est mieux, dit le sous-directeur. Elle peut parler toute seule quand ça la prend... Il n'y a pas plus bavarde.

— Et que raconte-t-elle ?

— Bah ! elle radote.

— Notez, trancha soudain M. Holveck, que les cellules sont chauffées. Lavigne, par conséquent, jouit d'un privilège. En outre, nous venons de transmettre aux grâces son dossier, en vue de la libération conditionnelle. Tout est possible. Elle joue sa chance.

— Sa chance ?...

Je relevai le mot. M. Holveck n'en ressentit aucun plaisir, car il déclara :

— C'est ainsi. D'ailleurs, Lavigne, que vous pourrez interroger, vous renseignera. Elle a deux fils qui, sur leurs modestes gains

de cheminots, lui adressent un mandat tous les mois.

— De combien ?

— Peu importe. Cet argent lui permet la cantine libre : café, chocolat, sucre, qui s'ajoutent au quart de vin réglementaire des perpétuité. Sa situation se trouve ainsi améliorée.

Nous étions arrivés. D'un tour de clef, on nous donna l'accès de la cellule où j'aperçus, prostrée sur un escabeau, la femme dont nous parlions. Elle nous vit et se mit aussitôt à trembler, à s'agiter, puis pensant que, peut-être, l'heure avait sonné pour elle d'être conduite à l'infirmerie, elle s'écria, furieuse :

— Oh ! mais non... pas encore... non... non... je ne veux pas !...

— Calmez-vous, murmura le sous-directeur. Nous venons prendre de vos nouvelles.

Lavigne écarquilla peureusement les yeux.

— Monsieur, lui dit avec bonté la Supérieure en me montrant du doigt, s'est



inquiété de vous. Il tenait à vous voir.

— Pourquoi ?

— Pour le dire à vos fils, déclarai-je, les rassurer.

— Ah ?

— Oui. Je les connais. Ils m'ont chargé de vous souhaiter le bonjour.

— Ce n'est pas vrai, protesta Lavigne. C'est des menteries... Vous êtes venus tous ensemble pour m'emporter...

— Comment vous emporter ?...

— Bédame... oui... à l'infirmerie... et y a pas d'raison. J'ai toute ma tête... Ainsi, je fais mon travail... et j'mange mes p'tits bouts d'sucre... l'un après l'autre... J'les compte... C'est l'sucre qui me soutient. J'ai que l'sucre... et un méchant quart de café. Voilà... Comprenez-vous ?

— Lavigne, lui reprocha paternellement M. Holveck. Un peu de franchise. Pour quel motif refusez-vous d'entrer à l'infirmerie ?

— J'suis point malade.

— Ensuite ?

— L'infirmerie, c'est qu'on est pour mourir, grogna la malheureuse. On va d'elle, dans la boîte. Alors, je n'veux pas... j'me cramponne. Tant qu'j'ai du sucre, j'me cramponne... Ah ! mais oui, m'sieur l'directeur.

— Lavigne !

— J'vous l'promets bien... c'est l'sucre.

— Et le pinard, non, vous n'y tenez pas ? A l'infirmerie, plus de vin.

— J'bois mon vin, avoua la vieille criminelle. Je l'fais durer. C'est naturel.

— Bon. Du moment que vous en convenez, dit en riant M. Holveck, soyez sans crainte : on ne vous taquinera plus.

— Et, pour l'infirmerie ?

— Vous n'irez pas.

— Jamais ?

— Non, fis-je. Jamais. Vous sortirez avant.

Lavigne vrilla sur moi des yeux aigus dont je soutins l'anxieuse interrogation et, tout à coup, pensive, écartant de son front une mèche de cheveux gris, elle nous

tourna le dos pour cacher qu'elle pleurait.

— Si vous désirez lui poser une question, me proposa M. Holveck.

— Non, répondis-je. Ne la tourmentons plus.

Je sortis lentement de la cellule et, m'étant retourné, je vis la religieuse qui, fouillant dans sa poche, en retirait un morceau de sucre et le glissait rapidement, en cachette, sur la table de Lavigne, près de sa mesure de vin.



— Somme toute, reprit dans le couloir M. Holveck, cette femme n'est pas malheureuse. Ses enfants lui écrivent et, si elle obtient sa grâce, elle saura où aller. Tant d'autres n'ont pas même cette consolation.

— C'est vrai, dus-je reconnaître. Mais cette grâce, pensez-vous qu'on la lui accorde ?

— Je l'ignore.

— Vous n'avez pas la moindre idée ?

— Pas la moindre.

— Et l'espoir ?

Il hésita, puis finit par répondre :

— Je ne crois pas.

Un jour roussâtre, assombri par la pluie, tombait des hautes lucarnes sur le ciment. Chaussées de feutre, des détenues aidaient à une corvée et cette longue file de femmes silencieuses, qui, lorsqu'elles nous croisaient, courbaient la tête, m'impressionnait. L'averse fouettait les vitres.

— Combien sont-elles, me demandai-je, qui, punies de cellule, attendent leur délivrance ? Quelle faute ont-elles commise ?

Je pensais à Hébert qui ne savait pas le temps qu'elle resterait encore à grelotter de froid sous terre, dans son cachot. J'avais mal avec elle et honte en même temps de ne pouvoir la secourir. Hélas ! Qu'aurais-je fait ? Quant à Lavigne dont le dossier transmis à la Commission des Grâces reviendrait très probablement avec la men-

tion : « refusé », le souvenir qu'elle me laissait me gonflait l'âme de pitié. Cependant, comme l'avait dit M. Holveck, elle n'était pas malheureuse en comparaison de ses sœurs d'infortune dont la famille ne voulait plus. Son sort en devenait presque enviable : il tranchait sur celui des autres et cela, brusquement, me sembla si horrible que, sans la Supérieure, je n'aurais pas eu le cœur de continuer.

— A présent, me proposait-elle, pour changer, nous pourrions voir Lefèvre. Monsieur ferait la différence.

— Soit, accepta le directeur. Comme vous voudrez. C'est une idée...

Le sous-directeur renchérit :

— Oui, celle-là...

\*  
\*\*

Il y avait cinq femmes avec Lefèvre, dont deux condamnées à perpétuité. Lorsque nous entrâmes, toutes se levèrent et se

tinrent immobiles. M. Holveck les fit rasseoir. Elles cannaient des sièges, et, feignant d'être entièrement à leur labeur, attendaient sournoisement d'apprendre ce que nous leur voulions. Droite, sèche, pincée, Lefèvre triait, comme je l'avais vu faire précédemment aux vieilles, des bribes de laine et de coton qu'elle rangeait avec soin dans des boîtes. Cela ne constituait pas un travail, je le savais ; mais Lefèvre n'était nullement tenue de travailler pour agrémenter l'ordinaire des suppléments de la cantine. Ni son mari ni ses fils ne l'abandonnaient. Ils veillaient, au contraire, à ce qu'elle ne manquât de rien et cette ancienne bourgeoise — meurtrière de sa bru — conservait, jusque dans sa disgrâce, une sorte de dignité austère qui m'étonna. Elle avait été l'héroïne d'un des procès d'assises les plus retentissants de ces récentes années, et l'opinion publique, scandalisée par ses allures revêches, ses attitudes, ses airs distants et supérieurs, ne s'était apaisée qu'avec le verdict concluant à la peine de mort.

Voici sa fiche, que me montra plus tard le directeur :

« Lefèvre, Marie-Félicité-Elise, née le 13 novembre 1864, à Fromelles (Nord), a été condamnée le 30 octobre 1926 par la cour d'assises du Nord pour assassinat à la peine capitale. Cette peine fut commuée en date du 11 décembre 1926.

» Lefèvre est depuis le 7 février 1927 à Haguenau. Elle a volontairement donné la mort avec préméditation à sa bru Antoinette Mulle, épouse de André Lefèvre, le 26 août 1925 à Lille, au lieu dit « Chemin de la Solitude. »

» Lefèvre, âgée de soixante-six ans, est une personne malade qui n'est apte à aucun travail. En 1927, elle a souffert d'une tumeur cancéreuse au sein droit qui a nécessité une opération.

» Sans condamnation antérieure. »

— Savez-vous, me demanda M. Holveck, quel est son seul souci ?

— Dites.

— Hé bien, fit-il très bas, c'est d'avoir quitté sa maison et de ne plus pouvoir la diriger. Cela l'obsède. Ses lettres, que je transmets après les avoir lues, sont pleines de recommandations; rien ne lui échappe. Ainsi, la semaine dernière elle donnait l'ordre, pour les boutures du jardin, de s'adresser « à Valentin... qui est moins cher ». Concevez-vous cela ? Condamnée à perpétuité et vouloir tout mener et plier à sa guise...

— C'est ce qui l'a conduite ici.

— Oui, reconnut M. Holveck. On prétend que sa brouille avec sa belle-fille venait de ce que celle-ci ne lui avait point envoyé, durant son voyage de nocces, chaque jour, des nouvelles.

— On a aussi parlé de jalousie.

— Naturellement.

— Vous ne l'admettez pas ?

— Non, maître. Depuis que nous la gardons, elle ne s'est pas une fois laissée aller au plus petit mouvement de ce genre. Je commence à bien la connaître. Elle,

jalouse ! Pas du tout. Je la prendrais plutôt pour une nature qui prétend exercer son autorité jusqu'à la tyrannie. Elle souffre d'obéir. C'est une obsédée du commandement. J'ai tenté, à son arrivée, de l'attendrir, en lui parlant du meurtre qu'elle a commis. Peine perdue. Je l'ai placée alors dans un des ateliers, mais au bout de trois mois, il m'a fallu l'en retirer, car elle voulait dominer sa sœur, qui ne pouvait rien tirer d'elle. Voyez. Observez-la.

A l'écart de ses codétenues qui tâchaient de saisir certaines de nos paroles, Lefèvre, les yeux sur son ouvrage et visiblement appliquée à conserver sa froideur, dévidait des bribes de laine.

Je lui demandai :

— Cette laine triée, qu'en faites-vous ?

— On vient la prendre.

— Et on vous en donne d'autre ?

— On m'en donne d'autre, répondit-elle, et je recommence. Je mets dans une première boîte la laine grossière ; dans une

seconde, la qualité plus fine ; dans une troisième, le coton.

— Très bien.

— C'est mécanique, ajouta-t-elle sans lever les yeux, d'un air sec.

M. Holveck me toucha le coude.

— Et sa voisine, fis-je pour dire quelque chose, quel est son nom ?

La femme allait me renseigner.

— Taisez-vous ! ordonna le directeur.

Il y eut un moment de gêne sans pour cela que le travail se ralentît, puis, se penchant à mon oreille, M. Holveck souffla :

— Ne parlez qu'à Lefèvre, strictement. Les autres ne méritent pas votre attention.

— Vraiment ?

— Je vous en prie, me jeta-t-il durement. Et venez. Mieux vaut ne pas insister. Elles voudraient toutes vous conter leur histoire ; nous n'en finirions plus.

\*\*

— Pour Lefèvre, fit alors observer le sous-directeur, quand nous eûmes repassé le

seuil de sa cellule, il est rare qu'on en tire un mot. On l'interroge : elle reste muette.

— Des jours entiers, précisa la sœur supérieure.

— Même avec vous ?

— Avec tout le monde.

M. Holveck ajouta :

— Les premiers temps, j'avais beau l'appeler au prétoire, la questionner, elle se butait. Je n'en obtenais rien. Mais pas ça... pas un geste... Aussi, quand son mari lui a rendu visite, l'entretien s'est tenu devant moi et j'ai dit à Lefèvre : « Allons... Embrassez-le ! » Ce jour-là — c'est le seul — j'ai surpris dans ses yeux une lueur d'émotion...

— Et le mari ?

— Un pauvre homme insignifiant, qui, lui, réellement fait pitié. Il vient trois fois par an avec ses fils.

Je regardai M. Holveck. Il devina la question que je n'osai poser et, tout à coup, sans que j'eusse insisté davantage :

— Oui, grommela-t-il... ses deux fils... tous les deux...

Puis, pensant avoir trop parlé, il se secoua et grogna :

— Concluez !

\*\*

Cette fois, la curiosité d'en apprendre davantage fit place à la consternation. J'avais hâte de m'en aller, même sous la pluie qui tombait toujours, mais moins fort. Le directeur ouvrit une porte. J'aperçus des massifs maussades, entourés de murs et, dans le fond, un vieil édifice d'un étage aux fenêtres pourvues de robustes barreaux.

— L'infirmerie, m'apprit M. Holveck. S'il vous plaît... Par ici.

Nous prîmes congé de la sœur Supérieure et du sous-directeur et, traversant le jardin désert, gagnâmes ce dernier bâtiment. M. Holveck l'ayant réservé pour la fin, j'espérais y rencontrer une sorte d'apaisement. Hélas ! il n'est nulle part dans une prison de refuge aux pires détresses. Malgré

l'accueil que nous fit, à l'entrée, une religieuse à la blanche cornette empesée, je compris tout de suite quel spectacle m'attendait. Dans une pièce du rez-de-chaussée qu'une dentiste diplômée de la ville occupait avec ses appareils, une détenue nettoyait les carreaux.

— Comment, dis-je, pas de clientes ?

— Vous voyez, répondit la femme de l'art. C'est cependant le jour : elles préfèrent gaspiller leurs sous à la cantine.

— On paie donc pour les dents ?

— Bien sûr. Même en cours de traitement, plus d'argent, plus de soins.

— De mieux en mieux, fis-je, sans m'expliquer. Pourtant, vous avouerez...

— Non, le règlement est formel, répliqua le directeur.

— Je le déplore.

Nous n'en parlâmes plus. A l'étage, dans une chambre, une femme qu'on me fit voir occupait un lit.

— Ah ! gémit-elle exténuée, je vais mourir.

— Elle se plaint, dit la sœur... elle est douillette... mais nous la guéirons.

— J'en réponds, déclara M. Holveck. Entendez-vous ? Avant huit jours, au plus, vous sortirez d'ici.

— Entre quatre planches, oui, riposta la malheureuse, qui voulut se soulever et retomba.

— Elle vient de Rennes, pesta le directeur. On nous l'envoie de Rennes, malade. Je n'y comprends rien.

— Encore tous ces jours-ci, tenta d'expliquer la patiente, j'avais espoir. Je me levais, je me traînais de mon lit à la chaise, de la chaise à la fenêtre, d'où je regardais entre les grilles et je recommençais... la chaise... le lit... le lit... la chaise... C'était une distraction. Mais, depuis hier, les forces me quittent... j'ai mal. Je me battrais avec mes oreillers.

— Allons, conseilla doucement la sœur, raisonnez-vous. On vous soigne bien ici. M. le directeur vous gâte.

— Bah ! ce n'est rien, dit M. Holveck vivement.

— Rien ? un poulet ! Oh ! Monsieur le directeur, si vous saviez comme il m'a fait du bien ! Et ce bouillon ! ce bouillon ! Vous êtes bon, vous avez eu pitié... vous n'avez pas voulu que je parte sans être réconfortée...

— Mais pas du tout, se défendit M. Holveck. Si vous saviez comme c'est plus simple, vous ne me remerciez pas. Ce poulet, on l'avait écrasé en nous livrant du bois. Alors, je me suis dit, puisqu'il était tué, que je devais en faire profiter quelqu'un et j'ai pensé à vous.

— Oui, dit alors gravement l'infortunée. C'est de cela que je vous remercie, d'avoir pensé à moi. Il y a si longtemps que personne ne l'a fait.

Nous la laissâmes en larmes — les premières larmes que j'aie pu voir versées sans haine dans une prison — et, partagé entre l'étonnement, le doute et la sympathie que m'inspirait soudain mon guide, je sortis avec lui.

— Perdue, m'informa-t-il à propos de cette femme. Tuberculose rénale. Dans quelques jours, la fosse...

— Et qu'avait-elle commis ?

— Vol et recel.

Puis il ajouta, mécontent :

— Comme s'ils n'avaient pas pu la conserver à Rennes ! Je vous le demande. Elle y serait aussi bien morte qu'ici. Ce voyage — trois jours de wagon cellulaire — l'a achevée. Seulement, vous ne vous doutez pas de l'effet que produit sur ces messieurs des commissions un rapport où l'on peut lire : « mortalité, néant ». Parbleu ! Néant... dans le rapport... Elles vont crever ailleurs. Voilà !

\*  
\*\*

Précédés de la sœur, qui nous avait rejoints, nous revînmes alors au rez-de-chaussée où se trouvait la salle commune, ses petits lits, ses rideaux blancs. Trois vieilles femmes y attendaient la fin de cette



sinistre farce qu'avait été pour elles la vie, avec toutes ses misères, ses drames, son châ-timent. Inertes dans les draps qui leur pla-quaient au corps comme un suaire, elles regardaient, tournées vers la lumière, de gros nuages courir entre les barreaux des fenêtres. Une hydropique gonflait de son énorme ventre les couvertures. Elle souf-flait. Elle avait la fièvre. Et ces quatre mal-heureuses, dont aucune ne remarquait notre présence, formaient dans ce cadre un tel tableau que, malgré moi, je m'arrêtai.

Il y avait, au milieu de la salle, un poêle qui répandait une douce chaleur. A l'en-tour, le parquet brillait et la lueur du foyer rouge combinait ses reflets à ceux du jour morne et pluvieux. Le soir tombait. Quel-que part, de très loin, un appel de cloches, puis l'aigre sifflement d'un train traversè-  
rent le silence. Je tendis l'oreille : les bruits ne se répétèrent pas, mais l'odieux silence qu'ils avaient une minute rompu dans le dessein de le rendre ensuite plus compact, s'étendit de nouveau, dans toute son impla-

cable ampleur. Il étouffait, il noyait tout. Et ces femmes, étendues sur leurs lits, ces femmes qui, depuis des années, avaient subi sa loi, n'y prêtaient plus seulement atten-tion. Du silence de la vie à celui de la mort, il n'existait — on l'eût juré — pas la moin-dre différence. Elles y étaient préparées de longue date et, lorsque après un dernier regard, je sortis frissonnant sous l'averse qui me glaçait jusqu'à la moelle, je ralentis le pas instinctivement, comme si j'avais craint de troubler quelque part sous terre le repos d'autres malheureuses qui, dans les plan-ches disjointes de leurs chétifs cercueils, avaient au moins cessé de souffrir.

## VII

De retour à Paris, je m'occupai de Lavigne, mais j'appris que son dossier, effectivement soumis à l'examen de la Commission des Grâces n'avait point été retenu. Je restai donc sur un échec dont je savais que la nouvelle ne surprendrait peut-être pas même l'intéressée. Pourtant celle-ci n'était point la seule qu'il importait de secourir ; il y avait encore toutes ces vieilles que je venais de voir à Haguenau et je me promis d'en parler à mes relations afin que l'on s'apitoyât sur elles et qu'on tentât de leur venir en aide. Je demandai que ces malheureuses, privées d'argent, d'espoir, de liberté, eussent au moins, gratuitement, un peu de café, le matin, et quelques sous pour

la cantine. Une amie fit auprès de l'administration plusieurs démarches qui restèrent vaines. On les découragea. Pensant alors qu'en recourant directement à l'aumônier de chaque prison elle obtiendrait un résultat, cette amie écrivit à Haguenau, à Rennes et à Montpellier.

Voici l'une des réponses qu'elle me transmit :

*Madame,*

*J'aurais grand plaisir à travailler avec vous pour améliorer le régime de mes pauvres vieilles pensionnaires, mais je suis bien prié de ne m'occuper que de mon ministère spirituel et de laisser à l'administration pénitentiaire tout ce qui regarde le régime alimentaire. C'est donc à M. le Directeur qu'il faudrait adresser votre proposition si bienveillante. Sera-t-elle prise en considération? Je ne saurais vous le dire, car depuis vingt-trois ans que je suis aumônier de la maison,*

*c'est la première fois qu'elle est faite en faveur de ces pauvres femmes; mais comme elle est toute en notre faveur, vous pouvez sans crainte l'exprimer à M. le Directeur et il ne peut manquer de vous répondre.*

*Veillez agréer, madame, avec mes regrets de ne pouvoir vous aider dans le bien que vous voudriez faire à des femmes à qui je porte, moi aussi, le plus grand intérêt, même au point de vue matériel, l'hommage de mon plus profond respect.*

Ce document, que j'ai dans mes papiers, se passe de commentaires. De l'aumônier au directeur, du directeur aux autorités compétentes, le cycle se refermait et nul n'y pouvait rien. Mieux valait continuer mon enquête, et, fort des renseignements qu'elle me procurerait, m'appuyer sur des faits plus nombreux avant que d'entreprendre non de changer des lois, mais de signaler à ceux qui sont chargés d'en assurer l'application les conséquences quasi monstrueuses à quoi, souvent, elles aboutissent. Le cas d'une La-

vigne, impotente, au fond de sa cellule d'Haguenau, n'est malheureusement point exceptionnel. Néanmoins, qu'on y songe ! La mort serait moins dure : elle n'aurait pas cette inhumaine rigueur d'assiéger si longtemps une vieille femme dans l'épouvante. Or, il y a plus misérable encore et plus pitoyable que Lavigne. Mais, pour s'en rendre compte, il faut, hélas ! franchir le porche de la Centrale de Rennes et ne point craindre d'en fouiller les recoins pour y saisir la vérité.

\*  
\*\*

Avec son mur d'enceinte flanqué de petites tours trapues aux quatre angles, ses toits d'ardoises et les façades d'un haut et lugubre bâtiment hexagonal dont l'apparence suffit à vous serrer le cœur, cette prison est, de beaucoup, la plus sévère de celles que j'ai visitées. Elle attriste au-dessus de la gare le quartier de Villeneuve et les deux becs de gaz qui encadrent son porche, comme deux flics en faction, lui prêtent de

loin l'aspect rébarbatif que seul Fresnes, peut-être, pourrait revendiquer. Prison moderne. Prison modèle, me répétais-je. Hé oui ! Tout a été prévu pour que celle-ci en eût le caractère, mais si peu qu'on s'attarde au double sens des mots, ils vous font frissonner.

Un vent aigre, aux longs sifflements, rabattait la fumée d'un train vers les murs nus et les fouettait de rafales de pluie. Dans le ciel gris, spongieux, des nuages très bas tourbillonnaient. J'allais jusqu'à la porte de la prison dont la cloche, que je secouai, retentit. La porte céda. D'un bistro d'angle, quelqu'un qui m'avait vu passer, souleva le rideau d'une fenêtre et, curieusement, regarda dans ma direction. Le rideau retomba, puis, sur mes talons, le battant de la porte et j'aperçus une grande cour que d'autres becs de gaz décoraient, comme au garde-à-vous, en bordure de carrés de gazon. Je demandai M. Malleau, le directeur, dont les bureaux sont précédés, à droite, d'un petit salon brillant, poli, ciré

telle une botte de gendarme à la revue, et paisiblement j'attendis. Le fonctionnaire était un fort bel homme, blond, corpulent, au teint vif, aux rondes lunettes d'écaille et dont la méfiance instinctive me parut contraster d'une façon inattendue avec un puissant et débonnaire accent de méridional.

— Ah ! oui, fit-il, après avoir pris connaissance de la lettre que je lui tendis. Maître Martin ? Enchanté de vous recevoir. Très bien...

Il répéta : « Très bien ! Très bien ! » plusieurs fois et, se grattant le front :

— Allons, décida-t-il, je vais vous conduire.

Dans la cour, face au triste bâtiment à six pans, qui domine de dehors les murs de la Centrale, il m'expliqua, le bras tendu :

— A cet endroit, passé le porche, vous pouvez voir la détention proprement dite. La plus importante de France. Nous y avons logé jusqu'à des sept cents femmes, après la guerre.

— Et maintenant ?

— Exactement deux cent trente-huit. Vous voyez ! ce n'est pas la place qui manque.

Derrière une porte pleine à deux battants, un lourd volet de bois que nous poussâmes séparait de la cour d'entrée le reste de la prison. Cet obstacle franchi, j'aperçus une nouvelle cour spacieuse bordée de tous côtés par de hauts arcs de pierre superposés dont la môme symétrie et les larges baies vitrées donnaient une impression d'écrasement, de stupeur. Dans cette cour, près de la pompe, il n'y avait qu'une vieille femme occupée à creuser une tranchée. Son numéro d'écrou au bras et le rose mouchoir des « corvéuses » noué sur les épaules, la détenue dégageait à lourdes pelletées de terre une conduite d'eau. La pluie avait cessé. Dressées sur leurs crampons de fer, des guérites de surveillance, avec leurs petits toits de zinc, dentelés et percés à jour, se faisaient, deux par deux, vis-à-vis sur chaque face du bâtiment.

— Ces guérites ne servent à rien, m'ex-

pliqua M. Malleau. Elles datent du temps des religieuses qui ont été toutes supprimées. Voici d'ailleurs Mme la surveillante principale. Permettez... que je vous présente.

\*  
\*\*

L'œil noir, vif et cerné, les cheveux courts, le col de l'uniforme brodé de palmes d'or, Mme Granié me rendit avec grâce mon salut, puis, s'informant auprès du directeur de l'ordre qu'il avait fixé pour notre tournée, elle nous précéda dans une des salles du rez-de-chaussée où une vingtaine de femmes, rangées des deux côtés d'une table pourvue de piqueuses électriques, travaillaient.

— L'amendement, dit M. Malleau, ou, si vous préférez, l'atelier des primaires. Nous y mettons les détenues dont c'est la première condamnation.

— Jeunes, vieilles, il y a de tout, reprit la surveillante principale qui possédait,

comme son supérieur, un coquin d'accent du Midi. On les isole. On les préserve des autres.

— Et vous y parvenez ?

— Je crois bien, fit M. Malleau. Nous sommes ici pour ça. Pas vrai ?

— Vous m'en voyez persuadé.

— Du reste, c'est dans leur intérêt et elles le savent. Plus elles gagnent, plus elles veulent gagner. Et les jours passent ainsi... les jours, les mois...

Je n'eus garde d'insister de peur qu'une question maladroite n'indisposât contre moi mon interlocuteur et ne le fît se ressaisir. Il n'était pas déjà si expansif. Les brefs renseignements qu'il ne pouvait refuser de me fournir paraissaient lui coûter et, à diverses reprises, je le surpris en train de m'observer.

— Attention, me dis-je *in petto*. Gagnons d'abord sa confiance.

Et je lui adressai des compliments sur la tenue de l'atelier, l'air soumis et décent des femmes, leur mine, leur propreté. Mes félicitations durent lui causer quelque plaisir,

mais il n'en montra rien sur le moment car, me guidant vers la sortie, il grommela :

— Que voulez-vous : elles ont le bon air !

— J'arrive d'Haguenau et, je dois en convenir, les détenues y sont plus tristes, repris-je alors en m'adressant à Mme Granié.

— Haguenau ne vaut pas Rennes, répondit vivement celle-ci. Il n'y a pas de comparaison.

— Non. Aucune.

— Et Montpellier ?

M. Malleau se retourna.

— Je suis de Montpellier, dit-il d'une voix chaude. Et Mme Granié aussi. Ah ! maître, quelle belle ville ! La place de la Comédie, le Pérou... Vous connaissez ?

— Mais oui.

— Palavas et la mer... le soleil... C'est superbe.

— Et la prison ?

— J'y étais affectée au moment du remplacement des religieuses par les laïques,

répliqua la surveillante principale. Pensez ! Vous parliez tout à l'heure d'Haguenau... Eh bien, ce sont les sœurs qui donnent cet air lugubre à la maison. Renvoyez-les; les femmes s'en trouveront mieux...

— Vraiment ?

— Vous avez constaté vous-même la bonne mine de nos détenues, fit observer le directeur.

Somme toute, ma visite ne s'annonçait pas mal. Maintenant que la glace était rompue, M. Malleau se montrait plus liant. Sa nature l'emportait. De soupçonneux, il devenait presque affable et, me conduisant aux étages, il me fit, avec minutie, explorer deux ou trois ateliers d'un effectif variant de soixante à soixante-dix ouvrières. Elles y étaient mêlées sans distinction d'âge ni de peine. Condamnées à cinq, dix, quinze, vingt ans ou à perpétuité, elles ne se distinguaient entre elles que par un mince trait noir à leur numéro d'écrou : simple, pour la prison, prolongé aux quatre angles pour la réclusion, redoublé pour les travaux forcés.

Un galon rouge remplaçait le ruban vert de la bonne conduite d'Haguenau. Les femmes le portaient sur la manche, comme un chevron, et je pus me rendre compte que les plus sévèrement punies le pouvaient aussi bien mériter.

\*  
\*  
\*

Or, durant cette visite, je n'obtenais d'indications que sur le labeur, l'habileté, le rendement des prisonnières et non point sur leur identité ou les fautes qu'elles avaient commises. Directeur et gardienne-chef parlaient pour ne rien dire. Je les écoutais distraitement et, m'arrêtant parfois près d'une de leurs pensionnaires, je tentais de lui communiquer, par ma présence, un peu du réconfort dont je la savais privée. Une lettre, reçue dans mon courrier, la veille de mon départ pour Rennes, m'avait, en effet, révélé quel désespoir s'empare souvent de ces misérables créatures et ajoute à leur châtiement.

« J'étais comme morte, écrivait ma correspondante, tellement je souffrais. Je n'avais pas conscience de ce qu'on me disait en me menant à l'atelier plein d'autres détenues... On m'a donné une jambe en bois avec le pied en fer et on m'a dit de travailler. Il fallait fabriquer des souliers, les coudre avec une alène, clouer des talons en cuir. C'était pénible. J'avais les cuisses noires des coups de marteau que je devais donner sur ces souliers, les mains pleines d'ampoules à force de tirer le fil poissé et tout ça pour vingt centimes par paire de souliers. On ne me donnait, pour ainsi dire, rien à manger. Il est interdit de cantiner tant qu'on n'a pas gagné l'argent. Après un mois d'apprentissage, je touche quarante centimes par jour : je suis restée un an à travailler ainsi sans même avoir une goutte de café chaud le matin. Vous dire que je mourais de faim, c'est peine inutile, car, avant de pouvoir gagner un café, il faut gagner le cercueil et les timbres, puis alors vous aurez du café : le cercueil, c'était trois francs et deux francs

de timbres ; avant de manger, on doit travailler pour la mort... »

Cette femme avait été condamnée à perpétuité antérieurement à la guerre. C'est ce qui explique le détail du cercueil et la modicité du prix, mais si j'avais abordé ce sujet, M. Malleau m'aurait certainement affirmé qu'à Rennes il ne pouvait être question de pareilles choses. Je comprenais, cependant, aux regards sombres des détenues, qu'elles n'auraient pas toujours approuvé les propos optimistes du directeur ni pris, comme il me le disait, leur sort avec résignation. Certaines, qui me lançaient de brusques coups d'œil, espéraient que, peut-être, je demanderais leurs noms, puis, découragées, elles courbaient le front sur leurs machines. D'autres restaient bouche bée, le nez en l'air, stupides, et des vieilles, qui découpaient des festons de broderie, en oubliaient de poursuivre cette besogne fastidieuse qu'elles accomplissaient, sans soutien d'aucune sorte, depuis des milliers de jours.



\*  
\*\*

Mais la demie de trois heures sonna. Deux claquements de mains d'une surveillante suspendirent le travail. Une cloche tinta. On coupa le courant des machines; les femmes se levèrent et, silencieuses, sortirent en file indienne. Elles saisirent leurs sabots qu'elles chaussèrent en bas des escaliers avec bruit. Il y avait quatre ateliers qui lentement se mirent à tourner dans des espaces triangulaires ayant pour sommet une croix de granit marquant le centre de la cour et, pour bases, les anciennes guérites dont j'ai parlé. Les primaires, à l'écart, se suivaient, elles aussi, en bon ordre. Enfin, cinq détenues, spécialement habillées d'une robe de droguet bleu, prenaient part à la promenade, mais isolées de leurs sœurs d'infortune, tête basse, les mains derrière le dos.

— Quelles sont ces femmes ? demandais-je étonné.

— Les détentionnaires.

Madame chef expliqua :

— Des espionnes, condamnées pour intelligence avec l'ennemi.

— A perpétuité ?

— Oui. Toutes les cinq.

Il me souvint alors d'un cahier publié par Antoine Mesclon qui, revenu de Cayenne, la preuve faite de son innocence, relate le fait suivant :

« Mme X... étant détenue politique à perpétuité à Rennes, après avoir été illégalement pendant un an soumise au régime des travaux forcés, m'écrivit pour me demander mon livre sur le bagne. Cette jeune femme, accusée d'espionnage en 1917, en Espagne — elle avait dix-neuf ans — avait été arrêtée en France fin 1920 et condamnée par la cour d'assises de la Seine le 7 juillet 1921.

» Je priai M<sup>e</sup> Ducos de la Haille d'étudier son dossier d'où il put extraire à peu près néant. Tellement néant qu'avec cet avocat nous avons pu assez facilement convaincre M. Leroux, conseiller d'Etat, alors directeur des services pénitentiaires, et

M. Gilbert, directeur de la Chancellerie, de l'inanité des charges, rien n'expliquant même une telle condamnation, entre toutes révoltante par son énorme brutalité.

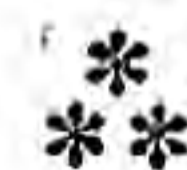
» Lors de ma première visite à Mme X..., comme je lui parlais de ses plaintes sur sa santé, le directeur me dit : « Elle se porte très bien. C'est une comédienne. »

» Or, Mme X... était atteinte depuis trois ans d'un mal implacable contracté en prison, compliqué d'une sinusite maxillaire et frontale qui, par manque total de soins, l'avait amenée aux portes de la mort.

» — Regarde donc ça, me dit-elle un jour, alors qu'elle venait de se moucher.

» C'était une esquille d'os frontal de deux à trois millimètres. Une plaie béante s'était ouverte à la racine du nez avec écoulement important à l'intérieur.

» A l'examen, les médecins découvrirent une perforation avec perte d'os du sinus large comme une pièce de deux francs.



On comprendra maintenant pourquoi devant ces cinq femmes, parquées en un coin de cour, avec leur uniforme qui tranchait sur celui des autres, je me sentis saisi de commisération. Elles ne lisaient point, comme certaines, en se promenant. Une discipline plus dure, plus stricte les entourait et quand je me tournai pour les mieux voir, toutes, à la fois, se cachèrent le visage dans les mains.

Durant ce temps, rangées à la porte de la chapelle en attendant qu'on leur ouvrît, d'autres détenues se tenaient immobiles.

— Ah ! voici nos chanteuses, s'écria le directeur. Entrons. Vous les entendrez.

J'obéis. Les femmes nous suivirent, puis s'approchèrent de l'harmonium dont les premières notes réveillèrent les échos, tandis qu'un jaillissement de voix pures s'élevait. J'en fus touché. Je sentais tout ce que ces malheureuses mettaient dans leur chant. Il les délivrait de la torture du silence qui,

peut-être plus que le travail, les accablait; pour quelques rares minutes, il leur permettait de laisser libre cours à tant d'élan, d'appels, d'espoirs fervents et contenus.

— Il y en a de bonnes, me dit alors M. Malleau. N'est-ce pas ? Qu'en pensez-vous ?

Je ne répondis pas.

— Tenez, là, près de vous, la petite brune : c'est une artiste.

Je considérai ma voisine puis, profitant soudain d'une minute d'inattention du directeur, je me penchai vers elle et lui demandai :

— D'où êtes-vous ?

Mais elle grogna, farouche :

— De nulle part : comme la misère, j'ai pas de pays.

Et elle se remit à chanter.

## VIII

Je n'avais encore parcouru que la partie la moins secrète de la prison et me promettais d'obtenir de M. Malleau qu'il me laissât parler, pourvu qu'elles fussent seules, aux femmes que nous rencontrerions. Le directeur d'Haguenau ne me l'ayant point refusée, je pensais que celui de Rennes m'accorderait cette autorisation.

— Comment ? répliqua-t-il, quand je la lui demandai. Mais non. C'est défendu.

— J'ai pourtant pu, dis-je, m'entretenir avec plusieurs clientes de M. Holveck et en tirer quelques renseignements. Ainsi j'ai vu, là-bas, une malade qui venait de chez vous...

— Possible !

— Elle a même mis trois jours pour accomplir le trajet : Rennes-Haguenau. Soixante-douze heures de wagon cellulaire ! La pauvre femme !

— Dame ! reconnut M. Malleau, les wagons manquent de confort.

— Dites qu'on ne peut ni bouger ni s'étendre, que c'est atroce, qu'on y manque d'air.

— Croyez-vous ?

— Je sais de quoi je parle, répondis-je. Et qu'on ait pu boucler une détenue, malade, dans le coffre d'une de ces voitures, me paraît scandaleux.

— Cela ne me concerne pas, fit tranquillement le directeur. On me communique des ordres, je me borne à les transmettre. Voilà.

Nous étions au prétoire. M. Malleau reprit :

— Regardez donc !

Avec sa sévère balustrade de bois, ses bancs, sa table que couvrait un tapis, ses

hautes et larges fenêtres et, dressé sur un socle, le buste altier de la République, cette pièce présentait un assez bel aspect. Comme pour symboliser la clarté qu'on apportait ici dans chaque affaire, la lumière pénétrait librement et vous éblouissait.

— Oui, déclara M. Malleau, c'est au grand jour que je juge les femmes. Elles comparaissent ensemble et — je tiens à bien préciser — mes décisions sont arrêtées après enquête. Si délicat que cela paraisse, je ne prends pas systématiquement le parti des surveillantes. J'appelle la détenue à la barre ; je l'interroge devant tout le monde et, lorsqu'elle reconnaît ses torts, je sévis. Cela fait impression.

— Avez-vous la main lourde ?

— Je suis juste.

— C'est-à-dire ?

— Té ! daigna-t-il m'apprendre, cela dépend des cas. Bavardage : quatre jours de cellule ; paresse, mauvais esprit : un mois ; billet malsain...

— Qu'entendez-vous par là ?

Il répondit, l'œil rigoleur :

— Des boniments entre elles...

Et ajouta :

— Trois mois.

— Comment ! Trois mois pour s'écrire en cachette ?

— Aussi, elles écrivent moins. Je leur en ai fait passer le goût. Au début j'avais constamment de ces billets qui commencent tous par : « Ma petite femme chérie... » Eh bien, j'ai coupé court à leurs histoires. Elles ne s'y risquent plus. Qu'elles se livrent seules, sur elles, la nuit, à de fâcheuses pratiques, on peut pas l'empêcher, c'est la nature... mais qu'une détenue prétende s'amouracher d'une autre et créer des rivalités, des querelles, des batailles... Halte-là !

Mme Granié exposa :

— Nous avons des gardiennes qui découvrent des ménages partout. Elles exagèrent. Moi, je connais les femmes. Eh ! bien, on en punit quelques-unes pour l'exemple et elles se calment.

— Quelles sont les plus vicieuses ?

m'informai-je : filles, voleuses, criminelles ?

— Il n'y a pas de catégories. Cependant on peut établir que les détenues du Nord nous donnent, avec leurs sales instincts, pas mal de tracasseries...

— Eh ! eh ! plus maintenant... n'est-ce pas ? madame Granié, s'écria le directeur, plus maintenant ! Nord ou Midi, je ne connais qu'une chose : le règlement. Et je les visse.

— Et elles vous craignent, monsieur le directeur !

— Parfait, conclut-il enflant la voix. D'ailleurs, il me suffit de prendre un certain ton, elles rentrent sous terre...

— Au cachot ?

— Non, c'est façon de parler. A Rennes, nous n'avons pas de cachot.

— Quoi ?

— Non, non... pas un.

Et il pouffa de rire, tandis que, pour ne point démentir son chef, Mme Granié baissait les yeux et se taisait.

— Votre prétoire, dis-je alors, semble

bien compris. Il rappelle, en plus solennel, celui d'Haguenau et, en plus somptueux — mais c'est un prétoire d'hommes — celui du dépôt des forçats de Saint-Martin-de-Ré.

— Tiens ! Je vous crois, repartit le directeur. J'en viens, moi, de Saint-Martin. J'y suis resté quatre ans. Ah ! comme prétoire, il n'y a pas plus piètre, je vous l'accorde. Ce n'est pas un prétoire, c'est moins que rien. N'empêche, on m'y a vu à l'œuvre : le maximum, chaque fois... Quatre-vingt-dix jours.

— Sans enquête ?

— A quoi bon ! On connaissait le tarif et comme je l'appliquais énergiquement, j'avais la paix. Ce n'est pas de mon temps, je vous le jure, que messieurs les relégués se seraient mutinés. Pas si bêtes ! Je les dressais du premier coup...

— Comme ici ?

M. Malleau s'arrêta, fixa ses yeux sur les miens, puis, brusquement se ravisant, répondit avec modestie :

— Oh ! ici, je n'ai pas eu de mal... pas

le moindre... Cela s'est passé sans douleur... Deux ou trois tours de vis, au plus... Résultat : le calme. Venez... vous le constaterez vous-même...

\*  
\*\*

La promenade était finie. Dans la cour silencieuse, des femmes de corvée arrachaient les herbes dont elles bourraient des sacs. Malgré la pluie qui avait détrempé le sol, ces travailleuses étaient agenouillées ; quelques-unes toussaient.

— Propreté, nettoyage, dit simplement le directeur.

Par un clair corridor, il m'entraîna vers la chapelle, à droite, jusqu'à une porte vitrée, sans grilles, et me pria de le suivre.

C'était le quartier cellulaire. Il n'avait qu'un étage à balcon en bas duquel l'alignement des verrous, des guichets, des judas prolongeait la froide perspective des murs. Tout resplendissait en ces lieux : cuivres, parquet, ferrures et un silence étrange accentuait ce qu'une si nette apparence pouvait

dissimuler de contrainte, de détresse et d'angoisse.

— Nous n'avons pas grand monde, fit aussitôt Madame chef, qui prit les clefs de la surveillante. A part deux ou trois isolées, cinq punies, c'est tout.

— C'est peu, dis-je, conciliant.

M. Malleau s'épanouit.

— Quand je vous affirmais, déclarait-il, qu'un brin de discipline suffit à mater les récalcitrantes... Aussi, rendez-vous compte...

Mme Granié ouvrit une première cellule qui contenait un lit rabattu contre la cloison, une table, une chaise, un lavabo.

— Cellule de consignée, expliqua-t-elle.

Une vieille, en bonnet blanc et en robe de bure, qui était « la prévôte », nous escortait. Je distinguai derrière la porte, dans l'angle, une sorte de récipient cylindrique qu'une garniture de fonte rainée fixée sur le plancher permettait de tirer, mais non point d'enlever.

— La tinette, m'apprit la prévôte. C'est moi que je les vide tous les jours.

Naturellement pas de lumière.

— Ici, ajouta le directeur m'introduisant dans une seconde cellule : les punies.

Cette cellule ressemblait à la précédente, mais ne comportait nul ameublement.

— On leur donne une paille le soir, dit Mme Granié.

— Une couverture ?

— C'est selon.

— Même l'hiver ?

Pas de réponse.

Enfin, poussant un lourd battant matalassé, puis à l'intérieur une grille, le directeur — indiquant un bat-flanc — me dit :

— Cellule spéciale... sert de cachot.

Une femme était dans ce réduit, mais on le lui fit quitter avant de me le montrer et j'aurais tout ignoré des drames obscurs dont les échos étaient soigneusement étouffés si, brusquement, à travers une porte un hurlement ne m'était parvenu.

— Rien, répondit M. Malleau au regard que je lui jetai. Une folle.

Mais je m'approchai de la porte et j'en fis tourner le judas. Prison modèle ! Pour éviter qu'un bruit quelconque de l'extérieur permît d'apprendre dans la cellule qu'on soulevait ce judas, une plaque de verre le garnissait et j'aperçus, avant qu'on eût pu m'en empêcher, une détenue en haillons qui, derrière les barreaux, marchait et se cognait aux murs.

— Quelle est cette femme ? fis-je consterné.

— Je vous l'ai dit : une folle !

— Mais c'est horrible !

— Oui, m'avoua M. Malleau. Elle se nomme Rio et on l'a condamnée au bague perpétuel. Le 8 août 1922, profitant de l'absence de la veuve Kerlo, épicière à Port-Louis, qui avait laissé la garde de son magasin à sa fillette âgée de onze ans, Amélie Rio vint à plusieurs reprises chez la commerçante dans l'intention de voler. Elle avait une dette à payer. Surprise par

la fillette en train de fouiller le tiroir, Amélie Rio perdit la tête, saisit un marteau et, après avoir pris soin de fermer les portes, se précipita sur l'enfant et la frappa avec une sauvagerie sans nom, occasionnant vingt-deux blessures.

J'écoutais, je me représentais la scène.

— Ensuite, reprit le directeur, elle traîna sa victime dans un coin de la pièce et attendit qu'elle ne donnât plus signe de vie. Cela dura près de trois heures. Rio a tout avoué. Elle a même reconnu avoir tenté d'égarer la justice en faisant porter les soupçons sur deux autres personnes.

Durant que me parlait cet homme, la prisonnière criait toujours, se débattait et, la considérant, j'éprouvais un abattement profond. M. Malleau résuma :

— Nous la détenons depuis février 23. Elle n'avait au début que des crises passagères, mais cette année lui est funeste. Elle a perdu notion de tout, sauf de son crime. Ça la travaille. Vous l'entendez ?

— Les remords ?



— Oui, dit-il attristé. Il vaudrait mieux qu'elle n'en eût pas. Elle n'en serait pas là.

— C'est juste.

— Et la preuve, la voici, me confia-t-il, se dirigeant vers le poste d'observation d'où l'on apercevait, dehors, dans une courette, une créature épaisse, bouffie, sans âge, qui se promenait de long en large. Celle-là vit bien tranquille. Elle a pourtant trois meurtres sur la conscience, mais elle n'y songe plus. Elle va, elle vient, tantôt ici, tantôt à l'atelier. Rien ne la touche. Rien ne l'arrête...

— Qu'en savez-vous ?

A cet instant, la promeneuse leva les yeux et, nous apercevant, ne parut point surprise de notre présence.

Je demandai :

— Condamnée pour combien de temps ?

— Pour la vie.

\*  
\*\*

Nous quittâmes sur cette vision le quar-

tier cellulaire. La prévôte avait fait taire Rio. Un grand silence régnait ; et, sans trop m'expliquer pourquoi, je m'en sentis étrangement troublé. Nous gagnâmes les cuisines, les bains, la boulangerie où d'autres femmes, qui elles aussi avaient tué soit un amant, soit un mari, soit une mère, soit une rivale, ne paraissaient nullement le regretter.

Parmi ces monstres, dont les visages portaient hideusement gravée la marque de leur bestialité, une grande, sèche, alerte et fantasque paysanne aux cheveux gris, tranchait par ses allures.

Le directeur la fit appeler.

— Lecomte, ordonna-t-il, racontez à monsieur votre travail.

— Ben, on m'emploie à tout, répliqua-t-elle. J'suis ben connue. J'lave par terre, j'colle et j'pose les papiers des murs. J'peins à la peinture. Y a qu'à d'mander. On vous renseignera. Seulement, tant qu'vous n'm'aurez point vue sur mon échelle, vous n'vous imaginerez pas qui j'suis. Ah ! mais non...

— Quelle échelle ?

— Pour coller.

— Authentique, déclara le directeur. Elle est précieuse. Mais savez-vous pourquoi nous la gardons ?

Je regardai la vieille.

— Elle a d'abord empoisonné son frère, puis son père, m'apprit M. Malleau à voix basse. Et je vous le demande : a-t-elle l'apparence, vraiment, d'une criminelle ?

Lecomte, flattée de l'intérêt qu'on lui portait, fit entendre un rauque gloussement et, grimaçant un répugnant sourire à mon adresse :

— Sur mon échelle, y a pas, faudra m'voer... débita-t-elle... faudra r'venir... ça vaut l'os... j'vous l'promets... C'est quelque chose... J'suis la célébrité de la maison...

— Vous pouvez vous retirer, conclut le directeur.

\*  
\*\*

Après les durs travaux de la journée, c'était l'heure, pour les « corvéuses », d'avalier la pitance qu'on leur avait servie sous un hangar. Lecomte gagna sa place. Elles étaient neuf, réparties en trois tables et gardées par une surveillante qui les pressait d'expédier leur frugal repas pour donner un coup de main ensuite à la cantine ou s'employer au réfectoire en cas de besoin.

Cette équipe de neuf femmes, penchées sur les gamelles et dévorant avec voracité leur soupe, était nénible à voir.

Le soir tombait. De la cour où je me tenais, près d'un énorme tas de bois, on apercevait le ciel gris et maussade et les murs nus de la prison. De petits bâtiments succédaient aux cuisines et ouvraient eux aussi sur cette cour où se trouvaient des cabinets. C'était d'abord le service d'hydrothérapie avec ses quatorze cellules munies de baignoires, de bocks et, le long d'un tuyau

d'eau chaude, ses cuves pour les bains de pieds.

— Nous exigeons au moins un bain par mois, m'affirma le directeur, mais il faut y veiller, car elles se défilent.

— Oh! pas toutes! protesta Mme Granié. J'en connais qui se tiennent propres...

— Oui, l'exception.

Ensuite venait la boulangerie. Deux femmes y rangeaient des panetons destinés à la fournée du lendemain. Nous les surprîmes dans leur labeur et, aussitôt, à ma première question, la plus âgée répondit :

— C'est nous qu'on fait le pain. On s'envoie nos quatre cuissons chaque jour.

— Seules ? Toutes les deux ?

— Bedame !

— Vous pétrissez ?

— On a un pétrin mécanique, répondit la seconde qui parlait à tue-tête comme une sourde. Mais pour le reste, nos bras.

Elles avaient aussi un chien qui, le poil hérissé et l'œil injecté de sang, grognait derrière leurs jupes.

— Faites donc taire votre sale cabot ! cria le directeur.

Les deux femmes chassèrent la bête à coups de savate, puis elles se remirent au travail, machinalement, sans nous regarder. Celle qui m'avait répondu au début louchait d'une manière effroyable et, robuste quoique tassée, avec l'allure d'une campagnarde, elle expédiait sa besogne, le front barré d'une ride, la bouche serrée.

— Voyons le pain, ordonna M. Mal-leau.

Elle nous mena, passé les fours, dans une pièce aux rayons surchargés de boules, en saisit une puis un couteau, la partagea en deux et dit :

— Y a pas à s'plaindre : on a de bonnes farines.

En effet ; mais cette femme m'intéressant plus que ses explications, je m'informai auprès de Mme Granié :

— Simple prison ?

— Pas du tout.

— Quoi ?

— Crime bestial. Perpétuité.

— Et l'autre ?

— Aussi.

Je n'eus pas le temps d'en apprendre davantage. M. Malleau nous écoutait. Et la vieille criminelle devinant, à mon air, de quoi il s'agissait, me coula, sous son sourcil gris, un regard attentif, goguenard et satisfait qui me força à détourner le mien.

— Ces deux femmes, reprit dans la cour le directeur, sont ici jusqu'à la fin de leurs jours. N'en demandez pas plus. Elles ont fait pis que Lecomte, mais comme nous n'avons pas à nous en plaindre, nous les laissons ensemble. Elles s'entendent bien.

— Et leur cabot ?

— C'est pour les rats.

— Il y en a donc ?

— D'énormes, répondit-il, qui ravagent tout. Les chats mêmes en ont peur : c'est pourquoi je tolère, principalement à la boulangerie, ce chien que vous venez de voir. Il est miteux, rogneux, mal torché, pas com-

mode, mais bon ratier et, pour ce que j'en exige...

A cet instant, une très vieille détenue, qu'avait fait appeler M. Malleau et qui portait à son brassard le double trait de la réclusion perpétuelle, s'arrêta devant nous.

— Approchez, commanda le directeur : votre numéro ?

Elle annonça :

— Deux mille quatre cent cinq.

— Eh ! oui, c'est la doyenne.

La femme se redressa.

— Cinquante-quatre ans, répliqua-t-elle, béate, que j'suis ici, à Rennes.

Et, les mains sur son ventre, ses petits yeux brillants levés ingénument vers nous, sa bouche noire édentée, aux lèvres pendantes et molles, elle attendit.

— Calculez, me confia M. Malleau... Cela remonte à 1876... Ça fait un bail.

— Mieux qu'un bail, répondis-je : une date.

— Laquelle ?

— Vous ne vous la rappelez pas ?

— Franchement non !

— Eh bien, dis-je, celle de *la Fille Elisa*. C'est un livre qui a soulevé bien des passions et qui, la même année que cette femme entraît chez vous, dénonçait déjà l'illusion de l'amendement moral par le silence. Convenez-en : on l'a trop oublié.

— Mais, objecta le directeur, Bressin était coupable...

— Peu m'importe !

— J'ai tué mon mari, précisa tranquillement la détenue.

Elle sourit, puis voulut expliquer comment elle s'y était prise pour accomplir son meurtre, mais Mme Granié l'en dispensa :

— Ne parlez que si monsieur vous interroge.

— Bon.

— Vous avez compris ?

— Oui, oui, poursuivit la vieille sans tenir compte de l'observation, j'ai tué mon mari, mais je n'étais pas seule, mon amant m'a aidée.

— Et dans quelles conditions vous trouvez-vous ici ?

— C'est question d'habitude. J'suis pas mal.

— Vous travaillez ?

— Faut ben.

Cynique, rusée, paisible, elle avait l'allure d'une commère à qui on n'en conte pas, car, après un clin d'œil malin au directeur :

— J'm'occupe, ajouta-t-elle, en atelier et j'ai pas rien à dire contre personne.

Elle débita cette phrase ainsi qu'une leçon. Son bonnet, sa robe de bure, son galon grotesque de « bonne conduite » cousu contre son numéro d'écrou, son mouchoir à carreaux, l'ensemble de son accoutrement grossier de prisonnière m'inspiraient une espèce de compassion mêlée de stupeur, de dégoût. Pour en arriver là, sans regret d'aucune sorte, combien de temps avait-elle mis ? Je pensais au roman des Goncourt. J'opposais à leur héroïne cette créature sénile, satisfaite de son sort, et ce contraste

me navrait. J'en souffrais pour d'autres femmes, que celle-ci, par ses réponses, rendait inexplicables, reniait, trahissait.

— Allez-vous-en ! lui dis-je, malgré moi.

Elle partit. J'entendis sous le préau le traînement de ses galoches : elle s'éloignait, à petits pas douillets, le dos rond et elle était sinistre ainsi dans cette inconscience qui la rendait doublement lamentable. Enfin, elle disparut et le directeur, qui l'avait lui aussi suivie des yeux, déclara :

— Pour une Bressin, qui tient le coup, combien sont mortes ou deviennent gâteuses...

— Ah ! n'est-ce pas ?

— Oui, dit-il. J'en ai eu qu'il fallait cacher afin que leur exemple ne fût pas contagieux. Elles luttèrent, les premières années... elles travaillaient, elles écrivaient à leur famille. Puis, insensiblement, perdant courage, elles ont cessé de correspondre, se sont dégoûtées de tout...

— C'est long, une vie...

— Allons, murmura-t-il. N'y pensons plus !

Et comme je le considérais, surpris du ton qui venait de trahir ses sentiments :

— Vous seriez journaliste, répliqua-t-il, quel article vous pourriez écrire !

Mais il se frotta les mains et ajouta :

— Les journalistes n'entrent jamais ici ou quand il en vient un, par mesure spéciale, nous ne lui montrons que ce que nous voulons... Vous, maître, ce n'est pas la même chose, vous appartenez au barreau, vous avez l'habitude...

— Non, l'arrêta-je... Devant tant de misère, je ne suis rien... qu'un homme.

Et je dis, sourdement :

— Un pauvre homme...

## IX

Ainsi, la prison, c'était ça ! Une Lecomte, une Bressin vivant dans le total oubli de leur passé, comme des recluses plus que des criminelles... Ces femmes, semblables à des monstres en qui le servage abolissait tout ce qu'un être humain capable d'un retour sur soi-même endure dans sa solitude, de repentir ou de terreur, on me les avait présentées parce que l'une était la triste caricature et l'autre la doyenne de la maison. On leur avait permis de me parler... mais elles me faisaient horreur. Rio la folle, qui se débattait en hurlant au fond de son réduit, me touchait davantage... Celle-là, on ne la montrait point. On la tenait sous

clef, loin de ses compagnes, de peur qu'elle ne les épouvantât. Sans le secours du hasard, j'eusse ignoré jusqu'à son existence. En vain serais-je passé devant sa porte. Ainsi que venait de l'avouer M. Malleau, il ne m'aurait montré que ce qu'il voulait. Combien déjà, au cours de ma visite, n'avaient point osé crier ni appeler ? Je me rappelais certains regards, l'expression crispée, tendue, haineuse des visages, l'effort que faisaient toutes ces malheureuses pour rester impassibles et ce souvenir m'accablait car la peur les avait uniquement retenues. Tout valait mieux qu'une pareille punition. L'atelier, avec le cliquetis des machines, était moins effrayant. On pouvait s'évader par le travail. On pouvait presque ne pas penser à cette terrible obligation de rester toujours muette, tandis qu'à l'isolement elle reprenait ses droits.

Le directeur, à qui je fis part de mes réflexions, répondit :

— Seules, entre quatre murs, elles ont le temps de réfléchir... C'est dur.

— Le silence ?

— La faim aussi...

Il ajouta :

— Trois jours sur quatre : du pain, de l'eau; le quatrième, un peu de soupe... Le dimanche, demi-ration de viande.

— Cela durant des mois.

— Des mois, oui.

— Et quand elles sortent ?

— Matées, dit-il.

Les dortoirs, que nous parcourûmes modifièrent un peu mes pénibles impressions : ce ne sont pas des cages comme ceux d'Haguenau. Clairs, spacieux, bien aérés, ils font penser aux chambrées de la caserne et, sans les barres de bois, derrière lesquelles, la nuit, les gardiennes accomplissent en chaussons leur ronde, on pourrait admettre que les femmes y sont un peu plus libres. Mais il y a ces barres traîtresses et, près du lit de la prévôte, le judas de la surveillante qui peut, au moindre signal, surprendre les coupables et le lendemain les signaler.

— Entre nous, m'expliqua le directeur, une prévôte par dortoir suffit. Comme elle est responsable, elle fait du zèle et on la craint. Chez les hommes, ce ne sont pas les gardiens mais les prévôts qui veillent souvent le mieux au respect de la discipline. On les choisit parmi les détenus et, quand une correction devient nécessaire, ils s'en chargent si brutalement qu'on peut se fier à eux.

— Est-ce possible ?

— Renseignez-vous, répondit-il.

Cette fois, je compris. Outre le personnel : les mouchardes, les espionnes ou, comme on les désigne dans l'argot du bague : les sonnettes... parce qu'elles avertissent. Aucun doute ne subsistait en moi. La prison, c'était ça... c'était cet abandon, cette déchéance, cette bassesse d'âme qui, plus cruellement qu'ailleurs, se font ici sentir et jettent dans une perpétuelle angoisse de se trahir sœurs et frères de malheur, dont les crimes n'ont pourtant pas encore flétri les derniers sentiments.



M. Malleau devina ma pensée.

— Oh ! déclara-t-il, avec les femmes, nous n'allons pas si loin. Elles n'accepteraient pas. Emotives, comme elles sont, ce serait la fin de tout, les criaileries, le désordre.

— Evidemment, dis-je conciliant, les femmes...

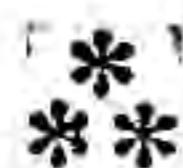
M. Malleau eut un grand geste et, satisfait de cette explication qui n'en était pas une :

— Té, pardi, conclut-il, les femmes... toutes les mêmes ! Soyez juste : il n'en faut pas plus.

Madame chef plaça son mot.

— Oui, fit-elle, quelquefois.

Et, souriante, elle donna l'électricité.



Le soir venait. Dans les ateliers, aux lumières, les détenues achevaient leur journée de travail. Nous descendîmes : la cour

vide, éclairée, avec sa croix centrale, ses pavés qui luisaient, ses guérites, sa galerie circulaire et son horloge dont les aiguilles, elles aussi, tournaient dans une ronde sans fin, ouvrait des perspectives immenses et désolées. Le vent, qui avait repris, secouait nos ombres comme des fantômes et, malgré moi, pour n'y point être mêlé, je reculai d'un pas.

— Ah ! tiens, c'est ma foi vrai, s'écria M. Mallau. Je n'y pensais plus ; il reste l'infirmerie. Continuez... vous êtes dans la bonne direction. Une porte à gauche d'abord, puis cette autre... puis ce beau vestibule... Entrez !

Le vestibule aux arcs de briques et aux murs peints de rose et de vert d'eau nous accueillit... Un escalier menait à la salle des tuberculeuses.

— Non. Pas à gauche, à droite, indiqua le directeur ; et, pour n'avoir pas à y revenir, commençons... voulez-vous, par la fin.

Au fond d'un jardin noir dont les arbres

se balançaient au vent, juste en retrait de la chapelle, c'était, en bas, la morgue : une salle nue, sans lumière. J'allumai mon briquet. Sur de petits piliers de maçonnerie, deux dalles creuses de ciment, inclinées, supportaient des cadres de bois garnis d'un gros treillage.

— On les met là, dit simplement M. Malleau.

— Mais... ce treillage ?

Madame chef reprit :

— Elles restent assez longtemps... Le temps que la famille arrive, les reconnaissent... On les roule dans une serpillière...

Je m'approchai de l'un des cadres, regardai mieux et comprenant alors l'emploi de cet horrible grillage, en découvrant le trou que j'aperçus dessous, percé dans la dalle, je n'insistai plus. Un brancard appuyé au mur, un grand Christ blanc sur une croix sombre, épaisse, tragique, complétaient l'aménagement.

J'éteignis mon briquet. Le jardin, où la

terre fléchissait sous mon pas, me sembla plus impressionnant, plus lugubre et c'est avec un certain contentement, je l'avoue, qu'après avoir gravi des marches je retrouvai l'infirmerie.

Il y régnait une bienfaisante chaleur. La cuisine au fourneau géant, les bains, la salle de visite, le laboratoire me parurent même si magnifiques et resplendissants de vie que j'en conserve encore la réconfortante sensation. Les cuivres, les étains brillaient. Le moindre objet était astiqué. Derrière les vitres de la pharmacie, les fioles, les bocaux alignés donnaient une impression d'ordre, d'amicale protection et, jusqu'à la blancheur des murs, endormie sous le rond réflecteur d'une ampoule suspendue au bout d'un fil, tout participait à cette atmosphère de quiétude profonde qui, sur le moment, m'envahit.

Pourtant, des femmes usaient ici leurs jours en silence sous l'étroite dépendance d'une gardienne dont les yeux ne les quit-

taient pas. Elles étaient trois. Deux travaillent aux écritures, la troisième aux gros ouvrages. Et ces femmes que l'arrivée du directeur et de Madame chef rappelait à leur dure condition se figèrent dans une attitude sournoise qui me gêna.

— Nous n'avons pas de malades, pour ainsi dire, commença M. Malleau. Sur une population d'environ trois cents détenues, huit ou dix cas bénins, pas plus.

Je pensai à la femme qu'on avait envoyée mourir à Haguenau.

— Pas plus, répéta Madame chef.

M. Malleau, consulta sa montre.

— Ah ! fit-il ennuyé, je n'ai maintenant que le temps... C'est regrettable...

— Quoi donc ?

— Mon courrier. On m'attend pour la signature.

Il hésita, ne sachant pas s'il devait me laisser, mais je lui assurai que Madame chef le remplacerait jusqu'à son retour et cela le décida.

— Je reviens tout de suite, dit-il.  
Et il s'en fut.

\*  
\*\*

Demeuré seul entre la surveillante, Madame chef et les trois prisonnières, je vis alors ces dernières changer peu à peu d'attitude, tourner avec lenteur les pages de leurs registres, lever un œil et finalement diriger sur ma personne des regards intrigués.

Je dis, pour ne point trop les décevoir :

— Elles n'ont donc pas de numéros d'écrou ?

— Que si, répondit Madame chef. Elles devraient le porter au bras.

La surveillante, prise en défaut, glapit :

— Eh ! bien, ces numéros ?

— Voilà, fit une grande brune, tirant le sien de son pupitre...

— Mettez-le !

— Bon.

— Et vous, Miffone ?

C'était une toute jeune femme aux beaux yeux noirs.

Elle répondit :

— Je suis dispensée... malade.

— C'est vrai, dut reconnaître Mme Granié qui ajouta pour moi : remarquez, elle a le mouchoir de l'infirmerie.

Restait la troisième détenue.

— Allez chercher votre numéro, lui commanda sèchement la surveillante. Je ne tiens pas à ce que M. le directeur vous voie ainsi. Laissez votre travail. Et filez... vite.

— Accompagnez-la, dit Madame chef, cela vaut mieux.

M'approchant alors de la grande brune qui venait mollement de passer son brassard, je l'interrogeai :

— Comment, vous êtes ici à perpétuité ?

— Parfaitement.

— Maître, fit Madame chef contrariée... je vous en prie !...

Je n'eus pas l'air d'entendre et renouvelai ma demande.

— Homicide volontaire avec préméditation, fit la grande brune...

— Quand ?

— 1925.

— Et vous vous appelez ?

— Hunot ! la prévint Madame chef, je vous défends...

Mais elle s'aperçut de sa méprise et ajouta sur un ton d'innocente confusion :

— Allons, si c'est moi maintenant qui vous apprends son nom... c'est le comble !

Hunot riant sous cape me regardait.

— Vous exerciez bien, lui dis-je, la profession de caissière à Bullier ? On vous a arrêtée au bal ?

— Oui, monsieur.

Madame chef s'interposa.

— Voyons, reprocha-t-elle. Quel besoin de parler !

— C'est ma faute, répliquai-je gaîment. Ne l'en rendez pas responsable.

— Elle n'a qu'à se taire.

Pourtant Hunot était fort bien notée.

Sa fiche portait : « Hunot — veuve

Frogé — condamnée aux travaux forcés à perpétuité le 13 novembre 1925 par la Cour d'assises de la Seine-et-Oise, pour complicité de meurtre et vols qualifiés, donne entière satisfaction par sa bonne conduite et son travail. Vient d'être classée au poste de comptable à l'infirmerie. Agée de 39 ans. Pas d'antécédents judiciaires. »

Cette femme, devait m'apprendre plus tard un rapport administratif que je transcris, entretenait des relations avec deux amants : un sieur Langlois et un sieur Roy, sexagénaire fortuné dont elle tirait argent. Elle persuada ce dernier qu'elle lui ferait faire un mariage, mais que la prétendue réclamait une certaine somme pour liquider une succession avant d'entamer les moindres pourparlers. Frogé, se présentant toujours comme intermédiaire, se fit ainsi verser une dizaine de mille francs, jusqu'à ce que le sieur Roy, flairant la supercherie, exigeât son remboursement. Frogé, prise de peur, suggéra alors à Langlois, caractère faible et influençable, de la débarrasser de Roy.

Langlois, sur les instructions de sa maîtresse, attira Roy dans un guet-apens et le tua. Il se rendit ensuite auprès de la femme Frogé et tous deux pénétrèrent au domicile de la victime, dont ils avaient les clefs, pour y enlever et détruire divers papiers compromettants.

— Et celle-ci ? demandai-je désignant Miffone qui attendait son tour. Elle non plus ne doit rien me dire ?

— Non. Rien.

— Je ne pourrai même pas savoir quelle peine lui reste à faire ?

— Oh ! ça, dit Madame chef...

— Quinze ans, fit aussitôt Miffone, plus vingt d'interdiction.

Ses yeux malicieux brillèrent comme ceux d'une écolière, mais elle se garda d'ajouter un seul mot et se remit à son travail d'un air docile.

— Presque une enfant, confiai-je à Madame chef. Hein ? Votre avis ?...

— Ne vous y fiez pas, répliqua cette dernière. Je la connais.

— Non, cette petite ?

— Demandez-lui.

Miffone qui nous épiait releva la tête et fixant ses yeux dans les miens :

— J'étais d'une bande, exposa-t-elle doucement. Je me suis laissée, toute gosse, entraîner. On m'a prise...

— Ainsi, fit Madame chef, vous voyez...

J'avais tiré, durant cet entretien, un carnet de ma poche et je griffonnais rapidement quelques-unes de mes impressions, lorsque le directeur surgit dans le cadre de la porte, m'aperçut.

— Quoi ? gronda-t-il... Comment ? Par exemple ! Que faites-vous ?

— J'écris.

— Vous écrivez ?

— Oui, dis-je ; craignant de confondre plus tard le simple trait, le trait double et le trait circulaire portés aux numéros d'écrou, je prenais note des différences.

— Ah ?

— Désirez-vous lire ? proposai-je, lui tendant mon carnet.

Il n'osa point me prendre au mot ; en revanche, rabrouant Miffone, Hunot et la troisième détenue, qui revenait flanquée de la surveillante et n'y comprenait rien, il s'emporta si violemment que Madame chef dut l'apaiser.

— Non, non, protestait-il, personne n'a le droit de leur parler... Personne... vous entendez ?

— J'étais là, fit Mme Granié. Il ne s'est rien passé de grave.

— Manquerait plus que ça, grogna-t-il.

Et, se radoucissant, il me dit dans le corridor :

— Si je mène un tel potin, c'est à cause d'elles... comprenez-vous, maître ? Il faut leur ficher le trac. Autrement, je ne les tiendrais plus...

— Bah !

— La petite surtout...

— Jolie fille !

— Jolie, oui ! concéda-t-il à regret. Une

peste ! Et maligne avec ça, ficelle, adroite...  
L'air d'une victime...

— C'est ma foi vrai !

— Une victime ? Ah ! bien oui... Tout le contraire ! A dix-huit ans, chef de bande ! Vous avez sûrement suivi l'histoire dans les journaux. Rappelez-vous... Miffone... Henriette Miffone, la fille d'un coiffeur d'Aubervilliers, employée à la succursale de la Société Générale de l'avenue Kléber, à Paris.

— Eh bien ?

— Elle avait, en un seul trimestre, commis quatre vols qualifiés dont le dernier lui valut six mois de prison avec sursis. Maîtresse d'un certain Degory et commandant une association de malfaiteurs formée des dénommés Tellier, Timpermann, Arnaud et Le Mée, elle prit ensuite part, en plein jour, au cambriolage de la bijouterie Duval. Sa bande, après bris de la glace de la devanture à coups de marteau, rafla tous les bijoux et se sauva rapidement. Mais, le 25 novembre 1920, à Neuilly, Miffone et ses

comparses furent arrêtés par des agents cyclistes qui cernèrent leur voiture. Aucun des hommes n'opposa de résistance. Seule Miffone, qui avait tenté de fuir et se trouvait sur le bord de la route, sortit son revolver et tira sur un des agents qui riposta et l'atteignit au ventre.

— Quoi ! vraiment ?

— N'en doutez pas, répliqua le directeur. Miffone fut transportée à l'hôpital Beaujon puis soignée à l'infirmerie de Saint-Lazare. Quant à son amant Degory, la cour d'assises de la Seine lui infligea vingt ans de travaux forcés...

— Et les autres ?

— Le bagné à perpétuité.

— C'est inouï ! dis-je. Cette gamine, avec son revolver... on croit rêver...

— Oui.

— Se conduit-elle bien, maintenant ?

— Oh ! très bien. Tout à fait.

— Elle a pris modèle sur Hunot.

— Hunot, répondit Madame chef, se comporte encore mieux. D'ailleurs elle est

prévôte. N'avez-vous pas remarqué son mouchoir tenu derrière par une épingle ? On lui passe sa coquetterie. Toutes les prévôtes ont l'autorisation de s'arranger un peu mieux que les femmes...

— Et voilà ! fit le directeur : trois plis dans le dos au mouchoir et la coiffe empesée, on en obtient ce que l'on veut...

Puis il poussa la porte vitrée d'une très grande salle où, de chaque côté des murs, de petits lits de fer soigneusement disposés entouraient un poêle carré, massif et noir, dont le tuyau — pareil à la cheminée d'un remorqueur — s'encastrait dans le plafond.

\*  
\*\*

Des malades occupaient ces lits.

— Constatez, dit le directeur. Je ne vous ai pas menti. Huit, dix clientes en tout, y compris deux ou trois incurables...

— Tuberculeuses ?

— Non. Les tuberculeuses sont au premier dans une chambre à part... Peu nombreuses...

— Combien ?

— Quatre.

— En effet, ça ne fait pas grand monde. Mais qui mettez-vous donc ici ?

— Psychose... fatigue générale.

Il s'arrêta au pied d'un lit.

— Simon, questionna-t-il, comment vous portez-vous ?

— Ça ne va pas, monsieur le directeur.

— Allons... Avec cette mine ?

— C'est la fièvre, dit Simon.

Madame chef murmura :

— Elle est entrée à dix-neuf ans... pour la vie...

— S'il vous plaît, pas de messe basse, nous ordonna le directeur, ou elle va se croire plus mal.

Autre lit, autre arrêt : même question. La réponse fut :

— Merci, monsieur le directeur, mais ça ne va toujours pas...



M. Malleau se frappa le front et dit en m'entraînant :

— La tête, surtout : elles se font des idées.

J'aperçus, sous les draps tirés jusqu'au menton, le mince et blanc visage d'une chétive créature dont le regard nous suivait fixement.

— Et celle-là ?

— Folle.

J'allai vers elle. Le directeur s'enquit de sa santé, mais la femme ne répondit pas. Je lui demandai son nom, sans plus de succès, puis, m'étant éloigné, me retournai. De grosses larmes lui coulaient des yeux.

— Quelle pitié ! murmurai-je à Madame chef.

Elle inclina la tête affirmativement et, comme M. Malleau nous faisait signe de le rejoindre :

— Il y en a qui ne savent plus parler, soupira-t-elle, qui ne trouvent plus leurs mots. On a beau les interroger sur ce qu'elles ont, sur ce qu'elles veulent... trop tard !

— Et elles s'en vont ainsi ?

— Oui, parfois... ou bien, en cas de délire, on les isole pour qu'elles n'impressionnent pas les autres.

— C'est affreux.

— Je vais maintenant vous montrer, m'apprit tout bas M. Malleau, une détenue qui est certainement de toutes la plus intéressante : une intellectuelle, une femme de lettres, connue...

— Bessarabo ?

— Mais ne lui adressez pas la parole, n'est-ce pas ? même devant moi, fit-il...

— Je vous le promets.

\*  
\*\*

Ainsi, je me trouvais devant cette Héra Myrtel dont le procès retentissant dans l'affaire de la malle tragique avait, voilà dix ans, passionné l'opinion ! Elle était couchée. Elle ne parut pas d'abord remarquer notre présence mais, le directeur s'approchant de son lit, elle tourna son regard vers

nous et répondit par une légère inclinaison de tête au salut de M. Malleau. Elle portait des lunettes. Ses cheveux gris, ses yeux caves, son nez pincé, sa bouche aux lèvres minces, décolorées en faisaient une ruine.

— Etes-vous mieux ? lui demanda M. Malleau.

Le visage de la prisonnière s'éclaira.

Gronès, Marie-Louise, femme Weissmann, dite Bessarabo, née le 24 octobre 1868, à Lyon, mentionnait l'acte d'accusation, ayant informé le chauffeur d'automobile, qui avait pour client le sieur Weissmann, que ce dernier devait rester en voyage plusieurs jours, le chauffeur signala le 2 août 1920 au commissaire de police du quartier Saint-Georges cette absence qui lui sembla suspecte. En raison des mauvais rapports que l'on savait exister entre les époux Weissmann et de certaines déclarations troublantes faites par le mari avant sa disparition à son chauffeur et à son caissier, une enquête fut ouverte.

Arrêtées, la femme Weissmann et sa fille

Paule-Jacques durent avouer que le 31 juillet elles avaient expédié, à destination de Nancy, une malle. Celle-ci, que l'on retrouva, contenait le corps d'un homme, qui fut identifié. Le cadavre de Weissmann portait la trace dans la région fronto-temporale gauche d'un coup de revolver.

M. Malleau reprit :

— Et vos douleurs ?

Bessarabo eut un regard sur ses mains bandées, amaigries et très pâles et répliqua, lentement :

— Ce sont d'anciennes compagnes.

— Oui, fit le directeur flatté d'une expression si distinguée, mais, dans l'ensemble, vous trouvez-vous moins mal ?

— Mon Dieu, non, la même chose...

Elle répondait avec une grande douceur et une tristesse si simple, si résignée qu'elle m'étonna.

— J'ai le corps couvert d'abcès, ma vue baisse, je suis au lit depuis deux ans, dit encore sur le même ton Bessarabo. Deux ans !

Une pèlerine de bure, un foulard blanc lui protégeaient les épaules et le cou. Elle toussa, ferma les yeux, les rouvrit exténuée et, l'œil très clair derrière ses lunettes d'acier, parut attendre une nouvelle question.

— Votre jour viendra, dit alors le fonctionnaire. Courage ! Vous nous quitterez.

— Le 5 août 1940.

— Eh ! oui.

Bessarabo poussa un long soupir et, tout bas, d'un air morne :

— Oh ! je vous remercie de vos bonnes paroles, monsieur le directeur, mais nous nous quitterons avant, je suis à bout... finie...

— Que non pas !

— Si, si, répéta-t-elle... finie... finie...

Et ses deux mains se mirent sur le drap à trembler.



— Savez-vous, me confia soudain mon guide, ce qu'elle a répondu le mois dernier

quand le service photographique des prisons lui a demandé de poser devant l'objectif ? Je vous le donne en mille.

— Elle a refusé ?

— Elle a dit oui, tout de suite. « Car, a-t-elle ajouté, j'ai tellement accueilli jadis de photographes et de reporters, que j'aurais mauvaise grâce à ne pas recevoir ceux-ci... » Hein ! Croyez-vous ?

Mais je n'écoutais plus... j'oubliais même Bessarabo car, dans un lit voisin, j'aperçus une vieille femme impotente dont personne ne s'occupait et qui, déshabituée de parler, comme l'imposait ici l'abominable règle du silence, remuait tragiquement les lèvres sans qu'il en sortît un seul mot.

## X

Avant de gagner Montpellier, j'essayai de joindre Tricotin, mais Lulu-petit-poisie m'apprit qu'il avait des ennuis et je n'insistai pas. Elle-même ne se sentait guère en train. Une suite ininterrompue de rafles et de descentes de police la privait de trois sur quatre de ses femmes, et encore cette dernière ne pouvait pas sortir à cause du temps.

— C'est triste à dire, m'expliqua-t-elle : ce veau-là, suffit qu'il pleut, elle a une mauvaise dent, elle gonfle.

— Et où vas-tu ? demandai-je, lui voyant une assiette à la main. Que fais-tu avec cette assiette ?

— J'y monte sa croûte, répondit amè-

rement Lulu-petit-poisie. J'applique à l'hôtel.

C'était, place Pigalle, à l'angle du Clair-de-Lune. Des gigolos anxieux du prochain coup de filet ne se risquaient dehors qu'avec mille précautions. Un stropiat, au bar, les renseignait, et fastueux, en dépit de ses guenilles, leur offrait le vin blanc.

— C't homme-là, dit Lulu-petit-poisie, vise-le bien : c'est Robert... un mendiant. Il voit tout, il sait tout. Quand il s'amène, vaut mieux s'tirer... il aura dû bigler la Priolette.

— Comment ?

— Oui, quoi, la camionnette à Priolet, l'chef de la brigade mondaine : une grande vache. Un coquin.

— Priolet ?

— J'te jure, il est plus coquin qu'nous. Les trucs et les combines, y a pas comme lui pour les piger. Hier soir, il a poiré Pompon, l'marin. Pompon sortait d'une crèche avec un client. Et Priolet y a dit : « Tu n'rougis pas de t'faire... ? » « — Pardon, qu'a répondu Pompon, ce n'est pas moi...

mais lui ! » C'était avouer. Il y a passé les m'nottes...

Ces histoires ne m'intéressaient plus. Je me trouvais encore sous le coup des impressions trop fortes que j'avais ressenties à Rennes, à Haguenau, pour éprouver la moindre curiosité au contact des amis de Lulu. Je ne les plaignais pas. Je me rappelais de plus pitoyables misères, de plus sombres infortunes, et c'est avec détachement que je répondis à mon interlocutrice :

— Tant pis !

— Tant pis pour quoi ? demanda-t-elle.

— Pour tout !

Elle ne comprit pas d'abord et me regarda stupéfaite, puis haussant les épaules :

— Ben ! soupira-t-elle, moi aussi, certains jours, j' pense qu'on barbote là, dans le tas et qu'on en sortira jamais... quoi qu'on fasse. T'as raison d' dire : tant pis ! que veux-tu ? C'est comme ça. On peut pas r'commencer.

Et elle s'en alla, découragée, vers l'hôtel, son assiette à la main.



Or, Montpellier n'était pas plus gai que Montmartre. J'avais connu jadis — durant une période d'instruction militaire — une grande cité cossue, vivante, épanouie et j'arrivai dans une ville morne dont le premier abord me glaça. Place de la Comédie, les cafés manquaient d'optimisme. On n'y entendait plus ces voix chantantes du cru narrer quelque calembredaine ou s'essayer, sans étonner personne, à pousser un contre-ut de poitrine. Partout, la réserve, la dignité. Sur l'Œuf, qui est le nom donné par les Montpelliérains aux quelques mètres carrés de ciment qui entourent la fontaine des Trois-Grâces du sculpteur Etienne d'Antoine, les piétons défilaient d'un air grave.

— Qu'est-ce qu'ils ont ? m'informai-je auprès d'un voisin. Vous ne trouvez pas ces gens tristes ?

— Té ! c'est la vigne...

— Ah ! oui ?

— Naturellement. Ils ont touché la

grosse galette après la guerre; ils ne savaient même plus qu'en faire. Alors, les pôvres, ils se sont agrandis : ils ont planté et replanté. Si bien que l'hecto qui valait encore, voilà deux ans, un prix du tonnerre de Dieu est descendu à rien. Plus ils font de vin, plus ils perdent.

Mon voisin, qui avait l'œil vif, une cravate verte et une moustache très noire, rognée « comme à Paris », sourit et conclut :

— Bandes d'ânes !

Cette explication me suffisant, je pris alors stoïquement mon parti de la déconvenue générale et me mis à la découverte d'une certaine petite rue que j'avais habitée, soldat, et peuplée tendrement de mes rêves.

Rue d'Aigrefeuille, ô langoureux tourment,  
Souvenir, tu te blottissais, tu cherchais l'ombre,  
Tu respirais des fleurs d'automne sans odeur...

Voilà les vers que j'écrivais alors, dans cette ruelle, étroite, bavarde, obscure et fraîche, comme oubliée. J'y revins. J'en

refis le trajet et par d'autres méandres de ce quartier de prêtres et d'étudiants, débouchai peu après, boulevard Pasteur, à gauche de la prison.

C'est un bâtiment fortifié dont les deux hautes tours massives, carrées et crénelées, encadrent une façade blanche aux fenêtres pourvues de barreaux. Des lions de pierre surmontent, des deux côtés d'une grille, les piliers de l'entrée et un double escalier garni de lierre mène assez noblement à une terrasse d'où l'on accède à l'intérieur de cet ancien couvent.

Un gardien qui fumait la pipe m'arrêta.

— Vous demandez ?

Je montrai mes papiers; il ôta sa pipe de la bouche et me fit, avec des ronds de jambes, pénétrer dans un bureau. Un clair feu de bois y brûlait. J'attendis cinq minutes. Le gardien revint, frappa discrètement à la porte, l'ouvrit, me dit :

— Patientez un instant, monsieur. J'ai prévenu M. le directeur, mais il n'est pas

trop bien de ce moment et il s'excuse. M. le sous-directeur vous recevra.

— Parfait !

— Ainsi, reprit le gardien, vous venez un peu voir ici comme ça se passe ?...

— C'est cela, oui...

— Oh ! ça se passe comme il faut.

Mais un remuement de chaise dans la pièce voisine lui coupa la parole et il m'apprit, obséquieux :

— Tenez ! Vous n'aurez pas trop longtemps poireauté. Voici le sous-directeur, M. Roux.

Un homme sec, énergique, aux traits durs, parut. Il examina mon permis et déguisant mal sa surprise, grommela :

— Maître, si vous voulez m'accompagner...

Je le suivis.

\*  
\*\*

Il fit ouvrir un lourd battant qui donnait sur un cloître dont la galerie, maçonnée à

mi-hauteur des cintres, laissait entrer par sa partie vitrée une lumière crue. Des planches, munies de tringles et de crampons de fer, étaient fixées au mur, semblables à d'étranges instruments de supplice.

— Ce sont des bancs, des tables, m'apprit le fonctionnaire. On les rabat aux heures des repas : nous n'avons pas d'autre réfectoire. Cette galerie en tient lieu.

— Il n'y doit pas faire chaud.

— Nous mettons, reprit-il sans paraître prendre garde à mon observation, les « perpétuité » au fond, à part... ces deux tables, les dernières... afin de les isoler quand on leur verse leur quart de vin...

— Et les autres ?

— Là, tout du long : elles ont la place.

— Sont-elles nombreuses ?

— Non. Cent quarante.

A cet instant, le bruit d'un trousseau de clefs annonça l'approche d'une surveillante. Le sous-directeur se retourna, s'arrêta, toucha le bord de son chapeau, m'apprit :

— Madame chef !

Brune, dans un sarreau noir dont le collet portait brodées deux palmes d'or, la surveillante principale me fit bonne impression. C'était une Corse. Son visage exprimait la franchise et la fermeté. Robuste, pleine d'allant, cette femme qui, depuis des années, vivait parmi les détenues, me parut avoir gagné leur confiance, car deux de celles que nous croisâmes la saluèrent spontanément. Elle répondit sans hauteur puis, nous précédant, à droite, vers l'escalier qui mène aux salles de travail, elle choisit une clef de son trousseau tandis que le sous-directeur m'expliquait :

— Vous verrez. Les femmes ici ne sont pas malheureuses. Elles confectionnent des caleçons, des chemises pour la Guerre. C'est un ouvrage facile : les moins adroites gagnent de bonnes journées...

— Et les vieilles... vous avez des vieilles ?

— Hélas ! oui, répliqua Madame chef.

S'effaçant, elle ouvrit une porte : deux

rangées de tables occupaient l'atelier dans toute sa longueur. Elles étaient séparées par un assez vaste intervalle où des coupeuses sur un tréteau préparaient la besogne. Personne, naturellement, ne parlait. On n'entendait que le bruit des machines à coudre dont le cliquetis précipité m'assourdit. De chaque côté des tables, les femmes se faisaient vis-à-vis. Elles semblaient plongées dans leur travail, mais les plus jeunes, parfois, nous lançaient des regards d'ardente et vaine curiosité.

Une surveillante aux palmes vertes vint jusqu'à nous.

— Rien à signaler ? s'informa le sous-directeur.

— Non. Rien.

Coquettement coiffée de son bonnet, une détenue comptable inscrivait, à l'écart des autres, des chiffres sur ses cahiers.

— C'est Drouhin, me souffla Madame chef à l'oreille. Vous rappelez-vous ? Drouhin, ou si vous préférez, la femme Girard... l'empoisonneuse ?



Je connaissais l'affaire. Ce Girard, agent d'assurances, avait deux femmes ou plus bourgeoisement une femme, Drouhin, et une maîtresse, Douétau, qui l'aidaient dans sa sinistre besogne. Il possédait, en outre, un somptueux appartement rue Raynouard, où il fut arrêté, le 21 août 1918, sur la plainte de plusieurs Compagnies d'assurances dont il avait empoisonné les abonnés pour en toucher les primes. En l'espace de trois ans, Girard avait eu pour clients M. Pernotte, rentier à Fontenay-sous-Bois, assuré pour deux cent dix mille francs; M. et Mme Godel, de Vincennes, pour cinq cent soixante-dix mille; M. Delmas, un de ses camarades, pour quatre cent mille; M. Michel Duroux pour vingt mille et Mme Monin pour cent.

La mort de cette dernière, assurée à cinq Compagnies différentes pour une somme, chacune, de vingt mille francs, déclencha toute l'affaire, car il était stipulé dans les polices que « si la dame Monin venait à décéder », une de ses amies, désignée sous

le nom de Jeanne Drouhin, toucherait le montant de la somme.

C'est ainsi que Drouhin se trouvait à Montpellier sous l'inculpation d'avoir « aidé et assisté avec connaissance de cause l'auteur de l'attentat à la vie du sieur Duroux et de la veuve Monin, à l'aide de substances pouvant donner la mort ».

Sa conduite était bonne; on venait même de la proposer à deux reprises — en avril 1929, puis en 1930 — pour la commutation de sa peine en celle de vingt ans de travaux forcés.

Drouhin, sentant qu'on parlait d'elle, leva la tête.

— Nous l'employons, dit le sous-directeur, à la tenue des livres.

— Depuis quand est-elle ici ?

— Depuis neuf ans. Elle s'entend à merveille avec Douétau, son ancienne rivale et complice, mais Douétau n'a plus la force de travailler. Nous l'avons mise là-bas, voyez-vous, chez les vieilles.

J'aperçus une femme sèche, aux cheveux

blancs, très digne, encore très droite, qui, elle aussi, leva la tête.

Condamnée à vingt ans pour complicité d'empoisonnement, la charge retenue contre elle était « d'avoir eu librement l'accès du coffre où Girard rangeait ses poisons et de dissimuler chez elle une partie de ce laboratoire ». En outre — pour sauver son amant — Douétau fut convaincue d'avoir fait disparaître de nombreuses preuves gênantes pour lui.

Une première condamnation à seize francs d'amende, pour adultère, était également portée à son dossier, mais ce même dossier, m'apprit sans insister davantage M. Roux, contenait une ancienne proposition de libération conditionnelle, à la date du 5 décembre 1928.

— Deux malheureuses, déclara Madame chef.

Et, revenant à Drouhin qui portait, non sans grâce, l'uniforme des prisonnières :

— Soignée, n'est-ce pas ? dit-elle. Ça fait plaisir.

— Oui.

Cette fois, Drouhin sourit.

— La blonde de gauche, reprit alors pour faire diversion le sous-directeur, est une jeune fille du monde, bien élevée, très fine.

— Ah ?

— Son père : trésorier-payeur général.

— Pourquoi se trouve-t-elle en un pareil endroit ?

— Elle a passé un revolver à son amant pour tuer son futur mari. L'amant a pris quinze ans ; elle, trois.

— Et elle n'y songe plus ?

— Oh ! non, elle compte les jours.

Un peu plus loin, dans la même rangée, une femme au teint rouge, tenait obstinément les yeux fixés sur nous.

— Nourric, dit le sous-directeur.

— Puis-je lui parler ?

— Pas ici. Nous la ferons descendre tout à l'heure au prétoire.

— Et Drouhin ?

— Non. Pas toutes les deux. L'une ou l'autre.

— Je voudrais, répondis-je après un instant de réflexion, m'entretenir avec une condamnée : Leca, une Corse.

Madame chef intervint aussitôt :

— Celle-là, oui.

— Vous savez donc ? fis-je, la regardant.

— Je sais.

Le sous-directeur haussa, tranquillement, les épaules et, bonhomme, malgré son air dur, il murmura :

— N'est-ce pas, si je les en croyais, aucune ne serait coupable... Mais je ne suis pas ici pour les écouter. J'applique le règlement. C'est mon rôle. Qu'on m'ordonne demain de faire sortir Leca, elle sortira. En attendant, je la garde.

Et la visite se poursuivit.

\*  
\*\*

Comme à Rennes et à Haguenau, les vieilles, parquées au fond des ateliers, démêlaient de la laine. Les plus valides

s'essayaient à confectionner des chaussons et, tragiques, le ruban de la bonne conduite au cou, elles usaient leurs dernières forces à des labeurs infimes qui ne rapportaient rien.

— Alors, dis-je, les désignant, pas de rendement, pas de pécule ?

— Non.

— Et pas de café ?

— Oh ! nous leur en donnons quand même, protesta Madame chef.

— Et qui le paie ?

— Il y a toujours un peu de rabiote à la cantine, répliqua le sous-directeur. Elles en profitent.

Un chaud soleil, baignant les murs, le ciel bleu, égayaient la prison. D'une fenêtre, on apercevait au loin, en se penchant, des toits aux tuiles rondes, décolorées. Parfois des chats se montraient sur ces toits, parfois un ouvrier, ou la fumée bleuâtre des cheminées et ces apparitions prenaient alors aux yeux des détenues l'importance d'un événement.

### Comme soupire Verlaine :

Mon Dieu, mon Dieu, la vie est là,  
Simple et tranquille...  
Cette paisible rumeur-là  
Vient de la ville...

Une « paisible rumeur », en effet, m'arrivait par instants quand nous passions d'un atelier à l'autre, mais si faible, si assourdie, qu'il fallait pour la percevoir prêter l'oreille plus à la musique du poème qu'à celle de tous ces bruits éloignés. Le timbre, le roulement des trams, le grelot d'un cheval de fiacre, la trompe des automobiles, le cri des claksons ou la note prolongée d'un clairon, là-bas, vers les casernes, ou des cloches, le dimanche, tout cela était couvert par l'irritant cliquetis des machines qui empêchait ces multiples appels de troubler tant de femmes attentives à les capter comme des messages d'un autre monde dont on les avait brutalement retranchées.



Au centre d'une cour plantée d'acacias, de platanes et décorée de plantes vivaces, en massifs, une surveillante assistait à la promenade d'une quarantaine de détenues. Elles marchaient d'un pas lent, résigné... quelques-unes tête basse, les autres comme perdues dans un rêve.

— Nous n'avons que cette cour, dit le sous-directeur. Elle n'est pas grande, mais nous nous arrangeons. Chaque atelier y descend à son heure...

C'était la cour du cloître.

— On y fait aussi les enterrements, ajouta Madame chef. Quand une des condamnées meurt, toutes les femmes accompagnent le corps qu'on porte ensuite dehors jusqu'au fourgon. La cérémonie a lieu, le matin, à six heures. Le cercueil sort de la chapelle, là-bas, à droite.

— Voulez-vous voir ? proposa le sous-directeur. Pour une chapelle de prison, elle n'est pas mal.

Il y avait dans la chapelle trois prisonnières qui rangeaient les bancs, des prières, Dieu. Des statues, un chemin de croix, des flambeaux, des étoiles peintes prêtaient au sanctuaire l'innocence d'une petite église de campagne. Un Christ se détachait, sombre, contre un pilier blanc, et, sur l'autel garni de fleurs et de bougies, un rayon de soleil mettait un poudrolement d'or pâle et de reflets obliques.

Je dis à la plus jeune des femmes :

— Vous êtes ici depuis longtemps ?

— Près de six ans, monsieur.

— Et il vous reste à faire ?

Elle murmura, très vite :

— Trois mois.

La seconde, que j'interrogeai, secoua tristement la tête.

J'insistai :

— Vous aussi, vous partez bientôt ?

— Moi, non, dans quinze ans.

La troisième ne répondit pas.

— Si vous aviez eu quelque habitude des uniformes, me confia le sous-

directeur, vous ne lui auriez rien demandé.

— Pourquoi ?

— Regardez son bonnet rond, son foulard qui n'est pas noué dans le dos. Vous ne devinez pas ?...

— Pas encore.

Madame chef dit alors, à voix basse :

— Celle-là ne sortira jamais. Condamnée pour la vie.

## XI

Après la visite des dortoirs, constitués comme ceux d'Haguenau par une série d'étroites cages grillagées, nous nous retrouvâmes dans le cloître d'où nous gagnâmes l'autre partie de la prison réservée à l'infirmerie, à la lingerie, à la buanderie, aux cuisines. Des femmes s'y trouvaient ; on m'apprit les motifs de leur condamnation. Celle-ci avait tué et jeté au fond du canal, à Marseille, l'enfant qu'avant de mourir le père avait reconnu et légalement institué son héritier. Celle-là s'était débarrassée, jadis, à coups de matraque, d'un mari alcoolique. Cette troisième, une mégère, avait durant des mois séques-

tré, dans une cave, sa fillette qui y était morte de froid, de privations. Une quatrième, presque gâteuse, avait assassiné sa mère. Et ainsi de suite. D'un monstre à l'autre. D'un crime à l'autre. J'éprouvais une sorte de honte, d'accablement ; je considérais ces malheureuses dont la plupart conservaient sur le visage des traces de bestialité, je les regardais exécuter leurs travaux en silence, et n'osais rien leur dire. Elles portaient du bois, de lourds ballots de toile, des caisses, des piles de linge, des vêtements, lavaient par terre, et le claquement de leurs sabots résonnait sur les dalles. Tous les services intérieurs de la prison étaient assurés par ces femmes. Elles pétrissaient, cuisaient le pain, balayaient, vidaient les ordures et, sans arrêter une minute, se dépensaient en une infinité de soins et de corvées.

A la cuisine, une vieille paysanne, ridée, fruste, mais naïve comme un enfant, fut autorisée à laisser son ouvrage pour me parler.

— J'ons point fait de mal, débita-t-elle tout de go. A personne. Sauf que j'étions mariée et placée chez notre maître et qu'mon mari m'battait. A la fin j'ons quitté notre maître pour revenir chez nous. Mais on jasait, cause à un mien cousin qui m'cour-tisait. Oui-da.

— Ce cousin était votre amant ?

Elle hocha la tête et poursuivit :

— V'la l'malheur. Tout l'monde créyait qu'j'avons fauté. Et c'n'est point vrai ! J'ons point fauté. Jamais d'ma vie. Seulement il m'cour-tisait et m'père m'a dit comme ça : « Faut que tu r'tournes en place près d'ton mari. J'peux plus t'gar-der » J'ons r'tourné en place, mais mon cousin est v'nu chercher des torts à mon mari et not' maître m'conseillait de r'partir chez nous : « Ma p'tite, qu'il m'espli-quit, n'arriv'ra rien d'bon ici pour toi. Va y avoir n'accident. » Comprenez-vous ?

— Quel accident ?

— M'mari a tué l'cousin.

— Et elle a pris trente ans, dit Madame chef.

— Trente ans, murmura la vieille femme. Pourquoi ? J'ons point fait d'mal, à personne...

— Mais vous allez avoir fini, repartit le sous-directeur...

— Oui...

— Vous serez libre.

— Ben, grommela la paysanne. Où c'est qu'j'irons maint'nant ?

— Condamnée comme complice, mentionna le fonctionnaire.

— Et elle ne l'était pas ?

— Quoi ?

— Rien, affirma Madame chef qui, saisissant la vieille par un bras, murmura : Allez à votre travail et soyez raisonnable. Je reviendrai vous voir.

Je me sentis ému.

« Ce qu'on appelle complicité — me disais-je — consisterait donc à ne pas trahir son mari, à ne pas le livrer à la justice ? Est-ce possible ! Et trente ans de prison... pour

cela... toute une vie... pour avoir eu pitié d'un homme qu'on n'aime pas, qu'on n'a nullement poussé au meurtre ! »

Madame chef me comprit, mais elle se ressaisit au moment qu'elle allait, peut-être, parler, car le sous-directeur, l'air sévère, l'observait.

— N'est-ce pas, fit-il, gardons-nous de conclure.

— Mais pas du tout !

— Oh ! vous avez raison, déclara Madame chef. C'est révoltant. La lâcheté des hommes m'a toujours indignée. Afin de n'être pas seuls punis, ils transforment en complicité les plus nobles sentiments. Ainsi cette femme...

Le sous-directeur l'arrêta.

— Nous n'avons point, dit-il, à apprécier.

Et, me guidant vers la lingerie, il en ouvrit la porte et ajouta :

— C'est plus prudent.

\*\*

De hauts casiers couvraient les murs. Le parquet ciré brillait et devant une table où elle comptait des draps j'aperçus une jeune détenue brune à la coiffe blanche et au foulard irréprochables. Je lui fis compliment de sa mise. Elle répondit, gênée, par une gracieuse inclinaison de tête, et reprit son ouvrage.

— Questionnez-la, me dit le sous-directeur. Je vous y autorise.

La femme me regarda.

— Qu'étiez-vous, lui demandai-je, avant votre condamnation ?

— Postière, monsieur.

— Qu'avez-vous fait ?

— Elle émettait de faux mandats que son mari touchait, m'expliqua Madame chef. Est-ce vrai ?

— C'est vrai.

— Et votre mari ?

— Il vient de terminer sa peine, il m'attend.



— Comment cela ?

— Nous avons un enfant ; en sortant de prison, il l'a repris et travaille pour l'élever. Chaque dimanche tous deux me demandent au parloir. Ils habitent Montpellier. C'est une consolation pour moi... un réconfort...

— Voilà, dis-je au sous-directeur, une remarque intéressante. Tous les hommes ne sont pas des monstres.

— Le mien, non, reconnut la jeune femme. Nous nous entendons.

Le sous-directeur eut un rire malicieux :

— Avec quelques disputes.

— Eh ! oui.

— Je lis vos lettres, vous le savez, poursuivit-il, comme je lis toutes les autres. Le règlement l'exige. Dans la dernière, si je ne me trompe, vous traitiez votre mari d'imbécile, d'égoïste...

— C'est d'être ici, répondit-elle vivement. Il y a des jours, les nerfs l'emportent, mais mon mari n'y fait pas attention. Il sait comme on s'aigrit, entre quatre murs. Il en sort.

\*\*\*

A la buanderie, une vingtaine de femmes vaquaient à leurs occupations. Je comptais, l'atmosphère aidant, surprendre chez elles plus de mouvement, d'animation qu'ailleurs, mais aucune ne parlait. Les grandes claques des battoirs dont on frappe le linge n'élevaient ici qu'un bruit mat, sans écho. Et ces femmes pressées, autour des cuves, accomplissaient leur tâche d'un air morne, lointain, farouche.

— Leca, me dit Madame chef, à voix basse, est la troisième en face. Nous l'appellerons tout à l'heure. Vous l'entendrez.

— La croyez-vous coupable ?

— Non, répliqua mon interlocutrice. J'en suis sûre. J'en mettrais les deux mains au feu.

Par une succession de couloirs, de courtes et de corridors nus, nous arrivâmes alors dans un jardin planté d'acacias, de palmiers et entouré d'un petit bâtiment en fer à cheval de l'aspect le plus avenant. Ce

bâtiment possédait une terrasse desservie par un double escalier. Des fleurs, œillets et géraniums, garnissaient les fenêtres. Il y en avait partout, dans des pots, dans de vieux seaux à confitures et le soleil faisait s'épanouir les couleurs, les parfums. C'était exquis. Au centre, comme dans un square, un réverbère dressait sa silhouette baroque.

— L'infirmerie, dit le sous-directeur qui, s'amusant de ma surprise, désigna les fenêtres fleuries. Montez. Nous vous suivons.

\*  
\*\*

Je fus déconcerté. Le souvenir que je gardais d'Haguenau, de sa grande salle commune où les malades tournaient entre les grilles, vers les nuages, des regards ennuyés, me faisait opposer au charme de ce décor paisible, toute la détresse tragique et la désolation de l'Est. Je me rappelais dans leurs lits ces infirmes qui n'avaient point, comme celles que j'allais rencontrer,

la douce consolation du soleil et des fleurs. C'était — pourtant — là-bas comme ici, des prisonnières, et qu'une telle différence existât, pour les mêmes châtiments, entre ces créatures, m'emplit de réflexions. Je pensais également à Rennes où j'avais vu, prostrée dans sa sombre attitude, Héra Myrtel et le contraste s'accroissait.

« Que toute idée de justice est donc précaire, me dis-je. Et comment nier la chance à quoi tant d'êtres ne veulent point croire ? Nous avons beau peser chaque faute, déterminer son châtiment, il suffit de trois pots d'œillets et d'un carré de ciel bleu pour détruire aussitôt l'équilibre et rendre dérisoires les plus graves décisions. »

— Entrez ! m'invita Madame chef.

Un poêle rouge, les fenêtres ouvertes, des femmes dans des draps propres, un chat jaune endormi sur la table m'imposèrent dès le seuil la vision tranquille et familière d'une maison de retraite plutôt que d'une prison. Quelques malades lisaient, cousaient. D'autres étaient étendues immobiles,

sur leur couche. Enfin, deux ou trois vieilles assises près du poêle, radotaient à voix basse, ratatinées.

— Eh bien ? fit le sous-directeur.

Personne ne répondit.

Allongée sur son lit, le front pur, dégagé, l'œil fiévreux, une femme au teint hâlé, regardait fixement devant elle : on ne me la nomma point, mais elle m'étonna par son calme, sa dignité. Nous passâmes sans qu'elle prêtât la moindre attention. Un peu plus loin, appuyée contre son oreiller et toute à sa correspondance, Arnaud classait avec soin des papiers. Elle avait une tablette, un stylo à portée de la main et notait quelquefois au revers d'une enveloppe un chiffre, une date.

— Elle s'occupe de ses loyers, dit le sous-directeur. Sa mère est trop âgée pour le faire : elle la remplace.

— Quoi, quels loyers ?

— Ceux d'un immeuble qui lui reste. Constatez : une femme d'ordre.

Arnaud, très souriante, écoutait. Je l'au-

rais crue moins résignée. C'était l'épouse d'un professeur de Louis-le-Grand qu'elle avait abattu d'un coup de revolver.

— Qu'espère-t-elle donc, demandai-je, pour avoir l'air si sûr, si détaché ?

Condamnée, en novembre 1928, par la cour d'assises de la Seine à cinq ans de prison pour « coups mortels », Arnaud avait toujours été en traitement à l'infirmerie où elle souffrait de coxalgie.

Son dossier ne contenait aucun renseignement. On en avait réclamé en haut lieu la notice individuelle et, cependant, si son état de santé ne s'y était opposé, elle aurait dû subir plusieurs punitions pour infractions au règlement.

J'appris encore, à bonne source, que profondément égoïste, paresseuse et cupide, cette détenue ne semblait nullement digne d'intérêt.

— Pense-t-elle, m'informai-je, obtenir une réduction de peine ?

— Cela peut se produire, répondit Madame chef.

Et M. Roux, évasivement :

— L'espoir fait vivre !...

Dans d'autres lits, sous leurs numéros respectifs, d'autres malades enhardies par le ton de notre conversation nous suivaient des yeux comme si nous eussions dû nous arrêter et nous intéresser à chacune d'elles, mais mon compagnon s'y refusa. Sauf en ce qui concerne Arnaud, à qui je n'avais pas adressé la parole, il ne m'apprit rien des douze ou quinze patientes qui se trouvaient là. Tout au plus, au passage, un nom qui ne me révélait pas grand'chose ou un mot d'encouragement à l'une ou l'autre qui répondait alors :

— Oh ! oui, monsieur le sous-directeur... ça ne va pas plus mal, monsieur le sous-directeur. Merci.

L'infirmière nous escortait.

— Ma foi, signala-t-elle, toutes se montrent bien raisonnables. Elles se laissent soigner gentiment. A part qu'elles sont un peu bavardes, on ne peut rien leur reprocher.

— Comment, bavardes ? interrogea le fonctionnaire, en fronçant les sourcils.

— C'est pour dire, répliqua l'infirmière. Mais je ne les laisse pas parler. Il n'y a que les vieilles qui se racontent toutes seules des histoires et le numéro 3.

Je me retournai.

— Bon, grogna le sous-directeur. On ne vous demande rien.

— Et que dit le numéro 3 ? fis-je, sans savoir encore de qui il s'agissait.

— Oh ! monsieur, c'est seulement lorsque la fièvre lui monte, m'expliqua l'infirmière. Alors, elle ne sait plus. Elle s'agite. Elle jure qu'elle est innocente.

Madame chef m'entraîna.

— Mais qui est-ce ? m'informai-je, regardant la malheureuse dont l'expression m'avait tout à l'heure étonné. Elle ne ressemble pas aux autres.

L'infirmière ne parut pas entendre. Le sous-directeur que ma question prenait au dépourvu toussa, fit la grimace et déjà je me résignais à ne point connaître le nom de la

malade, quand Madame chef me dit, tout bas, d'une voix sourde, altérée :

— Mancini.

\*  
\*\*

Il était trop tard pour revenir. Sur la petite terrasse circulaire d'où je dominais le jardin aux beaux arbres, des lauriers-roses en caisse, des plantes grasses ou grimpantes égayaient les vieilles pierres d'une arabesque touffue. Des oiseaux pépiaient, volaient de branche en branche. Il faisait doux. Au-dessus des murs recuits et fauves de la prison, le ciel très pur s'étendait comme un appel vers des pays de joie, d'ivresse et leurs mirages dorés. Plus je contemplais ce spectacle, plus j'éprouvais de stupeur, de saisissement. Est-ce que les prisonnières qui, parfois, levaient les yeux, ne ressentaient point le trouble dont je me défendais ? Est-ce qu'elles n'en souffraient pas avec plus de violence et de désolation ? Pour celles dont l'existence se traînait mono-

tone, jour par jour, heure par heure, dans l'attente d'une grâce qu'elles n'obtiendraient sans doute jamais, ce ciel profond, trop bleu, d'un azur obsédant, n'ajoutait-il pas à leurs maux une plus secrète, une plus cruelle blessure ? Tout est motif à désespoir pour les prisonniers. Tout leur rappelle la liberté et c'est à force d'abrutissement et de servage qu'à la longue, ils finissent par en perdre la notion. Autour de moi, sous la garde d'une surveillante, des détenues allaient à la corvée. Elles ne regardaient point en haut, vers la lumière, mais courbées vers le sol, l'une derrière l'autre, elles marchaient comme des aveugles qui, dans leur nuit, veulent encore vivre quand même et n'en demandent pas davantage.

— Entre nous, déclara le sous-directeur, elles ne sont pas à plaindre.

Je demandai :

— Non, vous croyez ?

Il répondit :

— Je l'affirme.

Puis me guidant, paternelle, vers la cuisine

de l'infirmerie, qui donne aussi sur la terrasse, il consulta le menu affiché.

— Soupe et légumes, ce soir, dit-il. La soupe est excellente. Goûtez-la !

Je n'en eus pas le courage.

— Et le pain ? reprit-il. Voyez ce pain : levé, pétri, saisi à point. Il vous mettrait en appétit.

— Oui, monsieur le sous-directeur, approuva l'une des deux femmes de la cuisine. C'est du bon pain.

— Bien des gens ne mangent pas le même.

Je faillis répliquer qu'il s'agissait bien de cela pour moi, en ce moment, et il devina ma pensée, car il jeta la boule qu'il avait entamée et me mena dans une nouvelle salle meublée de chaises, d'une table, d'un comptoir, de balances, de bocaux étagés derrière une vitrine et annonça :

— La pharmacie !

J'en accomplis le tour distraitemment.

— Ici, poursuivit le sous-directeur, en m'indiquant une petite pièce aux murs rip-

linés, nous les traitons... prises de sang, piqûres.

\*  
\*\*

Mais je n'écoutais plus. Par la porte-fenêtre ouverte sur la terrasse, j'apercevais toujours le ciel dont l'éclatante splendeur m'assombrissait. Et une tristesse bizarre, déraisonnable, se frayait un chemin au plus profond de moi, à petits coups, à lentes poussées. Réduites, soumises, vaincues, les femmes que je voyais circuler en bas dans le jardin, pouvaient ne plus avoir rien qui nous rapprochât, leur présence m'emplissait pourtant d'un malaise aigu. De quelque crime qu'elles eussent à répondre, je me sentais entraîné vers elles comme vers des créatures que la fatalité avait deux fois frappées : la première, en les choisissant pour instrument de l'acte qu'elles expiaient ; la seconde, en les dépouillant, entre ces murs, de l'apparence même de la vie. Car elles ne vivaient pas. Elles étaient pareilles à des

ombres qu'une sorte d'automatisme manoeuvrait et chassait lamentablement d'une corvée à l'autre, à l'abîme, au néant. Celles qui conservaient encore au fond des yeux une lueur d'espoir n'étaient pas au bout de leurs peines.

« Si endurcies qu'elles soient, et farouchement entêtées à durer, une heure sonnera — pensai-je — où elles n'auront plus rien d'humain et où le prix d'un châtement qu'on a cru juste apparaîtra comme monstrueux. »

La femme d'Haguenau que j'avais visitée dans sa cellule ne fournissait-elle pas la preuve de cette disproportion entre toute faute et sa répression ? J'avais vainement tenté d'obtenir sa grâce. Bien que la condamnée eût soixante-dix-huit ans, on la lui refusait. Ses fils pourtant auraient repris la malheureuse : ils étaient prêts à lui donner asile ; ils l'assistaient, lui envoyaient, sur leur modeste paye de cheminots, un mandat, tous les mois, pour l'aider à finir sa vie moins durement et lui permettre quelques douceurs, un peu de café en can-

tine, un peu de sucre, de chocolat... Ils savaient que leur mère ne s'était laissée aller au crime qu'après avoir longtemps subi, sans se plaindre, les brutalités, les violences d'un ivrogne et ils avaient pardonné. Mais la prison gardait sa proie. Elle accomplissait féroce son œuvre de protection sociale, de destruction humaine et jusqu'à la suprême minute, étouffant sous ses voûtes épaisses, larmes, sanglots, regrets, appels et désespoir, n'entre-bâillait la lugubre porte des morts que pour faire sortir, entre quatre planches, la dépouille pitoyable de celles qui, depuis des années déjà, n'avaient plus de vivant que l'apparence tremblante, chétive et dérisoire de petites vieilles sans souvenirs, aux airs traqués.

## XII

Cette impression pénible ne se dissipant pas, je pris alors sur moi de demander Leca qu'on m'avait signalée pour sa disgrâce. Elle était bien notée. Nous allâmes au prétoire et le sous-directeur la fit chercher.

— En l'attendant, dit-il, voulez-vous voir Nourric ?

J'acceptai.

Nourric vint, s'arrêta devant la barre face au fonctionnaire, attendant qu'il l'interrogeât. Son attitude embarrassée, ses petits yeux perçants, son teint rouge ne prévenaient point en sa faveur. Elle portait un fichu à carreaux et un tablier. Je la regardai mieux. Elle soutint sans broncher mon

examen. Dans ce prétoire aux murs hostiles, cette femme se tenait debout et immobile, anxieuse d'apprendre ce qu'on lui voulait.

— Nourric, née Duquesne, condamnée le 14 mars 1928, par la cour d'assises de Paris, à vingt ans de travaux forcés pour assassinat et vol qualifié, me confia M. Roux. Conduite : bonne. Deux condamnations antérieures, la première à deux cents francs d'amende avec sursis, la seconde à six mois de prison. Ne pourra être proposée pour la libération conditionnelle que le 4 septembre 1937.

L'exposé succinct des faits ne contient au dossier que cette brève mention : crime commis au Perreux le 28 février 1927.

Il y eut un silence.

— C'est bien, vous pouvez disposer, dit ensuite M. Roux, qui d'un signe ordonna de reconduire Nourric à l'atelier.

On fit alors descendre une seconde femme qui, sans la moindre timidité, s'approcha de nous.



— Ducret Marie-Sidonie, annonça le sous-directeur.

Et, confidentiellement :

— Espionne. Condamnée à mort, le 13 juin 1918, par le conseil de guerre de Grenoble. Peine commuée en celle de travaux forcés à perpétuité par décret du 4 octobre 1918.

Ducret ne sourcilla point. Elle savait parfaitement ce qu'on pouvait me dire et n'en était nullement gênée.

— Maîtresse d'un Allemand avant 14, poursuivit mon interlocuteur, lui transmettait toutes les indications sur le départ, les effectifs des troupes françaises et renseignements détaillés sur les dégâts occasionnés à Paris en 1917 par le bombardement des gothas. Intelligente. A d'abord obtenu grâce du poteau, puis des réductions successives de peine. Sera bientôt remise en liberté.

Je demandai :

— Pourquoi ?

— C'est ainsi, répliqua Madame chef. Sa seconde peine à perpétuité a été changée

en quinze ans de travaux forcés par décret du 5 novembre 1924. En 1929, elle a de nouveau obtenu une remise d'un an.

Ducret dit tranquillement :

— Il m'en reste encore sept à faire.

— Et votre famille vous reprendra ?

— Non.

— Où irez-vous ?

— Dans un couvent, murmura-t-elle. Je l'ai promis. Je tiendrai parole.

— Comment se comporte-t-elle ? demandai-je.

Ducret répondit :

— Je possède mon certificat d'études, mais je me suis bien développée ici. Seulement je n'ai pas toujours bon caractère.

— Ça, non, reconnut Madame chef.

— Ce n'est pas ma faute ; j'ai beau me raisonner, m'observer... tenir ma langue...

— Assez ! ordonna le sous-directeur. Ne répondez qu'à une question précise. Vous entendez ?

— Bien.

— D'ailleurs, cela suffit.

Ducret nous salua et, sur un geste qui indiquait la porte où se tenait une surveillante, s'éloigna tranquillement.

\*  
\*\*

C'est alors qu'on introduisit Leca. Je tirai de ma poche cette note la concernant :

« Chiapella, née Leca, demeurant à Arbori, canton de Vico (Corse), accusée du meurtre de son mari. Vingt ans de réclusion. Chiapella, ivrogne invétéré, l'avait abandonnée avec quatre enfants qu'elle élevait de son mieux. Mais l'homme venait souvent la nuit faire des scènes violentes et c'est au cours d'une de ces scènes qu'il fut tué à coups de bâton. »

C'était à peu près le même texte qu'on lisait au dossier :

« Chiapella, née Leca (Françoise). Condamnée le 26 novembre 1921 par la cour d'assises de la Corse à vingt ans de travaux forcés pour « meurtre avec circonstances atténuantes ».

» Exposé succinct des faits : a donné

volontairement la mort à son mari à la suite d'une querelle.

» Condamnations antérieures : néant.

» Libération : 25 avril 1941.

» Conduite : très bonne.

» Mesures de faveur obtenues : néant.

» Ne pourra être proposée pour la libération conditionnelle que le 25 avril 1931. »

— Monsieur, l'avertit le sous-directeur, en me désignant, va vous interroger.

Leca me regarda craintivement. C'était une vieille femme tassée, aux cheveux gris.

— Ne soyez pas troublée, recommanda Madame chef. Monsieur a entendu parler de vous, il s'intéresse à votre sort.

— Je ne demande rien, fit aussitôt Leca.

Elle leva le bras comme pour prêter serment et répéta :

— Rien. Rien...

Je lui dis :

— On raconte, depuis votre procès, que vous n'avez pris aucune part au meurtre. Est-ce exact ?

Elle garda le silence.

— Votre mari vous frappait ?

— Oui.

— Elle en porte encore les traces, me souffla Madame chef. J'ai vu les cicatrices qui couvrent ses épaules.

Leca, la main toujours levée, déclara :

— Je jure que ce n'est pas moi qui ai tué mon mari.

— Qui est-ce ?

— Celui qui l'a tué est mort.

— Vous ne voulez pas révéler son nom ?

— J'ai accepté, répliqua-t-elle, d'être condamnée pour lui, à sa place, voilà neuf ans... Je dois donc faire ma peine.

Madame chef intervint :

— Voyons, Leca, dit-elle, vous savez qu'on s'occupe d'obtenir votre libération conditionnelle. Pensez-y ! Vous serez bientôt proposée.

Ces paroles parurent toucher la prisonnière. Elle se mit à trembler, puis elle courba la tête.

— Que craignez-vous ? repris-je. Pourquoi ne pas parler ?

— Je ne peux pas !

— Il s'agit cependant de vous tirer d'ici.

— Ici, répliqua-t-elle... Oh ! ici... C'est honteux. Les femmes avec qui je travaille me font du mal, exprès. Elles me répètent : « Maintenant tes enfants ont de l'argent et toi, tu es avec nous... en prison. »

— Quelles sont les femmes qui vous disent cela ?

— Toutes.

— Mais vous sortirez avant elles !

— Dans onze ans...

— Et vous êtes innocente ?

Elle répondit âprement :

— Oui.

Je n'en pus obtenir davantage. Chaque fois que j'en arrivais à l'assassin, elle se contractait, elle se taisait farouchement.

D'après mes renseignements, cet assassin était un Italien. Et, pour comprendre qu'une femme ait accepté vingt ans de réclusion plutôt que de le dénoncer, il faut savoir qu'en Corse un Italien, ou, comme on appelle les gens de ce pays, un Lucquois, est

partout méprisé. C'était sauver la réputation de la famille que d'éviter de mêler aux débats le nom et la nationalité de cet individu. Leca, sur l'honneur, avait juré de ne rien dire. Elle gardait l'énergie de sa race, son orgueil, son entêtement, sa fierté. Elle avait subi pourtant, un jour, une crise affreuse de découragement. Amenée au parloir devant un jeune soldat, et ne reconnaissant pas d'abord dans sa tenue celui qu'elle voyait, elle s'était informée de son nom :

— Je suis votre fils ! avait répondu l'inconnu.

Elle s'était alors mise à pleurer comme une enfant et, durant plusieurs mois, on n'avait pu lui arracher un mot.

Madame chef en était navrée.

— Nous ne la convaincrions jamais, confia-t-elle. Il n'y a rien à faire. Tout le monde sait qu'elle n'est pas coupable, mais, comme elle s'entête, les autres femmes se moquent d'elle et la tourmentent.

— Quoi ?

— Toujours la même chose. Dès qu'une

innocente entre en prison, elle devient la risée et le souffre-douleur de ses compagnes. Nous sévissons sans résultat. Les femmes inventent des raffinements de cruauté qu'on ne soupçonne pas. Ainsi, vous avez entendu Leca...

— Oui, dis-je. Elle ne veut pas qu'on lui parle de ses enfants... qui sont riches.

— J'y veillerai, répondit Madame chef.

— Et Nourric ? Endure-t-elle les mêmes vexations ?

— Nourric travaille en atelier : la discipline y est plus stricte.

— Se plaint-elle ?

— Non.

Durant que nous parlions, Leca nous épiait et son visage exprimait une douceur anxieuse, une ferveur que je ne lui connaissais pas. Madame chef s'en aperçut. Elle demanda à sa compatriote :

— Eh ! bien. Que se passe-t-il ? Vous avez quelque chose à dire ?

Leca répliqua d'un mouvement de tête affirmatif.

— C'est à monsieur, murmura lentement la prisonnière. Je voudrais le remercier...

— Mais, fis-je, ça n'en vaut pas la peine.

— Oh ! que si !

— Non. Non. Je vous assure.

Et, comme elle fixait sur les miens ses yeux soudain humides, je me levai afin de dissiper tout inutile attendrissement et la regardai s'éloigner.



Nous restâmes seuls alors, Madame chef, le sous-directeur et moi, dans le prétoire où, sur trois femmes, la plus coupable, Ducret, proposée pour la libération conditionnelle, sortirait jeune encore de prison. Dans sept ans, alors qu'elle aurait à peine atteint la quarantaine, elle franchirait, pour entrer au couvent, le seuil de cette maison maudite où Leca continuerait probablement à expier une faute qu'elle jurait n'avoir point commise. Et si Ducret, rendue à la vie libre,

refusait d'y renoncer, les bonnes œuvres qui l'avaient successivement arrachée au peloton d'exécution, puis à la réclusion, pourraient-elles la reprendre ? Rien n'était moins certain.

Pourtant ce n'était pas Ducret qui m'occupait le plus. Du moment qu'on l'avait soustraite à la décision du conseil de guerre, le reste importait peu, mais je m'indignais qu'une malheureuse comme Leca fût astreinte à subir, jusqu'au bout, sa peine... Maintenant, elle avait dû rejoindre, à la buanderie, ses ironiques compagnes et supporter leurs sarcasmes. Je la voyais reprendre en silence son travail, s'y appliquer d'abord pour ne songer à rien, puis insensiblement se laisser emporter par ses souvenirs. N'allait-elle pas en éprouver ce soir une plus amère désolation ? N'allait-elle pas, à la pensée de son petit village, revivre le drame qui s'y était brusquement accompli ? Et ses enfants qu'elle avait élevés — garçons et filles — en se privant pour eux de tout, ne se mettait-elle pas déjà à les évo-

quer pour souffrir davantage d'en être séparée ? Je ne savais que faire. Je me reprochais d'avoir parlé à cette femme, de m'être penché sur son passé et, par commisération, de lui avoir — peut-être — causé plus de mal que de bien. Son humble et gauche remerciement ne m'apportait aucun réconfort. Au contraire. Il m'emplissait de gêne et je me promettais — pour effacer la pénible impression qu'il me laissait — de m'employer à sauver cette malheureuse, quand le sous-directeur me dit, aimablement :

— Et les cachots ? Voulez-vous les visiter ?

— C'est juste, répliquai-je. Sans cachot, pas de prison.

— Oh ! ceux-ci ne présentent rien de remarquable.

— Vraiment ?

— Quatre murs ; le bat-flanc...

— Pas de jour ?

— Comme partout : un soupirail.

Madame Chef ajouta :

— Mais les bat-flancs ont une paillasse.

— Ah ?

— Oui, maître, insista le sous-directeur, et, vous constaterez, une couverture.

\*  
\*  
\*

En effet. Pourtant, par cette belle journée ensoleillée, je réprimai mal un frisson en suivant le corridor qui donne accès aux geôles : un boyau à la paroi blanchâtre, au sol dallé, garni d'un méchant poêle. Les verrous et les serrures des portes, les cadenas, les guichets ajoutaient à mes impressions. Décor sinistre. Ces portes, passées au coaltar, luisaient et tranchaient de leur noir enduit sur le ton cru des plâtres. Un silence angoissant régnait dans cette partie secrète de la prison et une odeur fade d'évier s'en dégageait. J'avancai comme en rêve. Ce calme effrayant, ces miasmes, la présence au fond des cachots de créatures maussades et hébétées qui devaient, elles aussi, attendre ainsi qu'en un cauchemar le moment de

renaître à la lumière, me causaient une tristesse étrange.

A chaque guichet que le sous-directeur ouvrait puis rabattait après m'avoir montré que les premières cellules étaient vides, j'éprouvais comme un choc, un tressaillement. Nous pénétrâmes dans l'une des cellules. Elle mesurait cinq ou six mètres carrés et, très haute de plafond, me parut avoir un cube d'air suffisant. Il y faisait un froid de cave. Ses murs souillés et dégradés laissaient, par endroits, apparaître des plaques livides de moisissure et, pour autant que je m'en rendis compte à la faible clarté qui venait du couloir, l'humidité perlait partout.

— N'est-ce pas ? fit le fonctionnaire... vous voyez. Rien de curieux.

Une porte-clefs, muette comme il convient, nous escortait. Quand elle eut refermé sans bruit la porte derrière nous, son supérieur lui dit :

— Menez-nous chez Keller.

C'était dans la cellule voisine.

Une couverture sur les épaules, vou-

tée, fébrile, Keller, en nous apercevant, cessa de se promener. Elle ne comprenait rien à cette visite. Son regard effaré chercha le mien, m'interrogea, puis alla du sous-directeur à Madame chef avec une expression de crainte qui me frappa.

— Keller, s'informa Madame chef, vous avez quinze jours de cachot ?

— Parfaitement.

— Dites à monsieur pourquoi.

— Je suis malade, m'apprit l'infortunée, malade des nerfs, le docteur l'a reconnu. Alors, c'est pas ma faute...

Elle s'interrompit, se mit à grelotter, à s'agiter. Sa couverture glissa.

— Répondez ! fit le sous-directeur. Vous avez entendu : Pourquoi vous a-t-on enfermée au cachot ?

— Je ne sais pas.

— Comment, vous ne savez pas ?

— Non, monsieur le sous-directeur. On me punit parce que je suis malade. Il vaudrait mieux me soigner...

— Vous mentez... Vous n'êtes pas malade.

— Pourtant...

— Je vous somme de répondre à ma question.

— Eh bien, voilà, débita la femme. C'est à l'atelier. On m'oblige à piquer à la machine électrique et, moi, je ne peux pas. Les nerfs me prennent... Je tiens une heure ou deux... Puis, j'ai comme une crise : mes mains se nouent, je ne vois plus. Je m'embrouille... Je... je...

Elle bégaya une longue phrase inintelligible, trembla plus fort et tout à coup, saisie d'effroi, éclata en sanglots.

— Ne pleurez pas, dis-je doucement.

— Oh ! gémit-elle, je suis trop malheureuse. Quoi que je fasse, toujours, ça se retourne contre moi. Je ne refuse pas de travailler, monsieur. J'aime le travail. Mais qu'on ne me mette pas aux machines. Ça me rend folle. Je crie. Je tombe.

— Est-ce vrai ? demandai-je au sous-directeur.

Celui-ci répliqua sèchement :

— Elle oublie le scandale que provoque sa conduite, le désordre, le mauvais exemple...

— Changez-la d'atelier.

— Impossible !

— Pour quelle raison ?

— Parce que, m'expliqua-t-il, nous avons avec la Guerre un marché qui nous oblige à fournir, à dates fixes, des livraisons et nous manquons de monde... Je n'y puis rien...

— Résultat, fis-je malgré moi, vous vous privez quinze jours durant d'une ouvrière pour ne pas l'employer selon ses aptitudes.

— On n'en finirait pas, grogna le fonctionnaire, s'il fallait tenir compte des nerfs de toutes ces dames. Y songez-vous ?...

— Il n'y a pas que ça, reprit alors Keller dont le visage ruisselait de larmes, mais au cachot on supprime la correspondance. Et, à Lyon, monsieur, j'ai ma fille dont l'enfant était, aux dernières nouvelles, pres-



que à la mort. C'est affreux, c'est abominable. Je pense à ce petit...

— Rassurez-vous, dit le sous-directeur : il va mieux.

— Sauvé ?

— Oui.

— Oh ! s'exclama Keller, si seulement je pouvais avoir des détails. Si vous acceptiez de me lire...

— N'en demandez pas davantage, trancha le sous-directeur. Vous prendrez connaissance de cette lettre plus tard, en temps voulu. Je n'ai pas le droit de vous la remettre avant.

Et il fit signe à la porte-clefs qui, toujours impassible, sortit la dernière du cachot et en poussa, d'un geste brusque, le verrou.

\*\*\*

Cette scène m'avait bouleversé et je ne me sentais pas le goût d'aller plus loin, mais le représentant de l'administration ne

l'entendait point ainsi, car, sur son ordre, on ouvrit un nouveau cachot où je ne pus d'abord rien voir.

Une femme était pourtant couchée au fond de ce réduit obscur. On l'appela. On la fit se lever. Je distinguai une créature de haute taille. Elle avait des yeux très noirs, très sombres, un visage régulier, des cheveux courts et dans la physionomie quelque chose de sauvage, d'indompté, qui m'intrigua.

— Infanticide, murmura Madame chef. Il lui reste cinq jours à faire.

Il s'agissait d'une Italienne, naturalisée depuis peu et qui, pieds nus, vêtue d'une robe de bure, exhalait une odeur fétide. Elle refusait de se laver, ne mangeait pas, ne buvait pas.

— Pourquoi vous a-t-on mise ici ? lui demandai-je.

Elle se tut.

Le sous-directeur dit alors :

— Elle se dispute avec ses compagnes d'atelier, leur reproche de travailler plus

qu'elle, d'être plus vives, plus adroites.

La femme nous regarda ; elle se balançait comme une bête, d'un pied sur l'autre, lentement, sans arrêt.

Je repris :

— Avez-vous vos parents ?

Elle inclina la tête.

— Votre père ? Votre mère ?

— Oui.

— Des frères ?

— Trois frères.

— Où ?

— Dans la montagne.

— Et vous ne pensez pas à eux ?

— Si.

— Cela devrait vous rendre moins dure, moins ombrageuse.

— Non.

— Pourquoi ?

L'Italienne haussa les épaules.

— Vous n'y tenez donc pas ? poursuivis-je après un moment de répit. C'est mal. Vos parents vous aimaient. Par votre faute, ils sont dans la peine.

— Moi aussi.

— Vous avez de la peine ?

— Il y a des jours, répliqua Madame chef, on ne la reconnaît pas : elle fait preuve de douceur, de patience. Puis elle change brusquement...

— C'est à cause des femmes...

— Nous y voilà, dit le sous-directeur : des femmes qui vont plus vite que vous dans leur ouvrage ?

— Elles veulent m'humilier.

— Laissons cela, déclarai-je. N'en parlons plus et revenons à vos parents. Il me semble qu'à votre place leur image me soutiendrait. Je ne sais pas. On s'isole dans un souvenir. On vit pour soi tout seul... On trouve le calme, l'apaisement...

Bouche bée, l'Italienne me contemplait, elle ne paraissait point comprendre encore où je voulais en venir, mais un travail obscur s'accomplissait dans son âme, car ayant écouté sans m'interrompre elle répliqua :

— Oui, oui... peut-être .

— Vous voyez.

— Je ne vois qu'une chose, grommelait-elle se roidissant. Je suis ici, enfermée... tout le monde est contre moi...

— Mais non, pas tout le monde...

— Vous comme les autres...

— Quelle idée !

— Je le sais.

Accablée, elle courba la tête, puis, tout à coup, la redressant, me regarda. Ses yeux se brouillaient de larmes. Elle suffoquait. Elle ne se contenait plus.

Je lui dis :

— Calmez-vous... D'ailleurs, tout est possible. Avec le temps, si vous vous observez, si vous travaillez bien, on pourra s'occuper de vous.

— Oh ! je ne crois pas...

— Je vous le promets. Mais il faut que M. le sous-directeur n'ait plus à se plaindre de votre conduite. Allons ! faites cet effort. Un jour nous demanderons une réduction de peine... Nous l'obtiendrons... vous sortirez... vous serez libre...

L'Italienne tressaillit. Elle avança d'un

pas et me dévisageant, l'air farouche, elle dit alors cette simple parole qui résumait non seulement son désespoir, mais celui de tant d'infortunées dont la résignation n'aboutit qu'à la mort :

— Jamais !

FIN

ACHEVÉ D'IMPRIMER POUR  
" LES ÉDITIONS DE FRANCE "  
PAR L'IMPRIMERIE NOUVELLE  
11, RUE CADET, A PARIS  
- LE 24 JANVIER 1931 -

Alain COLLIER

*Bouquiniste*  
MARSOLAN - 32700 LECTURE  
Tél. 62 68 85 16



Henri BÉRAUD  
Auteur de  
*Ce que j'ai vu à Rome*

ONZE  
GRANDS  
SUCCÈS

DES  
ÉDITIONS  
DE FRANCE



Paul CHACK  
Auteur de  
*Pavillon haut*



Maurice DEKOBRA  
Auteur de  
*Les Tigres parfumés*



GALTIER-BOISSIÈRE  
Auteur de  
*La Vie de garçon*



Abel HERMANT  
Auteur de  
*Chronique du Cadet de Coutras*



J. KESSEL  
Auteur de  
*Vent de sable*



Maurice LARROUY  
Auteur de  
*Le Trident*



Marcel PRÉVOST  
Auteur de  
*Voici ton maître*



Raymond RECOULY  
Auteur de  
*Louis-Philippe  
Roi des Français*



Louis-Charles ROYER  
Auteur de  
*L'Amour en Allemagne*



SOMERSET MAUGHAM  
Auteur de  
*Mr. Ashenden,  
Agent secret*